

# FAUST.

*Tragédie de Goethe.*

**NOUVELLE TRADUCTION COMPLÈTE,**

EN PROSE ET EN VERS,

Par Gérard.

Il fut affiché sur tout, en même lieu  
quelques heures de plus que tout.  
avec un regard.



PARIS,

DONDÉY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIT.,

Rue Richelieu, n° 47 bis ;

—  
1828.

# FAUST.

*Tragédie de Goethe.*

**NOUVELLE TRADUCTION COMPLÈTE,**

EN PROSE ET EN VERS,

par Gérard.

*Il lui offrit sa main, et vécut un  
quelques jours de plus que cent  
ans de veaux.*



PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIT.,

Rue Richelieu, n° 47 bis.

1828.

# Faust

**Johann Wolfgang von Goethe**



**Dondey-Dupré et fils, imp.-lib., Paris, 1828**

Exporté de Wikisource le 09/09/2019

# FAUST,

TRAGÉDIE DE GOETHE.

DU MÊME AUTEUR.

ÉLÉGIES NATIONALES ET SATIRES POLITIQUES ; 2<sup>e</sup> éd. chez les libraires du Palais-Royal. 1 vol. in-8°.

Prix

---

## *ERRATA.*

Pag. 239, lign. 14, *et* je le noircissais encore ;

Supprimez *et*.

— *Id.* — 20, il était si *beau* ;

Lisez : *bon*.

— 240, vers 7 : que ta *douleur* partage ;

Lisez : que ton *amour* partage,

## *FRONTISPICE.*



**FAUST SIGNE LE PACTE AVEC MÉPHISTOPHÉLÈS.**

*Publié par Dondey Dupré, Père & Fils imp.-lib., Rue Saint Louis, n. 46, au  
Marais, et Rue Richelieu n. 47 bis, Maison du Notaire,*

1828

**FAUST,**

Tragédie de Goëthe :

**NOUVELLE TRADUCTION COMPLÈTE,**

EN PROSE ET EN VERS,

**Par Gérard.**

Il fait réfléchir sur *tout*, et même sur  
*quelque chose de plus que tout.*

M<sup>me</sup> DE STAËL.

---

PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, n° 47 bis ;

—  
1828.

**Imprimerie de Dondey-Dupré,**

Rue Saint-Louis, N° 46, à Paris.

## **OBSERVATIONS.**

---

VOICI une troisième traduction de *Faust* ; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune des trois ne pourra faire dire : *Faust* est traduit ! Non que je veuille jeter quelque défaveur sur le travail de mes prédécesseurs, afin de mieux cacher la faiblesse du mien, mais parce que je regarde comme impossible une traduction satisfaisante de cet étonnant ouvrage. Peut-être quelqu'un de nos grands poètes pourrait-il, par le charme d'une version poétique, en donner une idée, mais, comme il est probable qu'aucun d'eux

n'astreindrait son talent aux difficultés d'une entreprise qui ne rapporterait pas autant de gloire qu'elle coûterait de peine, il faudra bien que ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir lire l'original se contentent de ce que notre zèle peut leur offrir. C'est néanmoins peut-être une imprudence que de présenter ma traduction après celles de MM. de Saint-Aulaire et A. Stapfer. Mais comme ces dernières font partie de collections chères et volumineuses, j'ai cru rendre service au public en en faisant paraître une séparée.

Il était d'ailleurs difficile de saisir un moment plus favorable pour cette publication ; *Faust* va être représenté successivement sur tous les théâtres de Paris, et il sera curieux sans doute pour ceux qui en verront la représentation de consulter en même tems le chef-d'œuvre allemand, d'autant plus que les théâtres n'emprunteront du sujet que ce qui convient à l'effet dramatique, et que la scène française ne pourrait se prêter à développer toute la philosophie de la première partie, et beaucoup de passages originaux de la seconde.

Je dois maintenant rendre compte de mon travail dont on pourra contester le talent, mais non l'exactitude. Des deux traductions publiées avant la mienne, l'une brillait par un style harmonieux, une expression élégante et souvent heureuse, mais peut-être son auteur, M. de Saint-Aulaire, avait-il trop négligé, pour ces avantages, la fidélité qu'un traducteur doit à l'original ; on peut même lui reprocher les suppressions nombreuses qu'il s'est permis d'y faire, car il vaut mieux, je crois, s'exposer à laisser quelques passages singuliers ou incompréhensibles, que de mutiler un chef-d'œuvre. M. Stapfer a fait le contraire, tout ce qui avait un sens a été traduit et même ce qui n'en avait pas, ou

ne nous paraissait pas en avoir. Cette méthode lui a mérité de grands éloges, et c'est aussi celle que j'ai tenté de suivre, parce qu'elle n'exige que beaucoup de patience, et entraîne moins de responsabilité. Au reste, cette prétention de tout traduire exposera aux yeux de beaucoup de personnes, ma prose et mes vers à paraître martelés et souvent insignifiants ; je laisse à ceux qui connaissent l'original à me laver de ce reproche, autant que possible, car il est reconnu que *Faust* renferme certains passages, certaines allusions, que les Allemands eux-mêmes ne peuvent comprendre ; en revanche, je dirai avec le traducteur que je viens de citer :

« Il me reste à protester contre ceux qui, après la lecture de cette traduction, s'imagineraient avoir acquis une idée complète de l'original. Porté sur tel ouvrage traduit que ce soit, le jugement serait erroné ; il le serait surtout à l'égard de celui-ci, à cause de la perfection continue du style. Qu'on se figure tout le charme de l'*Amphitryon* de Molière, joint à ce que les poésies de Parny offrent de plus gracieux, alors seulement on pourra se croire dispensé de le lire. »

Je n'essaierai pas de donner ici une analyse complète de *Faust*. Assez d'auteurs l'ont jugé ; et il vaut mieux, d'ailleurs, laisser quelque chose à l'imagination des lecteurs, qui auront à la fin du livre de quoi l'exercer. Je les renvoie encore au livre de *l'Allemagne*, de M<sup>me</sup> de Staël, dont je vais en attendant citer un passage :

..... « Certes, il ne faut y chercher ni le goût, ni la mesure, ni l'art qui choisit et qui termine, mais si l'imagination pouvait se figurer un chaos intellectuel, tel que l'on a souvent décrit le chaos matériel, le *Faust* de Goëthe devrait avoir été composé à



cette époque. On ne saurait aller au-delà en fait de hardiesse de pensée, et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. Le diable est le héros de cette pièce ; l'auteur ne l'a point conçu comme un fantôme hideux, tel qu'on a coutume de le présenter aux enfans ; il en a fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, le méchant par excellence, auprès duquel tous les méchants et celui de Gresset, en particulier, ne sont que des novices, à peine dignes d'être les serviteurs de Méphistophélès (c'est le nom du démon qui se fait l'ami de Faust). Goëthe a voulu montrer dans ce personnage, réel et fantastique tout à la fois, la plus amère plaisanterie que le dédain puisse inspirer, et néanmoins une audace de gaieté qui amuse. Il y a dans les discours de Méphistophélès une ironie infernale qui porte sur la création tout entière et juge l'univers comme un mauvais livre dont le diable se fait le *censeur*.

» S'il n'y avait dans la pièce de *Faust* que de la plaisanterie piquante et philosophique, on pourrait trouver dans plusieurs écrits de Voltaire un genre d'esprit analogue ; mais on sent dans cette pièce une imagination d'une tout autre nature. Ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une pensée du mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable ; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits ; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse.

» Milton a fait Satan plus grand que l'homme ; Michel-Ange et le Dante lui ont donné les traits hideux de l'animal, combinés avec la figure humaine. Le Méphistophélès de Goëthe est un diable civilisé. Il manie avec art cette moquerie, légère en apparence, qui peut si bien s'accorder avec une grande profondeur de perversité ; il traite de niaiserie ou d'affectation tout ce qui est sensible ; sa figure est méchante, basse et fausse ; il a de la gaucherie sans timidité, du dédain sans fierté, quelque chose de doucereux auprès des femmes, parce que, dans cette seule circonstance, il a besoin de tromper pour séduire ; et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions d'un autre ; car il ne peut même faire semblant d'aimer : c'est la seule dissimulation qui lui soit impossible. »

Je crois qu'il était difficile de mieux peindre Méphistophélès ; cette appréciation est bien digne de l'ouvrage qui l'a inspirée ; mais où le sublime caractère de *Faust* serait-il mieux rendu que dans cet ouvrage même, dans ces hautes méditations, auxquelles la faiblesse de ma prose n'a pu enlever tout leur éclat ? Quelle âme généreuse n'a éprouvé quelque chose de cet état de l'esprit humain, qui aspire sans cesse à des révélations divines, qui tend, pour ainsi dire, toute la longueur de sa chaîne, jusqu'au moment où la froide réalité vient désenchanter l'audace de ses illusions ou de ses espérances et, comme la voix de *l'Esprit*, le rejeter dans son monde de poussière ?

Cette ardeur de la science et de l'immortalité, Faust la possède au plus haut degré ; elle l'élève souvent à la hauteur d'un dieu, ou de l'idée que nous nous en formons, et cependant tout en lui est naturel et supposable ; car s'il a toute la grandeur et toute la force de l'humanité, il en a aussi toute la faiblesse ; en demandant à

l'enfer des secours que le ciel lui refusait, sa première pensée fut sans doute le bonheur de ses semblables, et la science universelle ; il espérait à force de bienfaits, sanctifier les trésors du démon, et à force de science, obtenir de Dieu l'absolution de son audace, mais l'amour d'une jeune fille suffit pour renverser toutes ses chimères : c'est la pomme d'Éden, qui au lieu de la science et de la vie n'offre que la jouissance d'un moment, et l'éternité des supplices.

Les deux caractères dramatiques qui se rapprochent le plus de Faust sont ceux de *Manfred* et de *don Juan*, mais encore quelle différence ! Manfred est le remords personnifié, mais il a quelque chose de fantastique qui empêche la raison de l'admettre ; tout en lui, sa force comme sa faiblesse, est au-dessus de l'humanité ; il inspire de l'étonnement, mais n'offre aucun intérêt, parce que personne n'a jamais participé à ses joies ni à ses souffrances. Cette observation est encore plus applicable à don Juan ; si Faust et Manfred ont offert, sous quelques rapports le type de la perfection humaine, il n'est plus que celui de la démoralisation, et livré enfin à l'esprit du mal ; on sent qu'ils étaient dignes l'un de l'autre.

Et cependant, dans tous trois, le résultat est le même, et l'amour des femmes les perd tous trois !...

Quel parallèle entre ces grandes créations si différentes !... je n'ose me laisser entraîner à le prolonger ! mais si celle de Faust est bien supérieure aux deux autres, combien Marguerite surpasse et les amantes vulgaires de don Juan, et l'imaginaire *Astarté* de Manfred ! En lisant les scènes de la seconde partie où sa grâce et son innocence brillent d'un éclat si doux, qui ne se sentira touché jusqu'aux larmes, qui ne plaindra de toute son âme cette

malheureuse sur laquelle s'est acharné l'esprit du mal, qui n'admira cette fermeté d'une âme pure, que l'enfer fait tous ses efforts pour égarer, mais qu'il ne peut séduire ; qui, sous le couteau fatal, s'arrache aux bras de celui qu'elle chérit plus que la vie, à l'amour, à la liberté, pour s'abandonner à la justice de Dieu, et à celle des hommes plus sévère encore ?

Quelle combinaison !... Quelle horrible torture pour Faust, à qui son pacte promettait quelques années de bonheur, mais dont il vient de commencer le supplice éternel !... Si l'amour semble lui promettre toutes ses délices, une pensée affreuse va les convertir en tourmens. « En vain, dit-il, elle me réchauffera sur son sein, en serai-je moins le fugitif... l'exilé ?... le monstre sans but et sans repos... qui comme un torrent, mugissant de rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme ; mais elle, innocente, simple, une petite cabane, un petit champ des Alpes, et elle aurait passé toute sa vie dans ce petit monde au milieu d'occupations domestiques. Tandis que moi, haï de Dieu, je n'ai point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruine, il faut que j'engloutisse toute la joie de son âme !... Enfer, il te fallait cette victime !... » etc.

Marguerite n'est pas une héroïne de mélodrame ; ce n'est vraiment qu'une femme, une femme comme il en existe beaucoup, et elle n'en touche que davantage. Trouverait-on sur la scène quelque chose de comparable à ses entretiens naïfs avec Faust, et surtout au dialogue si déchirant de la prison, qui termine la pièce ?

On s'étonnera qu'elle finisse ainsi, mais que pouvait-on y ajouter ?... peut-être le moment où Faust se livre à l'enfer : mais comment le rendre, et comment l'esprit humain pouvait-il supposer que l'enfer lui gardât encore une plus horrible torture ?

D'un autre côté, le dénouement ainsi interrompu permet au lecteur la pensée consolante, que celui qui l'a intéressé si vivement par son génie et ses malheurs échappe aux griffes du démon, puisqu'un repentir suffirait pour lui reconquérir les cieux.

Tel n'est pas cependant le sort de Faust dans les pièces et les biographies allemandes ; le diable s'y empare réellement de lui au bout de vingt-quatre ans, et la description de ce moment terrible en est le passage le plus remarquable; ceux qui veulent tout savoir peuvent consulter là-dessus *l'Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, avec sa mort épouvantable, où il est montré combien est misérable la curiosité des illusions et impostures de l'esprit malin : ensemble, La corruption de Satan, par lui-même, étant contraint de dire la vérité* ; par Widman, et traduite par Cayet, en 1561.

Les légendes de Faust sont très-répandues en Allemagne ; quelques auteurs, entre autres Conrad Durrius, pensent qu'elles furent primitivement fabriquées par les moines contre *Jean Faust* ou *Fust*, inventeur de l'imprimerie, irrités qu'étaient ces cénobites d'une découverte qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Cette conjecture assez probable est combattue par d'autres auteurs ; Klinger l'a admise dans son roman philosophique intitulé *Les Aventures de Faust, et sa Descente aux enfers*.

Suivant l'opinion la plus accréditée, Faust naquit à Mayence, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle. Plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance, et conservent des objets que son souvenir rend précieux : Francfort, le premier livre qu'il a imprimé ; Mayence, sa première presse, etc. On montre à Wittemberg deux maisons qui lui ont appartenu, et qu'il légua,

par testament, à son disciple Wagner.

---

## **FAUST,**

**TRAGÉDIE.**

### **DÉDICACE [\[1\]](#).**

---

VENEZ, illusions !.... au matin de ma vie,  
Que j'aimais à fixer votre inconstant essor !  
Le soir vient, et pourtant c'est une douce envie,  
C'est une vanité qui me séduit encor.  
Rapprochez-vous !.... c'est bien ; tout s'anime et se presse  
Au-dessus des brouillards, dans un monde plus grand,  
Mon cœur, qui rajeunit, aspire avec ivresse  
Le souffle de magie autour de vous errant.

De beaux jours écoulés j'aperçois les images,  
Et mainte ombre chérie a descendu des cieus ;  
Comme un feu ranimé, perçant la nuit des âges,  
L'amour et l'amitié me repeuplent ces lieux.  
Mais le chagrin les suit : en nos tristes demeures,  
Jamais la joie, hélas ! n'a brillé qu'à demi.....  
Il vient nommer tous ceux qui, dans d'aimables heures,  
Ont, par la mort frappés, quitté leur tendre ami.

Cette voix qu'ils aimaient résonne plus touchante,  
Mais elle ne peut plus pénétrer jusqu'aux morts ;  
J'ai perdu d'amitié l'oreille bienveillante,  
Et mon premier orgueil, et mes premiers accords !  
Mes chants ont beau parler à la foule inconnue,  
Ses applaudissemens ne me sont qu'un vain bruit,  
Et sur moi, si la joie est parfois descendue,  
Elle semblait errer sur un monde détruit.

Un désir oublié, qui pourtant veut renaître,  
Vient dans sa longue paix secouer mon esprit ;  
Mais, inarticulés, mes nouveaux chants peut-être  
Ne sont que ceux d'un luth où la bise frémit.  
Ah ! je sens un frisson : par de nouvelles larmes,  
Le trouble de mon cœur soudain s'est adouci ;  
De mes jours d'autrefois renaissent tous les charmes,  
Et ce qui disparut pour moi revit ici.

## **PROLOGUE**

SUR LE THÉÂTRE.

### **Prologue sur le Théâtre.**

DIRECTEUR, POÈTE DRAMATIQUE, BOUFFON.

—

LE DIRECTEUR.

Ô vous, dont le secours me fut souvent utile,  
Donnez-moi vos conseils pour un cas difficile :  
De ma vaste entreprise, amis, que pensez-vous ?  
Je veux qu'ici le peuple abonde autour de nous,  
Et de le satisfaire il faut que l'on se pique,  
Car de notre existence il est la source unique.  
Mais, grâce à Dieu, ce jour a comblé notre espoir,  
Et le voici là-bas, rassemblé pour nous voir,  
Qui prépare à nos vœux un triomphe facile,  
Et garnit tous les bancs de sa masse immobile.  
Tant d'avidés regards fixés sur le rideau  
Ont, pour notre début, compté sur du nouveau ;  
Leur en trouver est donc ma seule inquiétude :  
Je sais que du sublime ils n'ont point l'habitude ;  
Mais, ayant lu beaucoup, il faut absolument,  
Au neuf qui leur est dû, joindre quelque agrément.  
Car, mon spectacle, à moi, c'est d'observer la foule,  
Quand, le long des poteaux, elle se presse et roule,  
Qu'avec cris et tumulte elle vient au grand jour,  
De nos bureaux étroits assiéger le pourtour,  
Et que notre caissier, tout fier de sa recette,  
A l'air d'un boulanger, dans un jour de disette.....  
Mais qui peut opérer un miracle si doux ?  
Un poète, mon cher,..... et je l'attends de vous.

LE POÈTE.

Ne me retracez point cette foule insensée,  
Dont l'aspect m'épouvante, et glace ma pensée,



Ce tourbillon vulgaire, et rongé par l'ennui,  
Qui, dans son monde oisif, nous entraîne avec lui ;  
Tous ses honneurs n'ont rien qui puisse me séduire :  
C'est loin de son séjour qu'il faudrait me conduire,  
En des lieux où le ciel m'offre ses champs d'azur,  
Où, pour mon cœur charmé, fleurisse un bonheur pur,  
Où l'amour, l'amitié, par un souffle céleste,  
De mes illusions raniment quelque reste.....  
Ah ! c'est là qu'à ce cœur prompt à se consoler  
Quelque chose de grand pourrait se révéler,  
Car, les chants avortés à la bouche trop brûlante  
Arrache quelquefois à la bouche tremblante,  
Tantôt frappés de mort et tantôt couronnés,  
Au gouffre de l'oubli sont toujours destinés :  
Des accords moins brillants, fruits d'une longue veille,  
De la postérité charmeraient mieux l'oreille ;  
Ce qui s'accroît trop vite est bien près de périr,  
Mais un laurier tardif grandit dans l'avenir.

LE BOUFFON.

Oh ! la postérité !.... que cette idée est belle !....  
Eh quoi ! si je voulais me réserver pour elle,  
Qui saurait comme moi, par d'innocens plaisirs,  
De nos contemporains amuser les loisirs ?  
Et pourtant, dans ces lieux quand l'ennui les rassemble,  
Ma présence, pour eux, est beaucoup, ce me semble ;  
De leurs arrêts d'ailleurs qu'aurais-je à redouter ?  
Pour le cercle est nombreux, mieux il sait écouter.  
Pour vous, qui méritez de plus grands avantages,  
À votre siècle aussi vous devez vos ouvrages ;  
Il peut seul vous offrir un laurier assez beau,

Celui de l'avenir n'ornerait qu'un tombeau.  
Allons ! en votre cœur, qui trop long-tems sommeille,  
Que l'inspiration s'agite et se réveille,  
L'esprit, le sentiment, mettez-nous tout en jeu,  
Et la folie aussi, car il en faut un peu.

LE DIRECTEUR.

Surtout, de nos décors déployez la richesse,  
Qu'un tableau varié dans le cadre se presse,  
Offrez un univers aux spectateurs surpris.....  
Pourquoi vient-on ? pour voir : on veut voir à tout prix.  
Sachez donc par l'*effet*, conquérir leur estime,  
Et vous serez pour eux un poète sublime.  
Sur la masse, mon cher, la masse doit agir ;  
D'après son goût, chacun voulant toujours choisir,  
Trouve ce qu'il lui faut où la matière abonde,  
Et qui donne beaucoup donne pour tout le monde.  
Que votre ouvrage aussi se divise aisément,  
Cette méthode neuve offre de l'agrément ;  
D'un tout bien arrondi prises peu le mérite,  
Le public malgré vous l'éplucherait bien vite.

LE POÈTE.

Quel que soit du public la menace ou l'accueil,  
Un semblable métier répugne à mon orgueil ;  
De nos auteurs du jour l'ennuyeux barbouillage,  
À ce que je puis voir, obtient votre suffrage.

LE DIRECTEUR.

Je ne repousse pas de pareils argumens :  
Qui veut bien travailler se munit d'instrumens.  
Pour vous, examinez ce qui vous reste à faire,  
Et voyez quels sont ceux à qui vous voulez plaire.  
Tout maussade d'ennui, chez nous l'un vient d'entrer,

L'autre sort d'un festin qu'il lui faut digérer,  
Plusieurs, et le dégoût chez eux est encor pire,  
Amateurs de journaux achèvent de les lire :  
Ainsi qu'au bal masqué, l'on entre avec fracas,  
La curiosité de tous hâte les pas ;  
Les hommes viennent voir ; les femmes, au contraire,  
D'un spectacle gratis régalent le parterre.  
Qu'allez-vous cependant rêver sur l'Hélicon ?.....  
Pour plaire à ces gens-là faut-il tant de façon ?  
Osez fixer les yeux sur ces juges terribles !.....  
Les uns sont hébétés, les autres insensibles ;  
En sortant, l'un, au jeu, compte passer la nuit ;  
Un autre, chez une fille, ira coucher sans bruit.  
Maintenant, pauvre fou, si cela vous amuse,  
Prostituez-leur donc l'honneur de votre muse.....  
Non !..... mais je le répète, et croyez mes discours,  
Donnez-leur du nouveau, donnez-leur-en toujours ;  
Agitez ces esprits qu'on ne peut satisfaire.....  
Mais, qu'est-ce qui vous prend ? est-ce extase...  
colère ?...

LE POÈTE.

Va ! cherche un autre esclave, ou garde tes avis :  
J'aurais trop à rougir de les avoir suivis.  
Faut-il donc, à ton sens, faut-il que le poète,  
Dont Dieu même, ici-bas, se fit un interprète,  
Aille, déshonorant ce titre précieux,  
Répudier les dons qu'il a reçus des cieux ?.....  
Comment les cœurs à lui viennent-ils se soumettre ?  
Comment, des éléments, dispose-t-il en maître ?  
N'est-ce point par l'accord, dont le charme vainqueur

Reconstruit l'univers dans le fond de son cœur ?  
Tandis que la nature à ses fuseaux démêle  
Tous les fils animés de sa trame éternelle,  
Quand tant d'êtres divers, en tumulte pressés,  
Achèvent tristement les siècles commencés ;  
Qui sait, de leur matière exprimant le génie,  
L'échauffer, l'animer, l'entourer d'harmonie ?  
Dans l'ordre universel, qui sait faire rentrer  
Les mortels qu'un instant l'erreur put égarer ?  
Qui sait, par des accens plus tendres et plus sages,  
Des passions en eux apaiser les orages,  
Et dans des cœurs flétris par les coups du destin,  
D'un jour moins agité ramener le matin ?  
Qui, le long du sentier, foulé par une amante,  
Sème, du doux printemps, la parure éclatante ?  
Qui sait, ennoblissant d'inutiles rameaux,  
En faire un digne prix à d'utiles travaux,  
Ou bien offrir aux arts la gloire imméritée ?.....  
La puissance de l'homme en nous manifestée !

LE BOUFFON.

Des forces de l'esprit elle se sert toujours,  
Et ses créations ressemblent aux amours :  
On se voit par hasard, on se plaît, on s'enflamme,  
Et bientôt on n'est plus maître de son âme.....  
Puis, sitôt qu'au bonheur on se sent entraîné,  
Le chagrin vient : voilà le roman terminé !  
Tenez !..... c'est justement ce qu'il faut mettre en scène ;  
Lancez-vous au milieu de l'existence humaine :  
Tout y prend part, mais nul ne la connaît assez,  
Et c'est en la peignant que vous intéressez.

Mettez un peu de clarté parmi beaucoup d'images,  
D'un seul rayon de vrai colorez vos nuages ;  
Alors, vous êtes sûr d'avoir tout surmonté ;  
Alors, votre auditoire est ému, transporté ;  
Vous voyez chaque soir la fleur de la jeunesse  
Applaudir votre ouvrage et s'y mirer sans cesse.  
Alors, tous de leurs cœurs vont y nourrir les feux,  
Car vous représentez ce qu'ils sentent en eux.  
Là, vous les trouvez prêts à pleurer comme à rire,  
Et l'applaudissement tient presque du délire,  
À l'homme fait ceci ne pourrait convenir,  
Mais comptez sur celui qui veut le devenir.

LE POÈTE.

Eh bien ! rends-moi ces tems de mon adolescence,  
Où je n'étais moi-même encor qu'en espérance ;  
Cet âge si fécond en chants mélodieux,  
Tant qu'un monde pervers n'effraya point mes yeux ;  
Tant que, loin des honneurs, mon cœur ne fut avide  
Que des fleurs, doux trésors d'une vallée humide :  
Un songe, un peu d'espoir, alors m'enrichissait,  
Je ne possédais rien, mais rien me suffisait.  
Rends-moi donc ces désirs, qui fatiguaient ma vie,  
Ces chagrins déchirans, mais qu'à présent j'envie,  
Ma jeunesse !.... En un mot, sache en moi ranimer  
La force de haïr, et le pouvoir d'aimer.

LE BOUFFON.

Cette jeunesse ardente, à ton âme si chère,  
Pourrait, dans un combat, t'être fort nécessaire,  
Ou bien, si la beauté t'accordait un souris,  
Si de la course encor tu disputais le prix,

Ou d'une heureuse nuit si tu cherchais l'ivresse.....  
Mais toucher une lyre avec force et souplesse,  
Au but qu'on te désigne arriver en chantant,  
Vieillard, c'est là de toi tout ce que l'on attend.

LE DIRECTEUR.

Allons ! des actions !... les mots sont inutiles ;  
Gardez pour d'autres tems, vos compliments futiles :  
Quand vous ne faites rien, à quoi bon, s'il vous plaît,  
Nous dire seulement ce qui doit être fait ?  
Usez donc de votre art, si vous êtes poète ;  
La foule veut du neuf, qu'elle soit satisfaite !  
À contenter ses goûts il faut nous attacher ;  
Qui tient l'occasion ne doit point la lâcher.  
Mais, à notre public tout en cherchant à plaire,  
C'est en osant beaucoup qu'il faut le satisfaire ;  
Ainsi, ne m'épargnez machines, ni décors,  
À tous mes magasins ravissez leurs trésors,  
Semez à pleines mains la lune, les étoiles,  
Les arbres, l'Océan, et les rochers de toiles ;  
Peuplez-moi tout cela de bêtes et d'oiseaux,  
De la création déroulez les tableaux,  
Et passez, au travers de la nature entière,  
Et de l'enfer au ciel, et du ciel à la terre.

## **PROLOGUE**

DANS LE CIEL.

## Prologue dans le Ciel.

---

LE SEIGNEUR, LES BANDES CÉLESTES,  
ENSUITE MÉPHISTOPHÉLÈS.

(Les trois Archanges s'avancent.)

RAPHAËL.

Le soleil répand sa lumière  
En chantant le Dieu qu'il chérit ;  
Rapide comme le tonnerre,  
Sa vaste course s'arrondit :  
Ô Dieu ! tes regards adorables  
Soutiennent tout de leur amour ;  
Et tes œuvres inexplicables  
Sont belles comme au premier jour.

GABRIEL.

Dans son cours incompréhensible,  
La terre, roulant à l'entour,  
Voit le jour fuir la nuit paisible,  
Et la nuit fuir l'éclat du jour ;  
Contre des rocs, les mers profondes  
Élèvent leurs flots irrités.....  
Mais, dans l'éternel cours des mondes,  
Mers et rochers sont emportés.

MICHEL.

Souvent s'élance la tempête,  
Des flots aux rocs, des rocs aux flots ;  
Alors, la terre, sa conquête,  
S'entoure d'un vaste chaos.

La foudre, qui brûle les villes,  
Part en grondant du ciel obscur....  
Mais ici, tes élus tranquilles,  
Seigneur, adorent ton jour pur.

TOUS LES TROIS.

Ô Dieu ! tes regards adorables  
Soutiennent tout de leur amour ;  
Et tes œuvres inexplicables  
Sont belles comme au premier jour.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Seigneur, puisque tu me demandes  
Comment tout se passe chez nous,  
Et que tu me vois sans courroux  
Pénétrer quelquefois dans les célestes bandes,  
Je viens t'entretenir, et parler de mon mieux.  
Pourtant, ne me fais pas un crime  
De ce que mon langage est nu peu moins sublime  
Que celui de tous ces messieurs :  
Dire tous ces grands mots, autant vaut ne rien dire ;  
Quand ma voix les prononcerait,  
Je serais sûr de bien te faire rire,  
Si pourtant ta grandeur ici se le permet.  
*Sur les mondes roulans, le soleil, et la terre,*  
Ainsi je ne te dirai rien ;  
Mais tu sauras que, dans cette dernière,  
Les hommes se tourmentent bien.  
Le petit dieu du monde est toujours aussi drôle  
Qu'au jour de la création,  
Tant bien que mal jouant-son rôle ;  
Mais, du flambeau divin, qu'il appelle raison,



Ne faisant bien souvent usage,  
Que pour ajouter à ses maux,  
Et pour ravaler ton image  
Au rang des plus vils animaux.  
Pour moi, je comparerais l'homme  
(Sauf le respect que je te dois),  
Aux insectes pattus, que *cigales* il nomme ;  
De prés en prés, de bois en bois,  
Dansant toujours la même danse,  
Et chantant la même romance :  
Ah ! qu'il ressemble bien à ces animaux-là !  
Hors du chez soi, sans cesse il faut qu'il coure,...  
Et s'il ne faisait que cela...  
Mais non, pas un fumier où son nez ne se fourre.

LE SEIGNEUR.

N'en as tu pas à dire plus ?  
Ne viendras-tu jamais ici que pour médire,  
Et sur le terre, enfin, n'est-il que des abus ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, Seigneur Dieu ; là-bas, tout va de mal en pire,  
Et tes créatures, ma foi,  
Sont aujourd'hui si misérables,  
Que c'est bien conscience à moi  
De tourmenter de pauvres diables.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Docteur ?

LE SEIGNEUR.

Mon serviteur.

Ah bon !

Il vous sert en effet d'une étrange façon ;  
Rien ne se sent chez lui des choses de la terre,  
Ni ses actes, ni ses discours ;  
Et son esprit plane toujours  
Dans un espace imaginaire.  
Il prétend de la terre avoir tous les plaisirs,  
Du ciel, les plus belles étoiles ;  
Il veut de la nature arracher tous les voiles,  
Mais rien ne peut là-bas contenter ses désirs.

LE SEIGNEUR.

Si, troublé comme il l'est, il me reste fidèle,  
Je pourrai lui donner le bonheur qu'il appelle :  
Dans l'arbrisseau qui commence à verdier,  
Un jardinier, prudent et sage,  
Voit les fleurs, les fruits, le feuillage,  
Comme récompense à venir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Gageons que des élus encor je le retranche,  
Puisque vous y comptez si bien ;  
Mais, sur le tems et le moyen,  
Il faut me donner carte blanche.

LE SEIGNEUR.

Oui, je veux bien te le livrer  
Aussi long-tems qu'il aura vie,  
Car tout voyageur peut errer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Monseigneur, je vous remercie.  
Je n'aime point d'ailleurs avoir affaire aux morts ;

Pour eux toujours je suis dehors :  
La chair fraîche est ma seule envie ;  
Je suis comme le chat.

LE SEIGNEUR.

C'est bien, tu peux agir ;  
Entraîne-le dans ta chatière,  
Écarte cet esprit de sa source première :  
Mais si tu perds, tu devras bien rougir,  
En voyant qu'un mortel, parmi la foule obscure,  
Peut discerner le droit chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne crains rien pour ma gageure ;  
Mais, si je le séduis enfin,  
Ma victoire doit être entière,  
Et l'homme en question mangera la poussière,  
Comme le serpent mon cousin.

LE SEIGNEUR.

Va, mon fils, et remplis ta tâche.  
C'est, de tous les démons, toi que je hais le moins,  
L'activité de l'homme est sujette au relâche,  
Et pour l'aiguillonner j'ai besoin de tes soins.  
Pour vous, enfans du ciel, que ma gloire rassemble,  
Allez, dans son éclat, vous réjouir ensemble ;  
Dieu, qui vous a créés, toujours vous aimera :  
Célébrez donc dans vos pensées  
Tant de merveilles entassées  
Dont sa bonté vous entoura.

(Le ciel se forme ; les Archanges se séparent)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le vieux Père Eternel est vraiment fort aimable,

Et me reçoit avec douceur ;  
Il est rare qu'un grand seigneur  
Traite si bien un pauvre diable.

**LA TRAGÉDIE,**  
PREMIÈRE PARTIE.

**PREMIÈRE PARTIE.**

---

**La Nuit.**

(Dans une chambre à voûte élevée, gothique, Faust, inquiet, est assis devant son pupitre.)

FAUST.

Philosophie, jurisprudence, médecine, et toi aussi, malheureuse théologie ! je vous ai donc étudiées avec grand'peine, et maintenant me voici, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et depuis dix ans je promène çà et là mes élèves par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien savoir ! Voilà ce qui me brûle le sang ! Je suis, il est vrai, plus instruit que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines. Ni scrupule, ni

doute ne me tourmentent ! Je ne crains ni diable, ni enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas rien savoir de bon, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde ; un chien ne vivrait pas long-tems ainsi ! Il ne me reste plus qu'à me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets qui me restent à connaître, et que je ne fusse plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de forces et de semences éternelles ! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur mes peines !... j'ai si souvent la nuit veillé près de ce pupitre ! C'est alors que tu m'apparaisais sur un tas de livres et de papiers, mélancolique amie ! Ah ! que ne puis-je, à ta douce clarté, parcourir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser à ta vue dans les prairies, oublier toutes les misères de la science, et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée !

Hélas ! et je languis encore dans mon cachot ! Misérable trou de souris, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints ; à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte ; je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instrumens, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde !

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec inquiétude, pourquoi une douleur secrète entrave en

toi tous les mouvemens de la vie ! Tu le demandes !... Et au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu créa les hommes, tu n'es environné que de fumée et moisissure, dépouilles d'animaux et ossemens de morts !

Délivre-toi ! Lance-toi dans l'espace ! Ce livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne suffit-il pas pour te conduire ? Tu pourras connaître alors le cours des astres ; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'âme te sera communiquée comme un esprit à un autre esprit. C'est en vain que, par un sens aride, tu voudrais ici t'expliquer les signes divins. Esprits qui nagez près de moi, répondez-moi, si vous m'entendez !

(Il frappe le livre, et considère le signe du macrocosme.)

Ah ! quelle extase à cette vue s'empare de tout mon être ! Je crois sentir une vie nouvelle et divine circuler dans mes nerfs et dans mes veines. Sont-ils tracés par la main d'un Dieu, ces caractères qui apaisent les douleurs de mon âme, enivrent de joie mon pauvre cœur, et dévoilent autour de moi les forces mystérieuses de la nature ? Suis-je moi-même un dieu ? Tout me devient si clair ! Je vois dans de simples traits se déployer à mes yeux tout ce que cette nature renferme d'énergie créatrice. Déjà je reconnais la vérité de la parole du sage : « Le monde des esprits n'est point fermé, tes sens s'assoupissent, ton cœur est mort. Lève-toi, disciple, et baigne sans cesse ton sein mortel dans la clarté de l'aurore ! »

(Il regarde le signe.)

Comme dans l'univers tout s'agite ! Comme tout l'un dans l'autre vit et opère ! Comme les puissances célestes montent et

descendent en se passant de mains en mains les sceaux d'or ! Du ciel à la terre l'agitation de leurs ailes répand une vivifiante rosée, qu'accompagne une divine harmonie.

Quel spectacle ! Mais, hélas ! ce n'est qu'un spectacle ! Où te saisir, nature infinie ? Sources de vie, où êtes-vous ? Vous, de qui dépendent le ciel et la terre, vous qui soulagez le sein flétri..... vous coulez sans cesse, vous abreuvez tout ; et moi, je vous implore en vain.

(Il frappe le livre avec dépit, et considère le signe de l'Esprit de la terre.)

Comme ce signe opère différemment sur moi ! Esprit de la terre, tu te rapproches ; déjà je sens mes forces s'accroître ; déjà je pétille comme une liqueur nouvelle : je me sens le courage de me risquer dans le monde, d'en supporter les peines et les prospérités ; de lutter contre l'orage, et de ne point pâlir des craquemens de mon vaisseau. Des nuages s'entassent au-dessus de moi ! — La lune cache sa lumière... la lampe s'éteint ! Elle fume !... Des rayons brûlans me couronnent..... un frisson me saisit..... comme si la voûte tombait sur moi de toute masse ! Je sens que tu t'agites autour de moi, Esprit que j'ai invoqué ! Ah ! comme mon sein se déchire !..... mes sens s'ouvrent à des impressions nouvelles ! Je sens que tout mon cœur se livre à toi !... Parais ! parais ! m'en coutât-il la vie !

(Il saisit le livre, et prononce les signes mystérieux de l'Esprit. Il s'allume une flamme rouge, l'Esprit apparaît dans la flamme.)

L'ESPRIT.

En ces lieux quelle voix m'appelle ?

FAUST.

Épouvantable vue !

L'ESPRIT.

Tu m'as évoqué puissamment  
Du sein de ma sphère éternelle ;  
Quoi donc ?

FAUST.

Ah ! je ne puis supporter ta présence !

L'ESPRIT.

Eh bien ! en ce moment,  
Qu'à tes vœux je puis condescendre,  
Crains-tu de me voir, de m'entendre ?.....  
Faust, que me veux-tu ?..... Me voici. —  
Ô surhumaine créature,  
Réponds, pourquoi trembler ainsi ?  
Qu'as-tu fait de ce cœur de flamme,  
Qui créait un monde nouveau ?  
Qu'as-tu fait encor de cette ame,  
Qui l'éclairait d'un jour si beau ? —  
Si cette ame sublime et fière,  
Se flatta de nous ressembler,  
Homme-dieu, pourquoi donc trembler  
Devant ton égal et ton frère ? —  
Ou me trompais-je ?..... Réponds-moi :  
Est-ce là la voix qui m'appelle ?.....  
L'ame qui m'attire vers elle ?....  
Célèbre Faust, est-ce bien toi ? —  
Hélas ! un souffle de magie  
Te rejette dans le néant ;  
Et ce que je crus un génie  
N'est qu'un ver timide et rampant !



FAUST.

Dois-je te céder, vision de flamme ? Je suis Faust, je le sais, je suis ton égal !

L'ESPRIT.

Dans les vagues de l'existence,  
Mon orageuse activité  
Vient, ou fuit, vers les cieux s'élance,  
Ou replonge avec volupté.  
Naissance, mort, voilà ma sphère ;  
Je suis l'éternel mouvement,  
Je suis cette trame légère,  
Et qui varie à tout moment,  
Divin manteau, voilant sans cesse  
La majesté de notre roi.....

FAUST.

Eh bien ! toi qui ondoies autour du vaste monde, Esprit créateur, que puis-je égaler en ta présence ?

L'ESPRIT.

L'Esprit que conçoit ta faiblesse.....  
Mais tu n'es point égal à moi !

(Il disparaît.)

FAUST, tombant à la renverse.

Pas à toi !... À qui donc ?..... moi ! l'image de Dieu ! Pas seulement à toi !...

(On frappe.)

Ô mort ! Je m'en doute ; c'est mon serviteur. — Et voilà tout l'éclat de ma félicité réduit à rien !... Faut-il qu'une vision aussi sublime, un misérable valet la puisse anéantir !

VAGNER, en robe de chambre et bonnet de nuit, une lampe à la main. FAUST

se détourne avec mauvaise humeur.

VAGNER.

Pardonnez ! Je vous entendais déclamer ; vous lisez sûrement une tragédie grecque, et je pourrais profiter dans cet art, qui est aujourd'hui fort en faveur. J'ai entendu dire souvent qu'un comédien peut en remonter à un prêtre.

FAUST.

Oui, si le prêtre est un comédien, comme il peut bien arriver de notre tems.

VAGNER.

Ah ! quand on est ainsi relégué dans son cabinet, et qu'on voit le monde à peine les jours de fêtes, par une lunette et de loin seulement, comment peut-on aspirer à le conduire un jour par la persuasion ?

FAUST

Vous n'y atteindrez jamais, si vous ne sentez pas fortement ; si l'inspiration ne se presse pas hors de votre ame, et si, par la plus violente émotion, elle n'entraîne pas les cœurs de tous ceux qui écoutent. Allez donc vous concentrer en vous-même, mêler et confondre ensemble les restes d'un autre festin, pour en former un petit ragoût... et faites jaillir une misérable flamme du tas de cendres où vous soufflez !... Alors vous pourrez vous attendre à l'admiration des enfans et des singes, si le cœur vous en dit ; mais jamais vous n'agirez sur celui des autres, si votre éloquence ne part pas du cœur même.

VAGNER.

Mais le débit fait le bonheur de l'orateur ; et je sens bien que je suis encore loin de compte.

FAUST

Cherchez donc un succès honnête, et ne vous attachez point aux grelots d'une brillante folie ; il ne faut pas tant d'art pour faire supporter la raison et le bon sens, et si vous avez à dire quelque chose de sérieux, ce n'est point aux mots qu'il faut vous appliquer davantage. Oui, vos discours si brillans, où vous parez si bien les bagatelles de l'humanité, sont stériles comme le vent brumeux de l'automne qui murmure parmi les feuilles séchées.

VAGNER.

Ah Dieu ! l'art est long, et notre vie est courte ! Pour moi, au milieu de mes travaux littéraires, je me sens mal souvent à la tête et au cœur. Que de difficultés n'y a-t-il pas à trouver le moyen de remonter aux sources ! Et avant d'avoir fait la moitié du chemin, un pauvre diable peut très-bien mourir.

FAUST.

Un parchemin serait-il bien la source divine où notre ame peut apaiser sa soif éternelle ? Vous n'êtes pas consolé, si la consolation ne jaillit point de votre propre cœur.

VAGNER.

Pardonnez-moi ! C'est une grande jouissance que de se transporter dans l'esprit des tems passés, de voir comme un sage a pensé avant nous ; et comme, partis de loin, nous l'avons si victorieusement dépassé.

FAUST.

Oh ! sans doute ! jusqu'aux étoiles. Mon ami, les siècles écoulés sont pour nous le livre aux sept cachets ; ce que vous appelez l'esprit des tems n'est au fond que l'esprit même des auteurs, où les tems se réfléchissent. Et c'est vraiment une misère

le plus souvent ! Le premier coup-d'œil suffit pour vous mettre en fuite. C'est comme un sac à immondices, un vieux garde-meuble, ou plutôt une de ces parades de place publique, remplies de belles maximes de morale, comme on en met d'ordinaire dans la bouche des polichinelles !

VAGNER.

Mais le monde ! le cœur et l'esprit des hommes !... Chacun peut bien désirer d'en connaître quelque chose.

FAUST.

Oui, ce qu'on appelle connaître. Qui osera nommer l'enfant de son nom véritable ? Le peu d'hommes qui ont su quelque chose, et qui ont été assez fous pour ne point garder leur secret dans leur propre cœur, ceux qui ont découvert au peuple leurs sentimens et leurs vues ont été de tout tems crucifiés et brûlés. — Je vous prie, mon ami, de vous retirer. Il se fait tard ; nous en resterons-là pour cette fois.

VAGNER.

J'aurais veillé plus long-tems volontiers, pour profiter de l'entretien d'un homme aussi instruit que vous ; mais demain, comme au jour de Pâques dernier, vous voudrez bien me permettre une autre demande. Je me suis abandonné à l'étude avec zèle, et je sais beaucoup, il est vrai, mais je voudrais tout savoir.

(Il sort)

FAUST seul

Comme toute espérance n'abandonne jamais une pauvre tête ! Celui-ci ne s'attache qu'à des bagatelles, sa main avide creuse la terre pour chercher des trésors ; mais qu'il trouve un vermisseau, et le voilà content.

Comment la voix d'un tel homme a-t-elle osé retentir en ce lieu, où le souffle de l'esprit vient de m'environner ? Cependant, hélas ! je te remercie pour cette fois, ô le plus misérable des enfans de la terre ! Tu m'arraches au désespoir qui allait dévorer ma raison. Ah ! l'apparition était si gigantesque que je dus vraiment me sentir comme un nain.

Moi, l'image de la divinité, qui me croyais déjà parvenu au miroir de l'éternelle vérité ; qui, dépouillé, isolé des enfans de la terre, aspirais à toute la clarté du ciel ; moi qui croyais, supérieur aux chérubins, pouvoir confondre mes forces indépendantes avec celles de la nature, et, créateur aussi, jouir de la vie d'un Dieu, ai-je pu mesurer mes pressentimens à une telle élévation ?... Et comme je dois expier tant d'audace ! Une parole foudroyante vient de me rejeter bien loin !

N'ai-je pas prétendu t'égaliser ?... Mais si j'ai possédé assez de force pour t'attirer à moi, il ne m'en est plus resté pour t'y retenir. Dans cet heureux moment, je me sentais tout à la fois si petit et si grand ! tu m'as cruellement repoussé dans l'incertitude de l'humanité. Qui m'instruira désormais, et que dois-je éviter ? Faut-il obéir à cette impulsion ? Ah ! nos actions même aussi bien que nos souffrances arrêtent le cours de notre vie.

Une matière de plus en plus étrangère à nous s'oppose à tout ce que l'esprit conçoit de sublime ; quand nous atteignons aux biens de ce monde, nous traitons de mensonge et de chimère tout ce qui vaut mieux qu'eux. Les nobles sentimens qui nous donnent la vie languissent étouffés sous les sensations de la terre.

Quand l'imagination, en déployant la hardiesse de son vol, a voulu, pleine d'espérance, s'étendre dans l'éternité, il lui suffit ensuite d'un petit espace, dès qu'elle voit tout ce qu'elle rêvait

de bonheur s'évanouir dans l'abîme du tems. Au fond de notre cœur, l'inquiétude vient s'établir, elle y produit de secrètes douleurs, elle s'y agite sans cesse, en y détruisant joie et repos ; elle se pare toujours de masques nouveaux : c'est tantôt une maison, une cour ; tantôt une femme, un enfant ; c'est encore du feu, de l'eau, un poignard, du poison.... Nous tremblons devant tout ce qui ne nous atteindra pas, et nous pleurons sans cesse ce que nous n'avons point perdu.

Je n'égale pas Dieu ! Je le sens trop profondément ; je ne ressemble qu'au ver, habitant de la poussière, au ver, que le pied du voyageur écrase et ensevelit pendant qu'il y cherche une nourriture.

N'est-ce donc point la poussière même, tout ce que cette haute muraille me conserve sur cent tablettes ? Toute cette friperie dont les bagatelles m'enchaînent à ce monde de vers ?.... Dois-je trouver ici ce qui me manque ? Il me faudra peut-être lire dans ces milliers de volumes, pour y voir que les hommes se sont tourmentés sur tout, et que çà et là un heureux s'est montré sur la terre ! — Ô toi, crâne vide, pourquoi sembles-tu grincer devant moi ? Est-ce pour me dire qu'il a été un tems où ton cerveau fut comme le mien, rempli d'idées confuses ? qu'il chercha le grand jour, et qu'au milieu d'un triste crépuscule, il erra misérablement dans la recherche de la vérité ? Instrumens que je vois ici, vous semblez me narguer avec toutes vos roues, vos dents, vos anses et vos cylindres ! J'étais à la porte, et vous deviez me servir de clef. Vous êtes, il est vrai, plus hérissés qu'une clef ; mais vous ne levez pas les verroux. Mystérieuse au grand jour, la nature ne se laisse point dévoiler, et il n'est ni levier ni machine qui puisse la contraindre à faire voir à mon esprit ce qu'elle a résolu de lui

cachez. Si tout ce vieil attirail, qui jamais ne me fut utile, se trouve ici, c'est que mon père l'y rassembla. Poulie antique, la sombre lampe de mon pupitre t'a long-tems noircie ! Ah ! j'aurais bien mieux fait de dissiper le peu qui m'est resté, que d'en embarrasser mes veilles ! — Ce que tu as hérité de ton père, acquiers-le pour le posséder. Ce qui ne sert point est un pesant fardeau, mais ce que l'esprit peut créer en un instant, voilà ce qui est utile !

Pourquoi donc mon regard s'élève-t-il toujours vers ce lieu ? Ce petit flacon a-t-il pour les yeux un attrait magnétique ? Pourquoi tout à coup me semble-t-il que mon esprit jouit de plus de lumière, comme une forêt sombre où pénètre un rayon de l'astre des nuits ?

Je te salue, fiole solitaire que je saisis avec un pieux respect ! en toi j'honore l'esprit de l'homme et son industrie. Remplie d'un extrait des sucres les plus doux, favorables au sommeil, tu contiens aussi toutes les forces qui donnent la mort ; accorde tes faveurs à celui qui te possède ! Je te vois, et ma douleur s'apaise, je te saisis et mon agitation diminue, et la tempête de mon esprit se calme peu à peu ! Je me sens entraîné dans la haute mer, le miroir des flots brille à mes pieds, un nouveau jour me luit sur de nouveaux rivages !

Un char de feu plane dans l'air, et ses ailes rapides s'abattent près de moi ; je me sens prêt à tenter des chemins nouveaux dans la plaine des cieux, au travers de l'activité des sphères nouvelles. Mais cette existence sublime, ces ravissements divins, comment, ver chétif, peux-tu les mériter ?... C'est en cessant d'exposer ton corps au doux soleil de la terre ; en te hasardant à enfoncer ces portes, devant lesquelles chacun frémit. Voici le

tems de prouver par des actions que la dignité de l'homme ne le cède point à la grandeur d'un Dieu ! Il ne faut pas trembler devant ce gouffre obscur, où l'imagination semble se condamner à ses propres tourmens ; devant cette étroite avenue où tout l'enfer étincelle !... ose d'un pas hardi aborder ce passage..... au risque même d'y rencontrer le néant !

Sors maintenant, coupe d'un pur cristal, sors de ton vieil étui, auquel je fus loin de songer pendant de si longues années. Tu brillais jadis aux festins de mes pères, tu déridais les plus sérieux convives, qui te passaient de mains en mains et dont chacun se faisait un devoir, lorsque venait son tour, de célébrer en vers la beauté des ciselures qui l'environnent, et de te vider d'un seul trait. Tu me rappelles les nuits de ma jeunesse ; je ne t'offrirai plus à aucun voisin, je ne célébrerai plus tes précieux ornemens. Voici une liqueur que je dois boire pieusement, elle te remplit de ses flots noirâtres ; je l'ai préparée, je l'ai choisie, elle sera ma boisson dernière, et je la consacre avec toute mon âme, comme libation solennelle, à l'aurore d'un jour plus beau.

(Il porte la coupe à sa bouche. Son des cloches et chants des chœurs.)

CHŒURS DES ANGES.

Christ vient de ressusciter ;  
Joie à la race mortelle !  
Il veut en elle effacer  
La faute originelle.

FAUST.

Quels murmures sourds, quels sons éclatans, arrachent puissamment la coupe à mes lèvres altérées ? Le bourdonnement des cloches annonce-t-il déjà la première heure de la fête de Pâques ? Les chœurs divins entonnent-ils les chants de



consolation, qui, partis de la nuit du tombeau, et répétés par les lèvres des anges, furent le premier gage d'une alliance nouvelle ?

CHŒURS DES FEMMES.

Oints d'une huile sainte,  
Ses membres chéris,  
Dans la funèbre enceinte,  
Furent ensevelis :  
Là, des vierges fidèles  
Les ont ceint d'un linceul béni ;  
Mais, ô Dieu ? quel tourment pour elles !...  
Le Christ, hélas ! le Christ n'est plus ici !

CHŒURS DES ANGES.

Christ est ressuscité,  
Gloire à l'ame fidèle ,  
À l'ame dont le zèle ;  
Répond avec humilité  
À l'injure la plus cruelle !

FAUST.

Pourquoi, chants du ciel, chants puissans et doux, me cherchez-vous dans la poussière ? Retentissez pour ceux que vous touchez encore. J'écoute bien la nouvelle que vous apportez, mais la foi me manque pour y croire : le miracle est l'enfant le plus chéri de la foi. Pour moi je n'ose aspirer à cette sphère, où retentit l'annonce désirée ; et cependant, par ces chants dont mon enfance fut bercée, je me sens rappelé dans la vie. Autrefois le baiser de l'amour céleste descendait sur moi, pendant le silence solennel du dimanche ; alors le son grave des cloches me berçait de doux pressentimens, et une prière était la jouissance la plus ardente de mon cœur ; des désirs aussi incompréhensibles que purs

m'entraînaient dans les forêts et les prairies, et parmi un torrent de larmes délicieuses, un monde de bonheur se révélait à moi. Ces chants précédaient les jeux aimables de la jeunesse, et les plaisirs de la fête du printemps. Le souvenir, tout plein de sentimens d'enfance, m'arrête au dernier pas que j'allais hasarder. Ô retentissez encore, doux cantiques du ciel ! mes larmes coulent, la terre m'a reconquis !

CHŒURS DES DISCIPLES.

Quittant du tombeau  
Le séjour funeste,  
Au parvis céleste  
Il monte plus beau :  
Vers les gloires éternelles,  
Tandis qu'il s'élançe à grands pas,  
Ses disciples fidèles  
Languissent ici-bas :  
Hélas ! c'est ici qu'il nous laisse  
Sous les traits brûlans du malheur :  
Ô divin maître ! ton bonheur  
Est cause de notre tristesse.

CHŒURS DES ANGES.

Christ vient de ressusciter ;  
Ô vous que sa voix appelle,  
Des disciples troupe fidèle,  
C'est vers lui qu'il faut monter :  
Vous, que sa parole touche,  
Vous, qu'inspire son amour,  
Vous, prophètes, dont la bouche  
Le célèbre nuit et jour.....  
Montez, troupe fidèle,

Au céleste séjour  
Où sa voix vous appelle !

**Devant la porte de la Ville.**

PROMENEURS, sortant en tous sens.  
PLUSIEURS COMPAGNONS OUVRIERS.

Pourquoi allez-vous par là ?

D'AUTRES.

Nous allons au rendez-vous de chasse.

LES PREMIERS.

Pour nous, nous gagnons le moulin.

UN OUVRIER.

Je vous conseille d'aller plutôt vers l'étang.

UN AUTRE.

La route n'est pas belle de ce côté-là.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Que fais-tu, toi ?

UN TROISIÈME.

Je vais avec les autres.

UN QUATRIÈME.

Venez donc à Bourgdorf ; vous y trouverez pour sûr les plus jolies filles, la plus forte bière et des intrigues du meilleur genre.

UN CINQUIÈME.

Tu es un plaisant compagnon : l'épaule te démange-t-elle pour la troisième fois ? Je n'y vais pas, j'ai trop peur de cet endroit-là ?

UNE SERVANTE.

Non, non, je retourne à la ville.

UNE AUTRE.

Nous le trouverons sans doute sous ces peupliers.

LA PREMIÈRE.

Ce n'est pas un grand plaisir pour moi ; il viendra se mettre à tes côtés, il ne dansera sur la pelouse qu'avec toi ; que me revient-il donc de tes amusemens ?

L'AUTRE.

Aujourd'hui, il ne sera sûrement pas seul ; le blondin, m'a-t-il dit, doit venir avec lui.

UN ÉCOLIER.

Regarde comme ces servantes vont vite. Viens donc, frère, nous les accompagnerons. De la bière forte, du tabac piquant et une fille endimanchée ; c'est là mon goût favori.

UNE BOURGEOISE.

Vois-donc ces jolis garçons ! C'est vraiment une honte ; ils pourraient avoir la meilleure compagnie et courent après ces filles !

LE SECOND ÉCOLIER, au premier.

Pas si vite ! Il en vient deux derrière nous, qui sont fort joliment mises, L'une d'elles est ma voisine, et je me suis un peu coiffé de la jeune personne. Elles vont à pas lents, et ne tarderaient pas à nous prendre avec elles.

LE PREMIER.

Non, frère ; je n'aime pas la gêne. Viens vite que nous ne perdions pas de vue le gibier. La main qui samedi tient un balai, est celle qui dimanche te caresse le mieux.

UN BOURGEOIS.

Non, le nouveau bourguemestre ne me revient pas : à présent

que le voilà parvenu, il va devenir plus fier de jour en jour. Et que fait-il donc pour la ville ? Tout ne va-t-il pas de plus en plus mal ? Il faut obéir plus que jamais, et payer plus qu'avant.

UN MENDIANT chante.

Mes bons messieurs, mes belles dames,  
Beaux de jeunesse et de fraîcheur,  
Arrêtez-vous, et que vos ames  
Compatissent à mon malheur.  
À de bons cœurs comme les vôtres,  
Bien faire cause un doux émoi,  
Qu'un jour de fête pour tant d'autres,  
Soit un jour de moisson pour moi !

UN AUTRE BOURGEOIS.

Je ne sais rien de mieux, les dimanches et fêtes, que de parler de guerres et de combats, pendant que, bien loin, dans la Turquie, les peuples s'échinent entre eux. On est à la fenêtre, on prend son petit verre, et l'on voit la rivière se barioler de bâtimens de toutes couleurs ; le soir on rentre gaîment chez soi, en bénissant la paix, et le tems de paix dont nous jouissons.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je suis comme vous, mon cher voisin, ils peuvent bien se fendre la tête, et chez eux tout peut bien aller au diable : pourvu que chez moi tout aille comme devant.

UNE VIEILLE, à de jeunes demoiselles.

Hé ! comme elles sont bien parées ! La belle jeunesse ! Qu'est-ce qui ne deviendrait pas fou de vous voir ? Allons, moins de fierté !... C'est bon ! Je suis capable de vous procurer tout ce que vous pourrez souhaiter.

LES JEUNES BOURGEOISES.

Allons, Agathe ! je craindrais d'être vue en public avec une pareille sorcière ; elle me fit pourtant voir, à la nuit de Saint-André, mon futur amant en personne.

UNE AUTRE.

Elle me le montra aussi à moi dans un cristal, habillé en soldat, avec bien d'autres. Je regarde autour de moi, mais j'ai beau le chercher partout, il ne veut pas se montrer.

DES SOLDATS.

Villes entourées  
De murs et remparts ;  
Fillettes sucrées,  
Aux malins regards ;  
Victoire certaine,  
Près de vous m'attend,  
si grande est la peine,  
Le prix est plus grand.

Au son des trompettes,  
Les braves soldats,  
S'élançant aux fêtes,  
On bien aux combats :  
Fillettes et villes,  
Font les difficiles.....  
Bientôt tout se rend :  
Si grande est la peine,  
Le prix est plus grand,  
Victoire certaine  
Partout nous attend.

FAUST et VAGNER.

FAUST.

Les torrens et les ruisseaux s'affranchissent de leur glace, au regard doux et vivifiant du printemps ; une heureuse espérance verdit dans la vallée ; le vieil hiver, qui s'affaiblit de jour en jour, se retire peu à peu vers les montagnes escarpées. C'est en vain qu'en sa fuite, il lance sur le gazon des prairies quelques regards glacés mais impuissans ; le soleil ne souffre plus rien de blanc en sa présence ; partout règnent à l'illusion, la vie ; tout s'anime sous ses rayons de couleurs nouvelles. Cependant prendrait-il en passant pour des fleurs cette multitude de gens endimanchés dont la campagne est couverte ? Détournons-nous donc de ces collines pour retourner à la ville. Par cette porte obscure et profonde se presse une foule toute bariolée : chacun aujourd'hui se montre avec plaisir au soleil : c'est bien la résurrection du Seigneur qu'ils fêtent, car eux-mêmes sont ressuscités. Échappés aux sombres appartemens de leurs maisons basses, aux liens de leurs occupations journalières, aux toits et aux plafonds qui les pressent, à la malpropreté de leurs étroites rues, à la nuit mystérieuse de leurs églises, les voilà rendus tous à la lumière. Regardez donc, regardez comme la foule se précipite dans les jardins et dans les champs ! que de barques joyeuses sillonnent le fleuve en long et en large !... et cette dernière qui s'écarte des autres chargée jusqu'aux bords. Les sentiers les plus lointains de la montagne brillent aussi de l'éclat des habits. J'entends déjà le bruit du village ; c'est vraiment là le paradis du peuple ; grands et petits sautent gaîment : ici je me sens homme, ici j'ose l'être.

VAGNER.

Monsieur le Docteur, il est honorable et avantageux de se promener avec vous, cependant je ne voudrais pas me confondre dans ce monde-là, car je suis ennemi de tout ce qui est grossier.

Leurs violons, leurs cris, leurs amusemens bruyans, je hais tout cela à la mort. Ils hurlent comme des possédés, et appellent cela de la joie et de la danse.

---

## **Paysans sous les Tilleuls.**

---

DANSE ET CHANT.

Les bergers, quittant leurs troupeaux,  
Pour la fête se rendent beaux :  
Rubans et fleurs sous leur parure ;  
Sous le tilleul les voilà tous  
Dansant, sautant comme des fous,  
Ha ! ha ! ha !  
Landerira !  
Suivez donc la mesure !

La danse en cercle se pressait,  
Quand un berger qui s'élançait,  
Heurte du bras une fillette ;  
Elle se retourne aussitôt,  
Disant : « Ce garçon est bien sot ! »  
Ha ! ha ! ha !  
Landerira !  
Soyez moins malhonnête !

Ils passaient tous comme l'éclair,  
Et les robes volaient en l'air ;



Mais bientôt on fut moins agile.....

Le rouge leur montait au front,  
Et l'un sur l'autre, dans le rond,

Ha ! ha ! ha !

Landerira !

Tous tombaient à la file.

— Ne me touchez donc pas Ainsi !

— Paix ! ma femme n'est point ici,

Profitons de la circonstance ! —

Dehors il l'emmène soudain.....

Et tout pourtant allait son train,

Ha ! ha ! ha !

Landerira !

La musique et la danse.

UN VIEUX PAYSAN.

Monsieur le Docteur, il est beau de votre part de ne point nous mépriser aujourd'hui, et, savant comme vous l'êtes, de venir vous mêler à toute cette cohue. Daignez donc prendre la plus belle cruche, que nous avons emplie de boisson fraîche ; je vous l'apporte et souhaite hautement non seulement qu'elle apaise votre soif, mais encore que le nombre des gouttes qu'elle contient soit ajouté à celui de vos jours.

FAUST.

J'accepte ces rafraîchissements et vous offre en échange salut et reconnaissance.

(Le peuple s'assemble en cercle autour d'eux.)

LE VIEUX PAYSAN.

C'est vraiment fort bien fait à vous de reparaître ici un jour de gaîté. Vous nous rendîtes visite autrefois dans de bien mauvais tems. Il y en a plus d'un, bien vivant aujourd'hui, et que votre père arracha à la fièvre chaude, lorsqu'il mit fin à cette peste qui désolait notre contrée. Et vous aussi, qui n'étiez alors qu'un jeune homme, vous alliez dans toutes les maisons de malades ; on emportait nombre de cadavres, mais vous vous en sortiez toujours bien portant. Vous supportâtes de rudes épreuves : mais le Sauveur secourut celui qui nous a sauvés.

TOUS.

À la santé de l'homme intrépide ! Puisse-t-il long-tems encore être utile !

FAUST.

Prosternez-vous devant celui qui est là-haut, c'est lui qui enseigne à secourir, et qui vous envoie des secours.

(Il va plus loin avec Wagner.)

VAGNER.

Quelles douces sensations tu [\[2\]](#) dois éprouver, ô grand homme ! des honneurs que cette foule te rend ! Ô heureux qui peut de ses dons retirer un tel avantage ! Le père te montre à son fils, chacun interroge, court et se presse, le violon s'arrête, la danse cesse. Tu passes, ils se rangent en cercle, les chapeaux volent en l'air, et peu s'en faut qu'ils ne se mettent à genoux, comme si le bon Dieu se présentait.

FAUST.

Quelques pas encore jusqu'à cette pierre, et nous pourrons nous reposer de notre promenade. Que de fois je m'y assis pensif, seul, exténué de prières et de jeûnes. Riche d'espérance,

ferme dans ma foi, je croyais, par des larmes, des soupirs, des contorsions, obtenir du maître des cieux la fin de cette peste cruelle. Maintenant, les suffrages de la foule retentissent à mon oreille comme une raillerie. Ô si tu pouvais lire dans mon cœur, combien peu le père et le fils méritent tant de renommée ! Mon père était un obscur honnête homme qui, de bien bonne foi, raisonnait à sa manière sur la nature et ses divins secrets. Il avait coutume de s'enfermer avec une société d'adeptes dans un sombre laboratoire où, d'après des recettes infinies, il opérait la transfusion des contraires. C'était un *lion rouge*, hardi compagnon, qu'il unissait dans un bain tiède à un lys ; puis, les plaçant au milieu des flammes, il les transvasait d'un creuset dans un autre. Alors apparaissait, dans un verre, *la jeune reine*<sup>[3]</sup> aux couleurs variées ; c'était là la médecine, les malades mouraient ; et personne ne demandait : Qui a guéri ? C'est ainsi, qu'avec des *électuaires* infernaux, nous avons fait dans ces montagnes et ces vallées un ravage beaucoup plus funeste que la peste elle-même. J'ai moi-même offert le poison à des milliers d'hommes ; ils y ont tous passé, et moi je survivis, hardi meurtrier, pour qu'on m'adresse des éloges.

VAGNER.

Comment pouvez-vous vous troubler de cela ? Un brave homme ne fait—il pas assez, quand il exerce avec sagesse et ponctualité l'art qui lui fut transmis ! Si tu honores ton père, jeune homme, tu recevras volontiers ses instructions ; homme, si tu fais avancer la science, ton fils pourra aspirer à un but plus élevé.

FAUST.

Ô bienheureux qui peut encore espérer de surnager dans cet océan d'erreurs ! on use de ce qu'on ne sait point, et ce qu'on

sait, on n'en peut faire aucun usage. Cependant ne troublons pas, par d'aussi sombres idées, le calme de ces belles heures ! Regarde comme les cabanes environnées de verdure étincellent des rayons du soleil couchant. Il se penche et s'éteint, le jour expire, mais il va porter autre part une nouvelle vie. Ô que n'ai-je des ailes pour m'élever de la terre, et m'élancer après lui, dans une clarté éternelle ! Je verrais dans le crépuscule tout un monde silencieux se dérouler à mes pieds, je verrais toutes les hauteurs s'enflammer, toutes les vallées s'obscurcir, et les vagues argentées des fleuves se dorer en s'écoulant. La montagne avec tous ses défilés ne pourrait plus arrêter mon essor divin. Déjà la mer avec ses gouffres enflammés se dévoile à mes yeux surpris. Cependant le Dieu commence enfin à s'éclipser, mais un nouvel élan se réveille en mon ame, et je me hâte de m'abreuver encore de son éternelle lumière ; le jour est devant moi ; derrière moi la nuit ; au-dessus de ma tête le ciel, et les vagues à mes pieds. — C'est un beau rêve tant qu'il dure ! Mais, hélas ! le corps n'a point d'ailes pour accompagner le vol rapide de l'esprit ! cependant il n'est personne au monde qui ne se sente pressé d'un sentiment profond, quand, au-dessus de nous, perdue dans l'azur des cieux, l'alouette fait entendre sa chanson matinale ; quand, au-delà des rocs couverts de pins, l'aigle plane, les ailes étendues, et qu'au-dessus des mers, au-dessus des plaines, la grue s'élance vers les lieux de sa naissance.

VAGNER.

J'ai souvent moi-même des momens de caprices : cependant des désirs comme ceux-là ne m'ont jamais tourmenté ; on se lasse aisément des forêts et des prairies ; jamais je n'envierai le vol des oiseaux ; les joies de mon esprit me transportent bien ailleurs, de livre en livre, de feuilles en feuilles ! Que de chaleur

et d'agrément cela donne à une nuit d'hiver ! Vous sentez une vie heureuse animer tous vos membres... Ah ! dès que vous déroulez un vénérable parchemin, tout le ciel s'abaisse sur vous !

FAUST.

C'est le seul désir que tu connaisses encore ; quant à l'autre, n'apprends jamais à le connaître. Deux ames, hélas ! se partagent mon sein, et chacune d'elles veut se séparer de l'autre ; l'une, ardente d'amour, s'attache au monde par le moyen des organes du corps ; un mouvement convulsif entraîne l'autre loin des ténèbres, vers les hautes demeures de nos aïeux ! Ô si, dans l'air il y a des esprits qui planent entre la terre et le ciel, qu'ils descendent de leurs nuages dorés, et me conduisent à une vie plus nouvelle et plus variée ! Oui, si je possédais un manteau magique, et qu'il pût me transporter vers des régions étrangères, je ne m'en déferais point pour les habits les plus précieux, pas même pour le manteau d'un roi.

VAGNER.

N'appellez pas cette troupe bien connue qui s'étend nomme la tempête autour de la vaste atmosphère, et qui de tous côtés prépare à l'homme une infinité de dangers. La bande des esprits venus du Nord aiguise contre vous des langues à triple dard. Celle qui vient de l'Est dessèche vos poumons et s'en nourrit. Si ce sont les déserts du Midi qui les envoient, ils entassent autour de votre tête flamme sur flamme, et l'Ouest en vomit un essaim qui vous rafraîchit d'abord, et finit par dévorer, autour de vous, vos champs et moissons. Enclins à causer du dommage, ils écoutent volontiers votre appel, ils vous obéissent même, parce qu'ils aiment à vous tromper ; ils s'annoncent comme envoyés du ciel, et quand ils mentent, c'est avec une voix angélique.

Retirons-nous donc ! Le monde se couvre déjà de ténèbres, l'air se rafraîchit, le brouillard tombe ! C'est au soir qu'on apprécie surtout l'agrément du logis. Mais, qu'avez-vous à vous arrêter ? Que considérez-vous là avec tant d'attention ? Qui peut donc vous étonner ainsi dans le crépuscule ?

FAUST.

Vois-tu ce chien noir errer au travers  
des blés et des chaumes ?

VAGNER.

Je le vois depuis long-tems, il ne me semble offrir rien  
d'extraordinaire.

FAUST.

Considère-le bien; pour qui prends-tu cet animal ?

VAGNER.

Pour un barbet, qui cherche à sa manière la trace de son  
maître.

FAUST.

Remarques-tu comme il tourne en spirales, en s'approchant de  
nous de plus en plus ? Et si je ne me trompe, il traîne derrière ses  
pas une trace de feu.

VAGNER.

Je ne vois rien qu'un barbet noir ; il se peut bien qu'un  
éblouissement abuse vos yeux.

FAUST.

Il me semble qu'il tire à nos pieds des lacets magiques, comme  
pour nous attacher.

VAGNER.

Je le vois incertain et craintif sauter autour de nous, parce

qu'au lieu de son maître, il trouve deux inconnus.

FAUST.

Le cercle se rétrécit, déjà il est proche.

VAGNER.

Tu vois ! ce n'est là qu'un chien et non un fantôme. Il grogne et semble dans l'incertitude ; il se met sur le ventre, agite sa queue, toutes manières de chien.

FAUST.

Accompagne-nous ; viens ici.

VAGNER.

C'est une folle espèce de barbet. Tu t'arrêtes, il t'attends ; tu lui parles, il s'élançe à toi ; perds quelque chose, il le rapportera,

et sautera dans l'eau après ta canne.

FAUST.

Tu as bien raison, je ne remarque en lui nulle trace d'esprit, et tout est éducation.

VAGNER.

Le chien, quand il est bien élevé, est digne de l'affection du sage lui-même. Oui, il mérite bien tes bontés. C'est l'écolier le plus assidu des étudiants.

(Ils rentrent par la porte de la ville.)

## **Cabinet d'Étude.**

FAUST, entrant avec le barbet.

J'ai quitté les champs et les prairies qu'une nuit profonde, environne. Je sens une religieuse horreur éveiller, par des pressentimens, la meilleure de mes deux ames. Les grossières sensations s'endorment avec leur activité orageuse ; je suis animé

d'un ardent amour des hommes et l'amour de Dieu me ravit aussi. Sois tranquille, barbet ; ne cours pas çà et là auprès de la porte ; qu'y flaires-tu ? Va te coucher derrière le poêle ; je te donnerai mon meilleur coussin ; puisque là-bas sur le chemin de la montagne, tu nous as récréés par tes tours et par tes sauts, aie soin que je trouve en toi maintenant un hôte parfaitement paisible.

Ah ! dès que notre cellule étroite s'éclaire de la lampe bienfaisante, la lumière pénètre aussi dans notre sein, dans notre cœur qui se connaît lui-même. La raison recommence à parler, et l'espérance à luire ; on se baigne au ruisseau de la vie, à la source d'où elle jaillit.

Ne grogne point, barbet ! Les hurlemens d'un animal ne peuvent s'accorder avec les divins accens qui remplissent mon ame entière. Nous sommes accoutumés à ce que les hommes déprécient ce qu'ils ne peuvent comprendre, à ce que le bon et le beau, qui souvent leur sont nuisibles, les fassent murmurer ; mais faut-il que le chien grogne à leur exemple ?.... Hélas ! je sens déjà qu'avec la meilleure volonté, la satisfaction ne peut plus jaillir de mon cœur. Mais pourquoi le fleuve doit-il si tôt tarir, et nous replonger dans notre soif éternelle ? J'en ai trop fait l'expérience ! Cette misère va cependant se terminer bientôt ; nous apprenons à estimer ce qui s'élève au-dessus des choses de la terre, nous aspirons à une révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus pur et plus beau que dans le Nouveau-Testament. J'ai envie d'ouvrir le texte, et me livrant une fois à des sentimens sincères, de traduire le saint original dans la langue allemande qui m'est si chère.

(Il ouvre un volume et s'apprête.)

Il est écrit : *Au commencement était la parole !* Ici je m'arrête



déjà ! Qui me soutiendra plus loin ? Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, *la parole* ; il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer. Il est écrit : *Au commencement était la volonté !* Réfléchissons bien cette première ligne, et que la plume ne se hâte pas trop ! Est-ce bien la volonté qui crée et conserve tout ? Il devrait y avoir : *Au commencement était la force !* Cependant tout en écrivant ceci, quelque chose dit que je ne dois pas m'arrêter à ce sens. L'esprit me secourt enfin ! Je suis tout à coup inspiré et j'écris consolé : *Au commencement était l'action !*

S'il faut que je partage la chambre avec toi, barbet, laisse-là tes hurlemens et tes cris ! Je ne puis souffrir près de moi un compagnon si bruyant : il faut que l'un de nous deux quitte la chambre ! C'est malgré moi que je viole les droits de l'hospitalité ; le porte est ouverte et tu as le champ libre. Mais que vois-je ? Cela est-il naturel ? Est-ce une ombre, est-ce une réalité ? Comme mon barbet vient de se gonfler ! Il se lève avec effort, ce n'est plus une forme de chien. Quel spectre ai-je introduit chez moi ? Il a déjà l'air d'un hippopotame, avec ses yeux de feu et son effroyable mâchoire. Oh ! je serai ton maître ! Pour une bête aussi infernale, la clef de Salomon m'est nécessaire.

ESPRITS, dans la rue.

Par un puissant sortilège,  
Ici l'un de nous est pris  
Comme un vieux renard au piège :  
Restez-là, restez, esprits ! —  
Mais faisons un peu silence ;  
Balançons-nous, balançons  
Nos ailes d'or en cadence,

Et nous le délivrerons !  
Il est là ! C'est notre frère,  
Volons à son secours !  
Car il employa toujours  
Tous ses efforts à nous plaire.  
FAUST.

D'abord, pour aborder le monstre, j'emploierai la conjuration des quatre.

Que la Salamandre s'enflamme !  
Que l'Ondin se replie !  
Que le Sylphe s'évanouisse !  
Que le Lutin travaille !

Qui ne connaîtrait pas les élémens, leur force et leurs propriétés, ne se rendrait jamais maître des esprits.

Vole en flammes, Salamandre !  
Coulez ensemble en murmurant, Ondins !  
Brille en éclatant météore, Sylphe !  
Apporte-moi tes secours domestiques,  
*Incubus ! incubus !*  
Viens ici, et ferme la marche !

Aucun des quatre n'existe dans cet animal. Il reste immobile, et grince des dents devant moi ; je ne lui ai fait encore aucun mal. Tu vas m'entendre employer de plus fortes conjurations.

Es-tu, mon ami, un échappé de l'enfer ? alors regarde ce signe ; les noires phalanges se courbent devant lui.

Déjà il se gonfle, ses crins sont hérissés !

Être maudit ! peux-tu le lire, celui qui jamais ne fut créé, l'inexprimable, adoré par tout le ciel, et criminellement

transpercé ?

Relégué derrière le poêle, il s'enfle comme un éléphant, il remplit déjà tout l'espace, et va se résoudre en vapeur. Ne monte pas au moins jusqu'à la voûte ! Viens plutôt te coucher aux pieds de ton maître. Tu vois que je ne menace pas en vain. Je suis prêt à te roussir avec le feu sacré. N'attends pas la lumière au triple éclat ! N'attends pas la plus puissante de mes conjurations !

MÉPHISTOPHÉLÈS entre pendant que le nuage tombe, et sort de derrière le poêle, en habit d'étudiant.

D'où vient ce vacarme ? Qu'est-ce qu'il y a pour le service de Monsieur ?

FAUST.

C'était donc là le contenu du barbet ? Un écolier ambulante.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je salue le savant docteur : Vous m'avez bien fait suer.

FAUST.

Quel est ton nom ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La demande me paraît bien frivole, pour quelqu'un qui a tant de mépris pour les mots ; qui toujours s'écarte des apparences, et regarde surtout le fond des êtres.

FAUST.

Chez vous autres, messieurs, on doit pouvoir aisément deviner votre nature d'après vos noms, et c'est ce qu'on fait connaître clairement en vous appelant ennemis de Dieu, séducteurs, menteurs. Eh

bien ! qui donc es-tu ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une partie de cette force qui tantôt veut le mal, et tantôt fait le bien.

FAUST.

Que signifie cette énigme ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis l'Esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice : car tout ce qui existe est digne d'être détruit ; il serait donc mieux que rien n'existât. Ainsi, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, ce qu'on entend par mal ; voilà mon élément.

FAUST.

Tu te nommes partie, et te voilà en entier devant moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te dis la modeste vérité. Si l'homme, ce petit monde de folie, se regarde ordinairement comme formant un entier, je suis, moi, une partie de la partie qui existait au commencement de tout, une partie. de cette obscurité qui donna naissance à la lumière, la lumière orgueilleuse, qui maintenant dispute à sa mère, la nuit, son rang antique et l'espace qu'elle occupait ; ce qui ne lui réussit guère pourtant, car malgré ses efforts elle ne peut que ramper à la surface des corps qui l'arrêtent ; elle jaillit de la matière, elle l'embellit, mais un corps suffit pour enchaîner sa marche. Je puis donc espérer qu'elle ne sera plus de longue durée, ou qu'elle s'anéantira avec les corps eux-mêmes.

FAUST.

Maintenant, je connais tes honorables fonctions ; tu ne peux anéantir la masse, et tu te rattrapes sur les détails.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et franchement, je n'ai point fait grand ouvrage : ce qui

s'oppose au néant, le quelque chose, ce monde matériel, quoi que j'aie entrepris jusqu'ici ; je n'ai pu encore l'entr'ouvrir ; et j'ai en vain déchaîné contre lui, flots, tempêtes, tremblemens, incendies ; la mer et la terre sont demeurées tranquilles. Nous n'avons rien à gagner sur cette maudite semence, matière des animaux et des hommes. Combien n'en ai-je pas déjà enterré ! Et toujours circule un sang frais et nouveau. Voilà la marche des choses ; c'est à en devenir fou. Mille germes s'élancent de l'air, de l'eau, comme de la terre, dans le sec, l'humide, le froid, le chaud. Si je ne m'étais pas réservé le feu, je n'aurais rien pour ma part.

FAUST.

Ainsi tu opposes au mouvement éternel, à la puissance secourable qui crée, la main froide du démon, qui se roidit en vain avec malice ! Quelle autre chose cherches-tu à entreprendre, étonnant fils du chaos !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous nous en occuperons à loisir la prochaine fois ! Oserais-je bien cette fois m'éloigner ?

FAUST.

Je ne vois pas pourquoi tu me le demandes. J'ai maintenant appris à te connaître ; visite-moi désormais quand tu voudras : voici la fenêtre, la porte, et même la cheminée à choisir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je l'avouerai ! un petit obstacle m'empêche de sortir : le pied magique sur votre seuil.

FAUST.

Le *pentagramme* te met en peine ? Hé ! dis-moi, fils de l'enfer, si cela te conjure, comment es-tu entré ici ? Comment un

tel esprit s'est-il laissé attraper ainsi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Considère-le bien : il est mal posé ; l'angle tourné vers la porte est, comme tu vois, un peu ouvert.

FAUST.

Le hasard s'est bien rencontré ! Et tu serais donc mon prisonnier ? C'est un heureux accident !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le barbet, lorsqu'il entra, ne fit attention à rien ; du dehors la chose paraissait toute autre, et maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST.

Mais pourquoi ne sors-tu pas par la fenêtre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une loi des diables et des revenans, qu'ils doivent sortir par où ils sont entrés. Le premier acte est libre en nous ; nous sommes esclaves du second.

FAUST.

L'enfer même a donc ses lois ? C'est fort bien ainsi, un pacte fait avec vous, messieurs , serait fidèlement observé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce qu'on te promet, tu peux en jouir entièrement ; il ne t'en sera rien retenu. Ce n'est pas cependant si peu de chose que tu crois, mais une autre fois nous en reparlerons. Cependant je te prie et te re prie de me laisser partir cette fois-ci.

FAUST.

Reste donc encore un instant, pour me dire ma bonne aventure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien ! lâche-moi toujours ! Je reviendrai bientôt ; et tu pourras me faire les demandes à loisir.

FAUST.

Je n'ai point cherché à te surprendre, tu es venu toi-même t'enlacer dans le piège. Que celui qui tient le diable le tienne bien ; il ne le reprendra pas de si tôt.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si cela te plaît, je suis prêt aussi à rester ici pour te tenir compagnie ; avec la condition cependant de te faire par mon art passer dignement le tems.

FAUST.

Je vois avec plaisir que cela te convient ; mais il faut que ton art soit divertissant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ton esprit, mon ami, va gagner davantage dans cette heure seulement que dans l'uniformité d'une année entière. Ce que te chantent les esprits subtils, les belles images qu'ils apportent, ne sont pas une vaine magie. Ton odorat se délectera ainsi que ton palais, et ton cœur sera transporté. De vains préparatifs ne sont point nécessaires, nous voici rassemblés, commencez !

ESPRITS.

Disparaissez bien vite  
Arceaux noirs et poudreux,  
Et que l'azur des cieux  
Un instant vous visite !  
Des nuages épais  
Percez, percez les voiles,

Scintillantes étoiles,  
Par vos tendres reflets.  
Ah ! déjà ces murs sombres  
Ont semblé s'agiter,  
Et vers les cieux monter  
Comme de vaines ombres.  
De sites, de passans,  
La campagne se couvre,  
Et notre œil y découvre  
Des fleurs, des bois, des champs,  
Et d'épaisses feuillées  
Où les tendres amans  
Promènent leurs pensées.

Mais plus loin sont couverts  
Les longs rameaux des treilles,  
De bourgeons, pampres verts,  
Et de grappes vermeilles ;  
Sous de vastes pressoirs  
Elles roulent ensuite,  
Et le vin à flots noirs,  
Bientôt s'en précipite.  
Le lac étend ses flots  
À l'entour des montagnes,  
Dans les vastes campagnes,  
Il serpente en ruisseaux.  
Partout, l'oiseau timide,  
Cherchant l'ombre et le frais,  
S'enfuit d'un vol rapide  
Au milieu des marais,



Vers la retraite obscure  
De ces nombreux îlots,  
Dont la tendre verdure  
S'agite sur les flots.  
Là, de chants d'allégresse  
La rive retentit ;  
D'autres chœurs, là, sans cesse,  
La danse nous ravit :  
Les uns gaîment s'avancent  
Autour des coteaux verts,  
De plus hardis s'élancent  
Au sein des flots amers :  
Tous, pour goûter la vie,  
Tous cherchent dans les cieux  
Une étoile chérie,  
Qui s'alluma pour eux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il dort : c'est bien, jeunes esprits de l'air ! Vous l'avez fidèlement enchanté ! C'est un concert que je vous redoïs. Tu n'es pas encore homme à bien tenir le diable ! Fascinez-le par de doux prestiges, plongez-le dans une mer d'illusions. Cependant, pour détruire le charme de ce seuil, j'ai besoin de la dent d'un rat.... Je n'aurai pas long-tems à conjurer, en voici un qui trotte par-là et qui m'entendra bien vite.

Le seigneur des rats et des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, t'ordonne de venir ici, et de ronger ce seuil comme s'il était frotté d'huile. — Ah ! te voilà déjà tout en l'air ! Allons, vite à l'ouvrage ! La pointe qui m'a arrêté, elle est là sur le bord... encore un morceau, c'est fait !

FAUST, se réveillant.

Suis-je donc trompé cette fois encore ? Toute cette foule d'esprits a-t-elle déjà disparu ? Serait-ce un songe qui m'a présenté le diable ?.... Et n'est-ce qu'un barbet qui a sauté après moi ?

## Cabinet d'Étude.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

On frappe ? entrez ! Qui vient m'importuner encore ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est moi.

FAUST.

Entrez !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu dois le dire trois fois.

FAUST.

Entrez donc !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu me plais ainsi ; nous allons nous accorder, j'espère. Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici en jeune seigneur, avec l'habit écarlate brodé d'or, le petit manteau de satin empesé, la plume de coq au chapeau, une épée longue et bien affilée ; et je te donnerai le conseil court et bon d'en faire autant, afin de pouvoir, affranchi de tes chaînes, éprouver ce que c'est que la vie.

FAUST.

Sous quelque habit que ce soit, je n'en sentirai pas moins les chagrins de l'existence humaine. Je suis trop vieux pour jouer encore, trop jeune pour être sans désirs. Qu'est-ce que le monde

peut m'offrir de bon ? *Tout doit te manquer ; tu dois manquer de tout !* Voilà l'éternel refrain qui tinte aux oreilles de chacun de nous, et ce que, toute notre vie, chaque heure nous répète d'une voix cassée. C'est avec effroi que le matin je me réveille ; je devrais répandre des larmes amères, en voyant ce jour qui dans sa course n'accomplira pas un de mes vœux ; pas un seul ! Ce jour, qui par des tourmens intérieurs énervera jusqu'au pressentiment de chaque plaisir, qui sous mille contrariétés paralysera les inspirations de mon cœur agité. Je dois aussi, dès que la nuit tombe, m'étendre d'un mouvement convulsif sur ce lit où nul repos ne viendra me soulager, ou des rêves affreux m'épouvanteront. Le dieu qui réside en mon sein peut émouvoir profondément tout mon être ; mais lui, qui gouverne toutes mes forces, ne peut rien déranger autour de moi. Et voilà pourquoi la vie m'est un fardeau, pourquoi je désire la mort, et j'abhorre l'existence.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourtant la mort n'est jamais un hôte  
très-bien venu.

FAUST.

Ô heureux celui à qui, dans l'éclat d'un triomphe, elle ceint les tempes d'un laurier sanglant ; celui qu'après l'ivresse d'une danse ardente, elle vient de surprendre dans les bras d'une jeune fille ! Ô que ne puis-je, devant la puissance du grand Esprit, me voir transporté, ravi, et ensuite anéanti !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et quelqu'un cependant n'a pas avalé cette nuit certaine  
liqueur brune...

FAUST.

L'espionnage est un plaisir, à ce qu'il paraît.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'ai pas la science universelle, et cependant, j'en sais beaucoup.

FAUST.

Hé bien ! puisque des sons bien doux et bien connus m'ont arraché à l'horreur de mes sensations, en m'offrant, avec l'image de tems plus joyeux, les aimables sentimens de l'enfance, je maudis tout ce que l'ame environne d'attraits et de prestiges, tout ce qu'en ces tristes demeures elle voile d'éclat et de mensonge ! Maudite soit d'abord la haute opinion dont l'esprit s'enivre lui-même ! Maudite soit la splendeur des vaines apparences qui assiège nos sens ! Maudit soit ce qui nous séduit dans nos rêves, illusions de gloire et d'immortalité ! Maudits soient tous les objets dont la possession nous flatte, femme ou enfant, valet ou charrue ! Maudit soit Mammon, quand, par l'appât de ses trésors, il nous pousse à des entreprises audacieuses, ou quand, pour des jouissances oisives, il nous entoure de voluptueux coussins ! Maudite soit toute exaltation de l'amour ! Maudite soit l'espérance ! Maudite la foi, et maudite avant tout la patience !

CHŒUR D'ESPRITS, invisible.

Malheur ! malheur !

Ta voix héroïque,

Du monde magique

A détruit l'erreur !

Que sa chute au loin résonne !.....

Ici son règne finit :

C'est le puissant Faust qui l'ordonne,

C'est un Dieu qui l'anéantit !  
Tous les débris de sa gloire abattue,  
Dans le chaos nous les précipitons,  
Et nous pleurons  
Sur sa beauté perdue !  
Que ta puissante main,  
Noble fils de la terre,  
L'arrache à sa poussière.....  
Qu'il soit reconstruit dans ton sein !  
Alors d'une nouvelle vie,  
Ton ame entreprendra le cours.  
Et nos chants, que le ciel envie,  
Sauront embellir les jours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ceux-là sont les petits d'entre les miens. Écoute comme ils te conseillent sagement. le plaisir et l'activité ! Ils veulent t'entraîner dans le monde, t'arracher à cette solitude, où se figent et l'esprit et les sucs qui servent à l'alimenter.

Cesse donc de te jouer de cette tristesse qui, comme un vautour, dévore ta vie. En si mauvaise compagnie que tu sois, tu pourras sentir que tu es homme avec les hommes ; cependant on ne songe pas pour cela à t'encanailler. Je ne suis pas moi-même un des premiers ; mais si tu veux, uni à moi, diriger tes pas dans la vie, je m'accommoderai volontiers de t'appartenir sur-le-champ. Je me fais ton compagnon, ou, si cela t'arrange mieux, ton serviteur et ton esclave.

FAUST.

Et quelle obligation devrais-je remplir en retour ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu auras le tems de t'occuper de cela.

FAUST.

Non , non ! Le diable est un égoïste, et ne fait point pour l'amour de Dieu ce qui est utile à autrui. Exprime clairement ta condition ; un pareil serviteur porte malheur à une maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je veux *ici* m'attacher à ton service, obéir sans fin ni cesse à ton moindre signe ; mais, quand nous nous reverrons *là-dessous* tu devras me rendre la pareille.

FAUST.

*Le dessous* ne m'inquiète guère ; mets d'abord en pièces ce monde-ci, et l'autre peut arriver ensuite. Mes plaisirs jaillissent de cette terre, et ce soleil éclaire mes peines ; que je m'affranchisse une fois de ces dernières, arrive après ce qui pourra. Je n'en veux point apprendre davantage. Peu m'importe que, dans l'avenir, on aime ou haïsse, et que ces sphères aient aussi un dessus et un dessous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dans un tel esprit tu peux te hasarder : engage-toi ; tu verras ces jours-ci tout ce que mon art peut procurer de plaisir ; je te donnerai ce qu'aucun homme n'a pu même encore entrevoir.

FAUST.

Et qu'as-tu à donner, pauvre diable ? L'esprit d'un homme en ses hautes inspirations fut-il jamais conçu par tes pareils ? Tu n'as que des alimens qui ne rassasient pas, de l'or pâle, qui sans cesse s'écoule des mains comme le vif argent ; un jeu auquel on ne gagne jamais ; une fille qui, jusque dans mes bras, fait les yeux doux à mon voisin ; l'honneur, belle divinité qui s'évanouit comme un météore. Fais-moi voir un fruit qui ne pourrisse pas

avant que de tomber, et des arbres qui tous les jours se couvrent d'une verdure nouvelle.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une pareille entreprise n'a rien qui m'étonne, je puis t'offrir de tels trésors. Oui, mon bon ami, le tems est venu aussi où nous pouvons faire la débauche en toute sécurité.

FAUST.

Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plume pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant ! Si tu peux une flatter au point que je me plaise à moi-même, si tu peux m'abuser par des jouissances ; que ce soit pour moi le dernier jour ! Je t'offre le pari !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tope !

FAUST.

Et réciproquement ! Si je te dis à l'instant : Reste donc ! tu me plais tant ! Alors tu peux m'entourer de liens ! Alors, je consens à m'anéantir ! Alors, la cloche des morts peut résonner, alors tu es libre de ton service... Que l'heure se fasse entendre, que l'aiguille tombe, que le tems n'existe plus pour moi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Penses-y bien, nous ne l'oublierons pas !

FAUST.

Tu as là-dessus tout à fait raison ; je ne me suis pas frivolement engagé ; et puisque je suis constamment esclave, qu'importe que ce soit de toi ou de tout autre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vais donc aujourd'hui même, à la table de monsieur le

Docteur, remplir mon rôle de valet. Un mot encore : pour l'amour de la vie ou de la mort, je demande pour moi une couple de lignes.

FAUST.

Il te faut aussi un écrit, pédant ? Ne sais-tu pas ce que c'est qu'un homme, ni ce que la parole a de valeur ? N'est-ce pas assez que la mienne doive, pour l'éternité, disposer de mes jours ? Quand le monde s'agite de tous les orages, crois-tu qu'un simple mot décrit soit une obligation assez puissante !... Cependant, une telle chimère nous tient toujours au cœur, et qui pourrait s'en affranchir ? Heureux qui porte sa foi pure au fond de son cœur, il n'aura regret d'aucun sacrifice ! Mais un parchemin écrit et cacheté est un épouvantail pour tout le monde, le serment va expirer sous la plume ; et l'on ne reconnaît que l'empire de la cire et du parchemin. Esprit malin, qu'exiges-tu de moi ? airain, marbre, parchemin, papier ? Faut-il écrire avec un style, un burin, ou une plume ? Je te laisse le choix libre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

À quoi bon tout ce bavardage ? Pourquoi t'emporter avec tant de chaleur ? Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras pour signer ton nom d'une petite goutte de sang.

FAUST.

Si cela t'est absolument égal, ceci devra rester pour la plaisanterie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le sang est un suc tout particulier.

FAUST.

Aucune crainte maintenant que je viole cet engagement. L'exercice de toute ma force est justement ce que je promets. Je



me suis trop enflé, il faut maintenant que j'appartienne à ton espèce ; le grand Esprit m'a dédaigné ; la nature se ferme devant moi ; le fil de ma pensée est rompu et je suis dégoûté de toute science. Il faut que dans le gouffre de la sensualité, mes passions ardentes s'apaisent ! Qu'au sein de voiles magiques et impénétrables, de nouveaux miracles s'apprêtent ! Précipitons-nous dans le murmure des tems ; dans les vagues agitées du destin ! Et qu'ensuite la douleur et la jouissance, le succès et l'infortune se suivent comme ils pourront. Il faut désormais que l'homme s'occupe sans relâche...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne vous est assigné aucune limite, aucun but. S'il vous plaît de goûter un peu de tout, d'attraper au vol ce qui se présentera, faites comme vous l'entendrez. Allons ! Attachez-vous à moi, et ne faites pas le timide.

FAUST.

Tu sens bien qu'il ne s'agit pas là d'amusemens. Je me consacre au tumulte, aux jouissances les plus douloureuses, à l'amour qui sent la haine, à la paix qui sent le désespoir. Mon sein, guéri de l'ardeur de la science, ne sera désormais fermé à aucune douleur : et ce qui le partage de l'humanité toute entière, je veux le concentrer dans le plus profond de mon être ; je veux, par mon esprit, atteindre à ce qu'elle a de plus élevé et de plus secret ; je veux entasser sur mon cœur tout le bien et tout le mal qu'elle contient, et, me gonflant comme elle, me griser aussi de même.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! vous pouvez me croire, moi qui, pendant plusieurs milliers d'années, ai mâché un si dur aliment : je vous assure,

que, depuis le berceau jusqu'à la bière, aucun homme ne peut digérer le vieux levain! Croyez-en l'un de nous, tout cela n'est fait que pour un Dieu ! Il s'y trouve dans un éternel éclat ; il nous a créés, nous, pour les ténèbres, et, pour vous, le jour vaut la nuit et la nuit le jour.

FAUST.

Mais je le veux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est entendu ! Je suis encore inquiet sur un point : le tems est court, l'art est long. Je pense que vous devriez vous instruire. Associez-vous avec un poète ; laissez-le se livrer à son imagination, et entasser sur votre tête toutes les qualités les plus nobles et les plus honorables, le courage du lion, l'agilité du cerf, le sang bouillant de l'Italien, la fermeté de l'habitant du Nord : laissez-le trouver le secret de concilier en vous la grandeur d'ame avec la finesse, et, d'après le même plan, de vous douer des passions ardentes de la jeunesse. Je voudrais connaître un tel homme ; je l'appellerais Monsieur *Petit-Monde*.

FAUST.

Eh ! que suis-je donc ?... Cette couronne de l'humanité vers laquelle tous les cœurs se pressent, m'est-il impossible de l'atteindre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu es, au reste.... ce que tu es. Entasse sur ta tête des perruques à mille marteaux, chausse tes pieds de socques hauts d'une aune, tu n'en resteras pas moins ce que tu es.

FAUST.

Je le sens, en vain j'aurai accumulé sur moi tous les trésors de l'esprit humain... lorsque je veux enfin prendre quelque repos,

aucune force nouvelle ne jaillit de mon cœur ; je ne puis grandir de l'épaisseur d'un cheveu, ni me rapprocher tant soit peu de l'infini.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon monsieur, c'est que vous voyez tout, justement comme on le voit d'ordinaire ; il vaut mieux bien prendre les choses avant que les plaisirs de la vie vous échappent pour jamais. — Allons donc ! tes mains, tes pieds, ta tête et ton derrière t'appartiennent sans doute ; mais ce dont tu jouis pour la première fois t'en appartient-il moins ? Si tu possèdes six chevaux, leurs forces ne sont-elles pas les tiennes ? tu les montes, et te voici, homme ordinaire, comme si tu avais vingt-quatre jambes. Vite ! laisse-là tes sens tranquilles, et mets-toi en route avec eux à travers le monde ! Je le le dis : un gaillard qui spéculé est comme un animal qu'un esprit malin fait tourner en cercle autour d'une lande aride ; tandis qu'un beau pâturage vert s'étend â l'entour.

FAUST.

Comment commençons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous partons de suite, ce cabinet n'est qu'un lieu de torture : appellerait-on vivre, s'ennuyer soi et ses petits drôles ? Laisse tout cela à ton voisin la grosse panse ! À quoi bon te tourmenter à battre la paille ? Ce que tu sais de mieux, tu n'oserais le dire à l'écolier. J'en entends justement un dans l'avenue.

FAUST.

Il ne m'est point possible de le voir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le pauvre garçon est là depuis long-tems, il ne faut pas qu'il

s'en aille mécontent. Viens ! donne-moi ta robe et ton bonnet ; le déguisement me siéra bien.

(Il s'habille.)

Maintenant, repose-toi sur mon esprit ; je n'ai besoin que d'un petit quart d'heure. Prépare tout cependant pour notre beau voyage.

(Faust sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, dans les longs habits de Faust.

Méprise bien la raison et la science, suprême farce de l'humanité. Laisse-toi désarmer par les illusions et les prestiges de l'esprit malin, et tu es à moi sans restrictions. — Le sort l'a livré à mon esprit qui marche toujours intrépidement devant lui, et dont l'élan rapide a bientôt surmonté tous les plaisirs de la terre ! — Je vais sans relâche le traîner dans les déserts de la vie ; il se débattrra, me saisira, s'attachera à moi, et son insatiabilité verra des alimens et des liqueurs se balancer devant ses lèvres, sans jamais les toucher ; c'est en vain qu'il implorera quelque soulagement, et ne se fût-il pas donné au diable, il n'en périrait pas moins.

UN ÉCOLIER *entre.*  
L'ÉCOLIER.

Je suis ici depuis peu de tems, et je viens, plein de soumission, parler et faire connaissance avec un homme qu'on ne m'a nommé qu'avec vénération.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre honnêteté me réjouit fort ! Vous voyez en moi un homme tout comme un autre. Avez-vous déjà beaucoup étudié ?

L'ÉCOLIER.

Je viens vous prier de vous charger de moi ! Je suis muni de bonne volonté, d'une dose passable d'argent, et de sang frais ; ma mère a eu bien de la peine à m'éloigner d'elle, et j'en profiterais volontiers pour apprendre ici quelque chose d'utile.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes vraiment à la bonne source.

L'ÉCOLIER.

À parler vrai, je voudrais déjà m'éloigner. Parmi ces murs, ces salles, je ne me plairai en aucune façon ; c'est un espace bien étranglé, on n'y voit point de verdure, point d'arbres ; et dans ces salles , sur les bancs, je perds l'ouïe, la vue et la pensée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne dépend que de l'habitude : c'est ainsi qu'un enfant ne saisit d'abord qu'avec répugnance le sein de sa mère, et bientôt cependant y puise avec plaisir sa nourriture. Il en sera ainsi du sein de la sagesse, vous le désirerez chaque jour davantage.

L'ÉCOLIER.

Je veux me pendre de joie à son cou ; cependant enseignez-moi le moyen d'y parvenir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Expliquez-vous avant de poursuivre ; quelle faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Je souhaiterais de devenir fort instruit, et j'aimerais assez à pouvoir embrasser tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes en bon chemin, cependant il ne faudrait pas vous

écarter beaucoup.

L'ÉCOLIER.

M'y voici corps et ame ; mais je serais bien aise de pouvoir disposer d'un peu de liberté et de bon tems aux jours de grandes fêtes, pendant l'été.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Employez le tems, il nous échappe si vite ! cependant l'ordre vous apprendra à en gagner. Mon bon ami, je vous conseille avant tout le cours de logique. Là on vous dressera bien l'esprit, on vous l'affublera de bonnes bottes espagnoles, pour qu'il trotte prudemment dans le chemin de la routine, et n'aille pas se promener en zigzag comme un feu follet. Ensuite, on vous apprendra tout le long du jour que, pour ce que vous faites en un clin d'œil, comme boire et manger, un, deux, trois, est indispensable. Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement du pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent invisibles, où mille nœuds se forment d'un seul coup : le philosophe entre ensuite, et vous démontre qu'il doit en être ainsi : le premier est cela, le second cela, donc le troisième et le quatrième cela ; et que, si le premier et le second n'existaient pas, le troisième et le quatrième n'existeraient pas davantage. Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement, et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand. Qui veut reconnaître et détruire un être vivant commence par en chasser l'ame : alors il en a entre les mains toutes les parties ; mais, hélas ! que manque-t-il ? rien que le lien intellectuel. La chimie nomme cela *encheiresin naturæ* ; elle se moque ainsi d'elle-même, et n'en sait rien.

L'ÉCOLIER.

Je ne puis tout-à-fait vous comprendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ira bientôt beaucoup mieux, quand vous aurez appris à tout réduire, et à tout classer convenablement.

L'ÉCOLIER.

Je suis si hébété de tout cela, que je croirais avoir une roue de moulin dans la tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et puis , il faut avant tout vous mettre à la métaphysique : là vous devrez scruter profondément ce qui ne convient pas au cerveau de l'homme ; que cela aille ou n'aille pas, ayez toujours à votre service un mot technique. Mais d'abord, pour cette demi-année, ordonnez votre tems le plus régulièrement possible. Vous avez par jour cinq heures de travail ; soyez ici au premier coup de cloche, après vous être préparé toutefois, et avoir bien étudié vos paragraphes, afin d'être d'autant plus sûr de ne rien dire que ce qui est dans le livre ; et cependant ayez grand soin d'écrire, comme si le Saint-Esprit dictait.

L'ÉCOLIER.

Vous n'aurez pas besoin de me le dire deux fois ; je suis bien pénétré de toute l'utilité de cette méthode car, quand on a mis du noir sur du blanc, on rentre chez soi tout-à-fait soulagé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourtant, choisissez-moi une faculté.

L'ÉCOLIER.

Je ne puis m'accommoder de l'étude du droit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne vous en ferai pas crime : je sais trop ce que c'est que cette science. Les lois et les droits se succèdent comme une éternelle maladie, ils traînent de générations en générations, et s'avancent sourdement d'un lieu dans un autre. Raison devient folie, bienfait devient tourment ; malheur à toi, fils de tes pères, malheur à toi ! car du droit né avec nous, hélas ! il n'en est jamais question.

L'ÉCOLIER.

Vous augmentez encore par-là mon dégoût : ô heureux celui que vous instruisez ! J'ai presque envie d'étudier la théologie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je désirerais ne pas vous induire en erreur, quant à ce qui concerne cette science ; il est si difficile d'éviter la fausse route, elle renferme un poison si bien caché, que l'on a tant de peine à distinguer du remède ! Le mieux est, dans ces leçons-là ; si toutefois vous en suivez, de jurer toujours sur la parole du maître. Au total.... arrêtez-vous aux mots ! et vous arriverez alors par la route la plus sûre au temple de la Certitude.

L'ÉCOLIER.

Cependant un mot doit toujours contenir une idée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien ! mais il ne faut pas trop s'en inquiéter, car, où les idées manquent, un mot peut être substitué à propos ; on peut, avec des mots, discuter fort convenablement ; avec des mots, bâtir un système ; les mots se font croire aisément, on n'en ôterait pas un iota.

L'ÉCOLIER.

Pardonnez si je vous fais tant de demandes, mais il faut encore que je vous en importune. Ne me parlerez-vous pas un moment de



la médecine ? Trois années, c'est bien peu de tems, et, mon Dieu ! le champ est si vaste ; souvent un seul signe du doigt suffit pour nous mener loin !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Ce ton sec me fatigue, je vais reprendre mon rôle de diable.

(Haut.)

L'esprit de la médecine est facile à saisir ; vous étudiez bien le grand et le petit monde, pour les laisser aller enfin à la grâce de Dieu. C'est en vain que vous vous élançeriez après la science, chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre ; mais celui qui sait profiter du moment, c'est là l'homme avisé. Vous êtes encore assez bien bâti, la hardiesse n'est pas ce qui vous manque, et si vous avez confiance en vous-même, vous en inspirerez à l'esprit des autres. Surtout, apprenez à conduire les femmes ; c'est leur éternel *hélas !* modulé sur tant de tons différens, qu'il faut traiter toujours par la même méthode, et tant que vous serez avec elles à moitié respectueux, vous les aurez toutes sous la main. Un titre pompeux doit d'abord les convaincre que votre art surpasse de beaucoup tous les autres : alors vous pourrez parfaitement vous permettre certaines choses, dont plusieurs années donneraient à peine le droit à un autre que vous : ayez soin de leur tâter souvent le pouls, et en accompagnant votre geste d'un coup-d'œil ardent, passez le bras autour de leur taille élancée, comme pour voir si leur corset est bien lacé.

L'ÉCOLIER.

Cela se comprend de reste : on sait son monde !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, toute théorie est sèche et l'arbre précieux de la

vie est fleuri.

L'ÉCOLIER.

Je vous jure que cela me fait l'effet d'un rêve ; oserais-je vous déranger une autre fois pour profiter plus parfaitement de votre sagesse ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y mettrai volontiers tous mes soins.

L'ÉCOLIER.

Il me serait impossible de revenir, sans vous avoir cette fois offert mon album ; accordez-moi la faveur d'une remarque...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y consens.

(Il écrit, et le lui rend.)

L'ÉCOLIER lit.

*Eritis sicut Deus, bonum et malum scientes.*

(Il salue respectueusement, et se retire.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suis seulement la vieille sentence de mon cousin le serpent, tu douteras bientôt de ta ressemblance divine.

FAUST entre.

FAUST.

Où devons-nous aller maintenant ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où il te plaira. Nous pouvons voir le grand et le petit monde : quel plaisir, quelle utilité seront le fruit de ta course !

FAUST.

Mais, par ma longue barbe, je n'ai pas le plus léger savoir-

vivre ; ma recherche n'aura point de succès, car je n'ai jamais su me produire dans le monde ; je me sens si petit en présence des autres ! je serais embarrassé à tout moment.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, tout cela se donne ; aie confiance en toi-même, et tu sauras vivre.

FAUST.

Comment sortirions-nous d'ici ? Où auras-tu des chevaux, des valets et un équipage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Étendons ce manteau, il nous portera à travers les airs : pour une course aussi hardie, tu ne prends pas un lourd paquet avec toi ; un peu d'air inflammable que je vais préparer, nous enlèvera bientôt de terre, et si nous sommes légers, cela ira vite. Je te félicite du nouveau genre de vie que tu viens d'embrasser.

---

## **Cave d'Auerbach, à Leipsig.**

Écot de joyeux compagnons.

FROSCH.

Personne ne boit ! Personne ne rit ! Je vais vous apprendre à faire la mine ! Vous voilà aujourd'hui comme de la paille mouillée, vous qui ordinairement n'êtes que feu et flamme.

BRANDER.

Cest toi qui en es cause ; tu ne mets rien sur le tapis, pas une bêtise, pas une petite indécence !

FROSCH, lui verse un verre de vin sur la tête.

En voici des deux à la fois.

BRANDER.

Double cochon !

FROSCH.

Vous le voulez, j'en conviens.

BRANDER.

À la porte les querelleurs ! Qu'on chante la ronde à gorge déployée, qu'on boive, et qu'on crie ! oh ! hé ! holà ! oh !

ALTMAYER.

Ah Dieu ! je suis perdu ! Apportez du coton ; le drôle me rompt les oreilles !

SIEBEL.

Quand la voûte résonne, on peut juger du volume de la basse.

FROSCH.

C'est juste, à la porte ceux qui prendraient mal les choses ! A ! tara lara da !

ALTMAYER.

A ! tara lara da !

FROSCH.

Les gosiers sont en voix.

(Il chante.)

Le très-saint empire de Rome,  
Comment est-il encor debout ?....

BRANDER.

Quelle laide chanson ! Fi ! une chanson politique ! La triste

chanson !... Remerciez Dieu chaque matin de n'avoir rien à démêler avec l'empire de Rome. Je regarde souvent comme un grand bonheur pour moi de n'être ni empereur, ni chancelier. Cependant, il ne faut point qu'un chef nous manque ; et nous devons élire un pape. Vous savez quelle est la qualité qui pèse dans la balance pour élever un homme à ce rang.

FROSCH, chante.

Lève-toi vite, et va, beau rossignol,  
Dix mille fois saluer ma maîtresse.

SIEBEL.

Point de salut à ta maîtresse ; je n'en veux rien entendre.

FROSCH.

À ma maîtresse salut et baiser ! Ce n'est pas toi qui m'en empêcheras.

(Il chante.)

Tire tes verroux, il est nuit,  
À la porte ton amant veille ;  
Ouvre-lui, qu'il entre sans bruit,  
Pendant que ta mère sommeille.

SIEBEL.

Oui ! chante, chante, loue-la bien, vante-la bien ! j'aurai aussi mon tour de rire ; Elle m'a lâché, elle t'en fera autant ! Qu'on lui donne un farfadet pour amoureux, et il pourra badiner avec elle sur le premier carrefour venu. Un vieux bouc, revenant du Blocksberg, peut, en passant au galop, lui souhaiter une bonne nuit ; mais un brave garçon de chair et d'os est beaucoup trop bon pour une fille de cette espèce ! Je ne lui veux point d'autre salut que de voir toutes ses vitres cassées.

BRANDER, frappant sur la table.

Paix-là ! paix-là ! écoutez-moi ! vous avouerez, messieurs, que je sais vivre : il y a des amoureux ici, et je dois, d'après les usages, leur donner pour la bonne nuit tout ce qu'il y a de mieux. Attention ! une chanson de la plus nouvelle facture ! et répétez bien haut le refrain avec moi !

(Il chante.)

Certain rat, dans une cuisine,  
Avait pris place ; et le frater  
S'y traita si bien, que sa mine  
Eût fait envie au gros Luther.  
Mais un beau jour, le pauvre diable,  
Empoisonné, sauta dehors,  
Aussi triste, aussi misérable ;  
Que s'il eût eu l'amour au corps.

CHŒUR.

Que s'il eût eu l'amour au corps !

BRANDER.

Il courait devant et derrière ;  
Il grattait, renifflait, mordait,  
Parcourait la maison entière,  
La rage à ses maux ajoutait.....  
Au point qu'à l'aspect du délire  
Qui consumait ses vains efforts,  
Les mauvais plaisans pouvaient dire :  
Ce rat a bien l'amour au corps !

CHŒUR.

Ce rat a bien l'amour au corps !

BRANDER.

Dans le fourneau, le pauvre sire  
Crut enfin se cacher très-bien,  
Mais il se trompait, et le pire,

C'est qu'il y créva comme un chien.

La servante, méchante fille,

De son malheur rit bien alors :

« Ah ! disait-elle, comme il grille !.....

Il a vraiment l'amour au corps ! »

CHŒUR.

Il a vraiment l'amour au corps !

SIEBEL.

Comme ces plats coquins se réjouissent ! C'est un beau chef-d'œuvre à citer que l'empoisonnement d'un pauvre rat !

BRANDER.

Tu prends le parti de tes semblables !

ALTMAYER.

Le voilà bien avec son gros ventre et sa tête pelée ! comme le malheur l'adoucit ! Dans ce rat qui crève, il voit son portrait tout craché !

FAUST et MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je dois avant tout t'introduire dans une société joyeuse, afin que tu voies comme on peut aisément faire la vie ! Chaque jour est ici pour le peuple une fête nouvelle ; avec peu d'esprit et beaucoup de *laisser aller*, chacun d'eux tourne dans son cercle étroit de plaisirs, comme un jeune chat jouant avec sa queue ; tant qu'ils ne se plaignent pas d'un mal de tête, et que l'hôte veut bien leur faire crédit, ils sont contents et sans soucis.

BRANDER.

Ceux-là viennent d'un voyage : on voit à leur air étranger qu'ils ne sont pas ici depuis une heure.

FROSCH.

Tu as vraiment raison honneur à notre Leïpsig ! c'est un petit Paris, et cela vous forme joliment son monde.

SIEBEL.

Pour qui prends-tu ces étrangers ?

FROSCH.

Laisse-moi faire un peu : avec une rasade je tirerai les vers du nez à ces marauds comme une dent de lait. Ils me semblent être de noble maison, car ils ont le regard fier et mécontent.

BRANDER.

Ce sont des charlatans, je gage !

ALTMAYER.

Peut-être.

FROSCH.

Attention ! que je les mystifie !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Les pauvres gens ne soupçonnent jamais le diable, quand même il les tiendrait à la gorge.

FAUST.

Nous vous saluons, messieurs.

SIEBEL.

Grand merci de votre honnêteté.

(bas, regardant de travers Méphistophélès)

Qu'a donc ce coquin à clocher sur un pied ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous est-il permis de prendre place parmi vous ! L'agrément de la société nous dédommagera d'être privés de bon vin.

ALTMAYER.

Vous avez l'air bien dégoûté.



FROSCH.

Vous serez partis bien tard de Rippach ; avez-vous soupé cette nuit chez M. Jean [4] ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous avons passé sa maison sans nous y arrêter. La dernière fois nous lui avons parlé ; il nous entretint long-tems de ses cousins, il nous chargea de leur dire bien des choses.

(Il s'incline vers Frosch.)

ALTMAYER, bas.

Te voilà dedans ! il entend son affaire !

SIEBEL.

C'est un gaillard avisé.

FROSCH.

Eh bien ! attends un peu : je saurai bien le prendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne me trompe, nous entendîmes en entrant un chœur de voix exercées ? Et certes, les chant doivent, sous ces voûtes, résonner admirablement.

FROSCH.

Seriez-vous donc un virtuose ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh non ! le talent est bien faible, mais le désir est grand.

FROSCH.

Donnez-nous une chanson.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tant que vous en voudrez.

SIEBEL.

Mais quelque chose de nouveau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous revenons d'Espagne, c'est l'aimable pays du vin et des chansons.

(Il chante.)

Une puce gentille,  
Chez un prince logeait.....

FROSCHE.

Écoutez ! une puce !... avez-vous bien saisi cela ? une puce me semble à moi un hôte assez désagréable.

MÉPHISTOPHÉLÈS chante.

Une puce gentille  
Chez un prince logeait,  
Comme sa propre fille,  
Le brave homme l'aimait,  
Et (l'histoire l'assure),  
À son tailleur, un jour,  
Lui fit prendre mesure,  
Pour un habit de cour.

BRANDER.

N'oubliez point d'enjoindre au tailleur de la prendre bien exacte, et que, s'il tient à sa tête, il ne laisse pas faire à la culotte le moindre pli.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'animal, plein de joie,  
Dès qu'il se vit paré  
D'or, de velours, de soie,  
Et de croix décoré,  
Fit venir de province  
Ses frères et ses sœurs,  
Qui, par ordre du prince,

Devinrent de grands seigneurs.

Mais ce qui fut bien pire,  
C'est que les gens de cour,  
Sans en oser rien dire,  
Se grattaient tout le jour.....  
Cruelle politique !  
Ah ! plaignons leur destin,  
Et, dès qu'une nous pique,  
Écrasons-la soudain !

CHŒUR, avec acclamation.

Et, dès qu'une nous pique,  
Écrasons-la soudain !

FROSCH.

Bravo ! bravo ! voilà du bon !

SIEBEL.

Ainsi soit-il de toutes les puces !

BRANDER.

Serrez les doigtz et pincez-les ferme !

ALTMAYER.

Vive la liberté ! vive le vin !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je boirais volontiers un verre en l'honneur de la liberté, si vos vins étaient tant soit peu meilleurs.

SIEBEL.

N'en dites pas d'avantage....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je craindrais d'offenser l'hôte, sans quoi je ferais goûter aux aimables convives ce qu'il y a de mieux dans notre cave.

SIEBEL.

Allez toujours ! je prends tout sur moi.

FROSCH.

Donnez-nous-en un bon verre si vous voulez qu'on le loue, car, quand je veux en juger, il faut que j'aie la bouche bien pleine.

ALTMAYER, bas.

Ils sont du Rhin, à ce que je vois.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Procurez-moi un foret !

BRANDER.

Que voulez-vous faire ? vous n'avez pas sans doute vos tonneaux devant la porte.

ALTMAYER.

Là, derrière, l'hôte a déposé un panier d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS prend le foret à Frosch.

Dites maintenant ce que vous voulez goûter.

FROSCH.

Y pensez-vous ? est-ce que vous en auriez de tant de sortes ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je laisse à chacun le choix libre.

ALTMAYER, à Frosch.

Ah ! ah ! tu commences déjà à te lécher les lèvres.

FROSCH.

Bon ! si j'ai le choix, il me faut du vin du Rhin ; la patrie produit toujours ce qu'il y a de mieux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, piquant un trou dans le rebord de la table, à la place où Frosch s'assied.

Procurez-moi un peu de cire pour servir de bouchons.

ALTMAYER.

Ah ça ! voici de l'escamotage.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Brander.

Et Vous ?

BRANDER.

Je désirerais du vin de Champagne, et qu'il fût bien mousseux !

(Méphistophélès continue de forer, et pendant ce tems, quelqu'un a fait des bouchons et les a enfoncés dans les trous.)

BRANDER.

On ne peut pas toujours éviter l'étranger ; les bonnes choses sont souvent si loin ! Un bon Allemand ne peut souffrir les Français, mais pourtant il boit leurs vins très-volontiers.

SIEBEL, pendant que Méphistophélès s'approche de sa place.

Je dois l'avouer, je n'aime pas l'aigre : donnez-moi un verre de quelque chose de doux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, forant.

Aussi vais-je vous faire couler du Tokai.

ALTMAYER.

Non , monsieur ; regardez-moi en face ! Je le vois bien, vous nous faites aller.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé ! hé ! avec d'aussi nobles convives, ce serait un peu trop risquer. Allons vite ! voilà assez de dit ; de quel vin puis je servir ?

ALTMAYER.

De tous ! et assez causé !

(Après que les trous sont forés et bouchés, Méphistophélès s'avance.)  
MÉPHISTOPHÉLÈS, avec des gestes singuliers.

Si des cornes bien élancées  
Croissent au front du bouquetin ;  
Si le cep produit du raisin,  
Tables en bois, de trous percées,  
Peuvent aussi donner du vin.  
C'est un miracle, je vous jure :  
Mais, messieurs, comme vous savez,  
Rien d'impossible à la nature ! —  
Débouchez les trous, et buvez !

TOUS, tirant les bouchons et recevant dans leurs verres le vin désiré par chacun.

La belle fontaine qui nous coule-là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Gardez-vous seulement de rien répandre.

(Ils se remettent à boire.)

TOUS chantent.

Nous buvons, buvons, buvons,  
Comme cinq cents cochons !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà mes coquins libres, vois comme ils y vont.

FAUST.

J'ai envie de m'en aller.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Encore une minute d'attention, et tu vas voir la bestialité dans toute sa candeur.

SIEBEL boit sans précaution, le vin coule à terre et se change en flamme.

Au secours ! au feu ! au secours ! l'enfer brûle !

MÉPHISTOPHÉLÈS, parlant à la flamme.

Calme-toi, mon élément chéri !

Aux compagnons.)

Pour cette fois, ce n'était rien qu'une  
goutte de feu du Purgatoire.

SIEBEL.

Qu'est-ce que cela signifie ? Attendez ! vous le paierez cher ;  
il paraît que vous ne nous connaissez guère.

FROSCH.

Je lui conseille de recommencer !

ALTMAYER.

Mon avis est qu'il faut le prier poliment de s'en aller.

SIEBEL.

Que veut ce Monsieur ? Oserait-il bien mettre à l'œuvre son  
*hocuspocus* [5] ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Paix ! vieux sac à vin !

SIEBEL.

Manche à balai ! tu veux encore faire le manant !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Attends un peu, les coups vont pleuvoir !

ALTMAYER tire un bouchon de la table, un jet de feu s'élançe et l'atteint.

Je brûle ! je brûle !

SIEBEL.

Sorcellerie !..... sautez dessus ! le coquin va nous le payer !

(Ils tirent leurs couteaux, et s'élançant vers Méphistophélès.

MÉPHISTOPHÉLÈS, avec des gestes graves.

Tableaux et paroles magiques,

Par vos puissans enchantemens,

Troublez leurs esprits et leurs sens !

(Ils se regardent l'un l'autre avec étonnement.)

ALTMAYER.

Où suis-je ? Quel beau pays !

FROSCH.

Un côteau de vignes ! y vois-je bien ?

SIEBEL.

Et des grappes sous la main.

BRANDER.

Là, sans les pampres verts, voyez quel pied ! voyez quelle grappe !

(Il prend Siebel par le nez, les autres s'en font autant mutuellement, et lèvent les couteaux.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, comme plus haut.

Maintenant, partons : c'est assez !

Sources de vin, riche vendange,

Illusions, disparaissez !.....

C'est ainsi qu'un diable se venge.

(Il disparaît avec Faust ; tous les compagnons lâchent prise.)

SIEBEL.

Qu'est-ce que c'est ?

ALTMAYER.

Quoi ?

FROSCH.

Tiens ! c'était donc ton nez !

BRANDER, à Siebel.

Et j'ai le tien dans la main !

ALTMAYER.

C'est un coup à vous rompre les membres. Apportez un siège, je tombe en défaillance.

FROSCH.

Non, dis-moi donc ce qui est arrivé.



SIEBEL.

Où est-il le drôle ? Si je l'attrape, il ne sortira pas vivant de mes mains.

ALTMAYER.

Je l'ai vu passer par la porte de la cave... à cheval sur un tonneau... — J'ai les pied lourds comme du plomb.

(Il se retourne vers la table.)

Ma foi ! le vin devrait bien encore couler !

SIEBEL.

Tout cela n'était que tromperie, illusion et mensonge !

FROSCH.

J'aurai pourtant bien juré boire du vin !

BRANDER.

Mais que sont devenues ces belles  
grappes ?

ALTMAYER.

Qu'on vienne dire encore qu'il ne faut pas croire aux miracles !

---

### **Cuisine de Sorcière.**

(Dans un âtre enfoncé, une grosse marmite est sur le feu. À travers la vapeur qui s'en élève, apparaissent des figures singulières. Une *guenon*, assise près de la marmite, l'écume, et veille à ce qu'elle

ne répande pas. Le *mâle*, avec ses petits, est assis près d'elle, et se chauffe. Les murs et le plafond sont tapissés d'outils singuliers à l'usage de la

Sorcière.)

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Tout cet étrange appareil de sorcellerie me répugne ; quelles jouissances peux-tu me promettre au sein de cet amas d'extravagances ? Quels conseils attendre d'une vieille femme ? Et y a-t-il dans cette cuisine quelque breuvage qui puisse m'ôter trente ans de dessus le corps ? Malheur à moi, si tu ne sais rien de mieux ! J'ai déjà perdu toute espérance. Se peut-il que la nature et qu'un esprit supérieur n'aient point un baume capable d'adoucir mon sort ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon ami, tu parles encore avec sagesse. Il y a bien, pour se rajeunir, un moyen tout naturel, mais il se trouve dans un autre livre, et c'en est un singulier chapitre.

FAUST.

Je veux le connaître.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ! c'est un moyen qui ne demande argent, médecine, ni sortilège : rends-toi de suite dans les champs, mets-toi à bêcher et à creuser, resserre ta pensée dans un cercle étroit, contente-toi d'une nourriture simple ; vis comme une bête avec les bêtes et ne dédaigne pas de fumer toi-même ton patrimoine ; c'est, crois-moi, le meilleur moyen de te rajeunir de quatre-vingts ans.

FAUST.

Je n'en ai point l'habitude, et je ne saurais m'accoutumer à prendre en main la bêche. Une vie étroite n'est pas ce qui me convient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

FAUST.

Mais pourquoi justement cette vieille ? ne peux-tu brasser toi-même le breuvage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce serait un beau passe-tems ! j'aurais plutôt fait de bâtir mille ponts. Ce travail demande non-seulement de l'art et du savoir, mais encore beaucoup de patience. Un esprit tranquille emploie bien des années à le confectionner. Le tems peut seul donner de la vertu à la fermentation ; et tous les ingrédients qui s'y rapportent sont des choses bien étranges ! Le diable le lui a enseigné, mais ne pourrait pas le faire lui-même.

(Il aperçoit les animaux.)

Vois quelle gentille espèce ! voici la servante ; voilà le valet...

(Aux animaux.)

Je n'aperçois pas, mes amis,  
La bonne femme !

LES ANIMAUX.

Par le tuyau de la cheminée,  
Dîner sans doute hors du logis.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais, sa course, d'ordinaire,  
Quel tems prend-elle ?..... vous riez ?

LES ANIMAUX.

Le tems que nous prenons à faire.....  
À faire ici chauffer nos pieds.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Comment trouves-tu ces aimables animaux ?

FAUST.

Les plus dégoutans que j'ai jamais vus.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ! un discours comme celui-là est justement ce qui me

convient le mieux.

(Aux animaux.)

Au moins, dites-moi, malhonnêtes,  
Qu'est-ce que vous brassez ainsi ?

LES ANIMAUX.

Nous cuisons la soupe des bêtes.  
MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous avez bien du monde ici !

LE CHAT, s'approche et flatte Méphistophélès.

Ô jouons tous deux,  
Et fais ma fortune ;  
Un peu de pécune,  
Me rendrait heureux.

Ô jouons, de grâce !

Je ne suis rien,

Car je n'ai rien ;

Mais si j'avais du bien,

J'obtiendrais une belle place.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme il s'estimerait heureux, le singe, s'il pouvait seulement  
mettre à la loterie !

(Pendant ce tems les autres animaux jouent avec une grosse boule, et la font rouler.)

LE CHAT.

Voici le monde :

La boule ronde

Ici monte et descend ;

Vive et gentille,

Comme un verre elle brille,

Mais comme lui se fend.

Cher enfant, fuis loin d'elle,

Car, quoiqu'elle étincelle,  
Ses tranchants éclats  
Donnent le trépas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

À quoi sert ce crible ?

LE CHAT la ramasse.

Il rend l'ame aux yeux visible :  
Ne serais-tu pas un coquin ?  
On pourra t'y reconnaître.

(Il court vers la femelle, et la fait regarder au travers.)

Regarde par ce trou-là,  
Ma chère, tu pourras peut-être  
Nommer le coquin que voilà.

MÉPHISTOPHÉLÈS, s'approchant du feu.

Et qu'est-ce donc que cette coupe ?

LE CHAT et LA CHATTE.

Il ne connaît pas le pot,  
Le pot à faire la soupe.....  
Vit-on jamais pareil sot ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Animaux malhonnêtes !

LE CHAT.

Dans ce fauteuil mets-toi soudain,  
Et prends cet éventail en main,  
Tu seras le roi des bêtes.

(Il oblige Méphistophélès à s'asseoir.)

FAUST, qui pendant ce tems s'est toujours tenu devant le miroir, tantôt s'en approchant,  
tantôt s'en éloignant.

Que vois-je ? quelle céleste image se montre dans ce miroir magique ? Ô amour ! prête-moi la plus rapide de tes ailes, et transporte-moi dans sa région. Ah ! quand je ne reste pas à cette place, quand je me hasarde à m'avancer davantage, je ne puis

plus la voir que comme à travers un nuage ! — La plus belle forme de la femme ! Est-il possible qu'une femme ait tant de beauté ? Dois-je, dans ce corps étendu à ma vue, trouver l'abrégé de tous les cieux ? Quelque chose de pareil existe-t-il sur la terre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Naturellement, quand un Dieu se met à l'œuvre pendant six jours, et se dit enfin bravo à lui-même, il en doit résulter quelque chose de passable. Pour cette fois, regarde à satiété, je saurai bien te déterrer un semblable trésor : et heureux celui qui a la bonne fortune de l'emmener chez soi comme épouse.

(Faust regarde toujours dans le miroir. Méphistophélès, s'étendant dans le fauteuil, et jouant avec l'éventail, continue de parler.)

Me voilà assis comme un roi sur son trône : je tiens le sceptre, il ne me manque plus que la couronne.

LES ANIMAUX, qui jusque-là avaient exécuté mille mouvements bizarres, apportent, avec de grands cris, une couronne à Méphistophélès.

Daigne la prendre, mon maître,  
En voici tout les éclats,  
Avec du sang tu pourras  
La raccommoder peut-être.

(Ils courent gauchement avec la couronne et la brisent en deux morceaux avec lesquels ils dansent en rond.)

C'est fort bien : recommençons !  
Car nous parlons, nous voyons,  
Nous écoutons et rimons.

FAUST.

Malheur à moi ! j'en suis tout bouleversé !

MÉPHISTOPHÉLÈS, montrant les animaux.

La tête commence à me tourner à moi-même.

LES ANIMAUX.

Si cela nous réussit,  
Ma foi gloire à notre esprit !

FAUST, comme plus haut.

Mon sein commence à s'enflammer ! Éloignons-nous bien vite !

MÉPHISTOPHÉLÈS, dans la même position.

On doit au moins convenir que ce sont de francs poètes.

(La marmite, que la guenon a laissée un instant sans l'écumer, commence à déborder ; il s'élève une grande flamme qui monte violemment dans la cheminée. La sorcière descend à travers la flamme en poussant des cris épouvantables.)

A SORCIÈRE.

Au ! au ! au ! au !  
Chien de pourceau !  
Tu répands la soupe,  
Et tu rôtis ma peau !  
Oh ! la maudite troupe !

(Apercevant Faust et Méphistophélès.)

Que vois-je ici ?  
Qui peut entrer ainsi  
Dans mon laboratoire ?  
À moi, mon vieux grimoire !  
À vous le feu !  
Vos os vont voir beau jeu !

(Elle plonge l'écumoire dans la marmite, et lance les flammes après Faust, Méphistophélès et les animaux. Les animaux hurlent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS lève l'éventail qu'il tient à la main, et frappe à droite et à gauche sur les verres et les pots.

En deux ! en deux  
Ustensiles de sorcières,  
Vieux flacons, vieux pots, vieux verres !.....

En deux ! en deux !  
Toi, tu m'as l'air bien hardie ;  
Attends, un bâton  
Va régler le ton  
De ta mélodie.

(Pendant que la sorcière recule, pleine de colère et d'effroi.)

Me reconnais-tu, squelette, épouvantail ? Reconnais-tu ton seigneur et maître ?

Qui me retient de frapper et de te mettre en pièces toi et tes esprits chats ? N'as-tu plus de respect pour le pourpoint rouge ? méconnais-tu la plume de coq ? ai-je caché ce visage ? Il faudra donc que je me nomme moi-même !

LA SORCIÈRE.

Ô seigneur ! pardonnez-moi cet accueil un peu rude ! Je ne vois cependant pas le pied cornu... qu'avez-vous donc fait de vos deux corbeaux ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu t'en tireras pour cette fois, car il y a bien du tems que nous ne nous sommes vus. La civilisation, qui polit le monde entier, s'est étendue jusqu'au diable ; on ne voit plus maintenant de fantômes du nord, plus de cornes, de queue et de griffes ! Et pour ce qui concerne ce pied, dont je ne puis me défaire, il me nuirait dans le monde, aussi, comme beaucoup de jeunes gens, j'ai depuis long-tems adopté la mode des faux mollets.

LA SORCIÈRE, dansant.

J'en perds l'esprit, je croi ;  
Monsieur Satan chez moi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.



Point de nom pareil, femme, je t'en prie !

A SORCIÈRE.

Pourquoi ? que vous a-t-il fait ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Depuis bien des années il est inscrit au livre des fables ; mais les hommes n'en sont pas pour cela devenus meilleurs : ils sont délivrés du malin, mais les malins sont restés. Que tu m'appelles monsieur le baron, à la bonne heure ! Je suis Vraiment un cavalier comme bien d'autres : tu ne peux douter de ma noblesse ; tiens, voilà l'écusson que je porte !

(Il fait un geste indécent.)

LA SORCIÈRE rit immodérément.

Ha ! ha ! c'est bien là votre genre ! vous êtes un coquin comme vous fûtes toujours !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Mon ami, voilà de quoi t'instruire ! C'est ainsi qu'on se conduit avec les sorcières.

LA SORCIÈRE.

Dites maintenant, messieurs, ce que vous désirez.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un bon verre de la liqueur que tu sais, mais de la plus vieille, je te prie, car les années doublent sa force.

LA SORCIÈRE.

Bien volontiers ! j'en ai un flacon dont quelquefois je goûte moi-même, elle n'a plus la moindre puanteur, je vous en donnerai un petit verre.

(Bas à Méphistophélès.)

Mais si cet homme en boit sans être préparé, il n'a pas, comme

vous savez, une heure à vivre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un bon ami, elle ne peut que lui faire du bien ; je lui donnerais sans crainte la meilleure de toute ta cuisine. Trace ton cercle, dis tes paroles, et donne-lui une tasse pleine.

(La sorcière, avec des gestes singuliers, trace un cercle où elle place mille choses bizarres. Cependant, les verres commencent à résonner, la marmite à tonner, et ils font de la musique. Enfin, elle apporte un gros livre, place les chats dans le cercle, où ils lui servent de pupitre et tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de marcher à elle.)

FAUST, à Méphistophélès.

Non ! dis-moi ce que tout cela va devenir. Cette folle engeance, ces gestes extravagans, cette dégoûtante sorcellerie, me sont assez connus, et je les hais assez.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Chantons ! ce n'est que pour rire, ne fais donc pas tant l'homme grave ! Elle doit, comme médecin, faire un hocuspocus, afin que la liqueur te soit profitable.

(Il contraint Faust d'entrer dans le cercle.)

LA SORCIÈRE, avec beaucoup d'emphase, prend le livre pour déclamer.

Ami, crois à mon système :

Avec un, dix tu feras ;

Avec deux et trois de même,

Ainsi tu t'enrichiras.

Passe le quatrième

Le cinquième et le sixième,

La sorcière l'a dit :

Le septième et huitième

Seront traités de même....

C'est là que finit

L'œuvre de la Sorcière :  
Si neuf est un,  
Dix n'est aucun,  
Voilà tout le mystère !

FAUST.

Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il n'y en a pas long maintenant : je connais bien tout cela, son livre est plein de ces fadaïses. J'y ai perdu bien du tems, car une parfaite contradiction est aussi mystérieuse pour les sages que pour les fous. Mon ami, l'art est vieux et nouveau. Ce fut l'usage de tous les tems de propager l'erreur en place de la vérité par trois et un, un et trois : sans cesse on babille sur ce sujet, on apprend cela comme bien d'autres choses ; mais qui va se tourmenter à comprendre de telles folies ? L'homme croit d'ordinaire, quand il entend des mots, qu'ils doivent absolument contenir une pensée.

LA SORCIÈRE.

La science la plus profonde  
N'est donnée à personne au monde ;  
Mais sans aucuns soins,  
La connaissance universelle,  
Le plus souvent se révèle  
À ceux qui la cherchent le moins.

FAUST.

Quel contresens elle nous dit ! Tout cela va me rompre la tête, il me semble entendre un chœur de cent mille fous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Assez ! assez, très-excellente sibylle ! donne ici ta potion, et

que la coupe soit pleine jusqu'au bord : le breuvage ne peut nuire à mon ami ; c'est un homme qui a passé par plusieurs grades, et qui en a fait des siennes.

(La Sorcière, avec beaucoup de cérémonie, verse la boisson dans le verre ; au moment qu'il le porte à sa bouche, il s'élève une légère flamme.)  
MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vivement ! encore un peu ! cela va bien te réjouir le cœur. Comment, tu es avec le Diable à *tu* et à *toi*, et la flamme t'épouvante !

La Sorcière efface le cercle. Faust en sort.)  
MÉPHISTOPHÉLÈS.

En avant ! il ne faut pas que tu te reposes.

LA SORCIÈRE.

Puisse ce petit coup vous faire du bien !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à la Sorcière.

Et si je puis quelque chose pour toi, fais-le-moi savoir au sabbat.

LA SORCIÈRE.

Voici une chanson ! chantez-la quelquefois, vous en éprouverez des effets singuliers.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Viens vite, et laisse-toi conduire ; il est nécessaire que tu transpires, afin que la vertu de la liqueur agisse dedans et dehors. Je te ferai ensuite apprécier les charmes d'une noble oisiveté, et tu reconnaîtras bientôt, à des transports secrets, l'influence de Cupidon, qui voltige çà et là par le monde.

FAUST.

Laisse-moi jeter encore un regard rapide sur ce miroir, cette image de femme était si belle !

MÉPHISTOPHÈLES.

Non ! non ! tu vas voir devant toi tout à l'heure le modèle des femmes en personne vivante.

(À part.)

Avec cette boisson dans le corps, tu verras, dans chaque femme, une Hélène.

## SECONDE PARTIE.

---

### Une Rue.

FAUST, MARGUERITE, passant.

FAUST.

Ma jolie demoiselle, oserais-je hasarder de vous offrir mon bras et ma conduite ?

MARGUERITE.

Je ne suis ni demoiselle ni jolie, et je puis aller à la maison sans la conduite de personne.

(Elle se débarrasse et s'enfuit.)

FAUST.

Par le ciel ! c'est une belle enfant : je n'ai encore rien vu de semblable ; elle semble si honnête et si vertueuse, et a pourtant en même tems quelque chose de si piquant ! De mes jours, je n'oublierai la rougeur de ses lèvres, l'éclat de ses joues ! comme elle baissait les yeux ; ah ! elle s'est profondément gravée dans

mon cœur : comme elle s'est vite dégagée !... il y a de quoi me ravir !

MÉPHISTOPHÉLÈS s'avance.  
FAUST.

Écoute, il faut me faire avoir la jeune fille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh ! laquelle ?

FAUST.

Celle qui passait ici tout à l'heure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celle-là ! Elle sort de chez son confesseur, qui l'a absoute de tous ses péchés : je m'étais glissé tout contre sa place. C'est bien innocent ; elle va à confesse pour un rien ; je n'ai aucune prise sur elle.

FAUST.

Elle a pourtant plus de quatorze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous parlez bien comme Jean-le-chanteur, qui convoite toutes les belles fleurs, et s'imagine qu'honneur et faveur sont pour lui, sans qu'il ait à les mériter. Mais il n'en va pas toujours ainsi.

FAUST.

Monsieur le magister, laissez-moi en paix ; et je vous le dis bref et bien : si la douce jeune fille ne repose pas ce soir dans mes bras, à minuit nous sommes séparés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songez à quelque chose de faisable, il me faudrait quinze jours au moins, seulement pour guetter l'occasion.

FAUST.

Sept heures devant moi, et l'aide du diable me serait inutile pour séduire une petite créature semblable !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous parlez déjà presque comme un Français ; cependant, je vous prie, ne vous chagrinez pas. À quoi sert-il d'être si pressé de jouir ? Le plaisir est beaucoup moins vif, que si d'avance et par toutes sortes de brimborions vous pétrissiez et pariez vous-même votre petite poupée, comme on le voit dans maints contes gaulois.

FAUST.

J'ai aussi de l'appétit sans cela.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maintenant, sans invectives ni railleries, je vous dis une fois pour toutes qu'on ne peut aller si vite avec cette belle enfant. Il ne faut là employer nulle violence, et nous devons nous accommoder de la ruse.

FAUST.

Va me chercher quelque chose de cet ange ; conduis-moi au lieu où elle repose ! apporte-moi un fichu qui ait couvert son sein, un ruban de ma bien-aimée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous verrez par-là que je veux sincèrement plaindre et secourir votre peine : ne perdons pas un moment ; dès aujourd'hui, je vous conduis dans sa chambre.

FAUST.

Et je dois la voir, la posséder ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, elle sera chez une voisine. Cependant vous pourrez, en

l'attente du bonheur futur, vous enivrer à loisir de l'air qu'elle aura respiré.

FAUST.

Partons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est encore trop tôt.

FAUST.

Procure-toi donc un présent pour elle.

(Il sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Déjà des présents ; c'est bien ! Voilà le moyen de réussir ! Je connais mainte belle place ; et maint vieux trésor bien enterré ; je veux les passer un peu en revue.

(Il sort.)

---

## Le Soir

### Une Petite Chambre bien rangée.

MARGUERITE, tressant ses nattes et les attachant.

Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel est le monsieur de ce matin : il a, certes, le regard noble, et sort de bonne maison, comme on peut le lire sur son front... il n'eût pas sans cela été si hardi.

(Elle sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Entrez, tout doucement, entrez donc !

FAUST, après quelque tems de silence.

Je t'en prie, laisse-moi seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS, parcourant la chambre.

Toutes les jeunes filles ne se tiennent pas si proprement.



(Il sort.)

FAUST, regardant à l'entour.

Sois bien venu, doux crépuscule, qui éclaires ce sanctuaire. Saisis mon cœur, douce peine d'amour, qui vis dans ta faiblesse de la rosée de l'espérance ! Comme tout ici respire le sentiment du silence, de l'ordre, du contentement ! Dans cette misère, que de plénitude ! Dans ce cachot que de félicité !

(Il se jette sur le fauteuil de cuir, près du lit.)

Ô reçois-moi, toi qui as déjà reçu dans tes bras ouverts des générations en joie et en douleur ! Ah ! que de fois une troupe d'enfans s'est pendue autour de ce trône paternel. Peut-être, en souvenir du saint Christ, ma bien-aimée entourée d'une jeune famille a baisé ici la main flétrie de son aïeul. Je sens, ô jeune fille ! ton esprit d'ordre murmurer autour de moi, cet esprit qui partage tes jours comme une mère, qui t'instruit à étendre proprement le tapis sur la table et te fait remarquer même les grains de poussière qui crient sous tes pieds. Ô main si chère ! si divine ! La cabane devient par toi riche comme le ciel. Et là.....

(Il lève un rideau de lit.)

Quelles délices cruelles s'emparent de moi ! Je pourrais ici couler des heures entières. Nature ! ici tu faisais rêver agréablement cet ange incarné. Ici reposait cette enfant dont le sang palpitait d'une vie nouvelle ; et ici avec une sainte et pure agitation se formait cette image de Dieu.

Et toi, qui t'y a conduit ? De quels sentimens te trouves-tu agité ? Que veux-tu ici ? Pourquoi ton cœur est-il serré ?... Malheureux Faust, je ne te reconnais plus !

Est-ce une vapeur enchantée qui m'entoure en ces lieux ? Je suis si pressé de jouir, et je me laisse aller aux songes de

l'amour ; serions-nous le jouet de chaque impression de l'air ? Qu'elle rentre en ce moment !... comme le cœur te battrait de ta faute : comme le grand Jean serait petit ! comme il tomberait confondu à ses pieds !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vite, je la vois revenir.

FAUST.

Allons, allons, je n'y reviens plus.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici une petite cassette assez lourde, que j'ai prise quelque part, placez—la toujours dans l'armoire, et je vous jure que l'esprit va lui en tourner. Je vous donne là une petite chose afin de vous en acquérir une autre : il est vrai qu'un enfant est un enfant et qu'un jeu est un jeu.

Je ne sais si je dois...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pouvez-vous le demander ? Vous pensez peut-être à garder le trésor : en ce cas je conseille à votre avarice de m'épargner le tems qui est si cher, et une peine plus longue. Je n'espère point de vous voir jamais plus sensé ; j'ai beau, pour cela, me gratter la tête, me frotter les mains...

(Il met la cassette dans l'armoire, et en referme la serrure.)

Allons, venez vite ! vous voulez amener à vos vœux et à vos désirs l'aimable jeune fille, et vous voilà planté, comme si vous alliez entrer dans l'auditoire, et comme si la physique et la métaphysique étaient là devant vous en personnes vivantes. Venez donc.

(Ils sortent.)

MARGUERITE, avec une lampe.

Que l'air ici est épais et étouffant !

(Elle ouvre la fenêtre.)

Il ne fait cependant pas si chaud dehors. Quant à moi, je suis toute je ne sais comment. — Je souhaiterais que ma mère ne revînt pas à la maison. Un frisson me court, par tout le corps... Ah ! je suis une femme bien follement craintive.

(Elle se met à chanter en se déshabillant.)

Autrefois un roi de Thulé,  
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle,  
Reçut à la mort de sa belle,  
Une coupe d'or ciselé.

Comme elle ne le quittait guère,  
Dans les festins les plus joyeux,  
Toujours une larme légère,  
À sa vue humectait ses yeux.

Ce prince, à la fin de sa vie,  
Lègue tout, ses villes, son or,  
Excepté la coupe chérie,  
Qu'à la main il conserve encor.

Il fait à sa table royale,  
Asseoir ses barons et ses pairs,  
Au milieu de l'antique salle  
D'un château que baignaient les mers.

Le buveur se lève et s'avance  
Auprès d'un vieux balcon doré ;

Il boit, et soudain sa main lance  
Dans les flots, le vase sacré.

Il tombe, tourne, l'eau bouillonne,  
Puis se calme bientôt après ;  
Le vieillard pâlit et frissonne.....  
Il ne boira plus désormais.

(Elle ouvre l'armoire pour serrer ses habits, et voit l'écrin.)

Comment cette belle cassette est-elle venue ici dedans ? j'avais pourtant sûrement fermé l'armoire. Cela m'étonne : que peut-il s'y trouver ? Peut-être quelqu'un l'a-t-il apportée comme un gage, sur lequel ma mère aura prêté. Une petite clé y pend à un ruban. Je puis donc l'ouvrir sans indiscretion. Qu'est cela ? Dieu du ciel ! je n'ai de mes jours rien vu de semblable. Une parure !... dont une grande dame pourrait se faire honneur aux jours de fête. Comme cette chaîne m'irait bien ! à qui peut appartenir tant de richesse ?

(Elle s'en pare, et va devant le miroir.)

Si seulement ces boucles d'oreilles étaient à moi ! cela vous donne un tout autre air. Jeunes filles, à quoi sert la beauté ? c'est bel et bon ; mais on laisse tout cela : si l'on vous loue, c'est presque par pitié. Tout se presse après l'or ; de l'or tout dépend. Ah ! pauvres que nous sommes !

## Une Promenade.

FAUST, dans ses pensées, et se promenant.

MÉPHISTOPHÉLÈS, s'approchant.

Par tout amour dédaigné ! par les élémens de l'enfer !... je voudrais savoir quelque chose de plus odieux, que je puisse

maudire.

FAUST.

Qu'as-tu ? qui t'intrigue si fort ? je n'ai vu de ma vie une figure pareille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me donnerais volontiers au diable, si je ne l'étais moi-même.

FAUST.

Quelque chose s'est-il dérangé dans ta tête ? ou cela t'amuse-t-il de tempêter comme un enragé ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pensez donc qu'un prêtre a rafflé la parure offerte à Marguerite. — La mère prend la chose pour la voir, et cela commence à lui causer un dégoût secret ! La dame a l'odorat fin, elle renifle sans cesse dans les livres de prières, et flaire chaque meuble l'un après l'autre, pour voir s'il est saint ou profane ; ayant, à la vue des bijoux, clairement jugé que ce n'était pas là une grande bénédiction : « Mon enfant, s'écria-t-elle, bien injustement acquis captive l'ame et consume le sang : consacrons-le tout à la mère de Dieu, et elle nous réjouira par la manne du ciel ! » La petite Marguerite fit une moue assez gauche : cheval donné, pensa-t-elle, est toujours bon ; et vraiment celui qui a si adroitement apporté ceci ne peut être un impie. La mère fit venir un prêtre : celui-ci eut à peine entendu cette niaiserie, que son attention se porta là toute entière, et il lui dit : « Que cela est bien pensé ! celui qui se surmonte ne peut que gagner. L'église a un bon estomac, elle a dévoré des pays entiers sans jamais cependant avoir d'indigestion. L'église seule, mes chères dames, peut digérer un bien mal acquis. »

FAUST.

C'est l'usage le plus commun, juifs et  
rois le peuvent aussi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il saisit là-dessus colliers, chaînes et boucles, comme si ce  
n'eût été qu'une bagatelle, ne remercia ni plus ni moins que pour  
un panier de noix, leur promit les dons du ciel.... et elles furent  
très-édifiées.

FAUST.

Et Marguerite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est assise, inquiète, ne sait ce qu'elle veut, ni ce qu'elle  
doit ; pense à l'écrin jour et nuit, mais plus encore à celui qui l'a  
apporté.

FAUST.

Le chagrin de ma bien-aimée me fait souffrir : va vite me  
chercher un autre écrin; le premier n'avait pas déjà tant de  
valeur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! oui, pour monsieur tout est enfantillage !

FAUST.

Fais et établis cela d'après mon idée ; attache-toi à la voisine,  
sois un diable et non un enfant, et apporte-moi un nouveau  
présent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, gracieux maître, de tout mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS, seul.

Un pareil fou, amoureux , serait capable de vous tirer en l'air

le soleil, la lune et les étoiles, comme un feu d'artifice, pour le divertissement de sa belle.

(Il sort.)

---

## La Maison de la Voisine.

MARTHE, seule.

Que Dieu pardonne à mon cher mari, il n'a rien fait de bon pour moi ; il s'en est allé au loin par le monde, et m'a laissée seule sur le fumier. Je ne l'ai cependant guère tourmenté, et je n'ai fait, Dieu le sait, que l'aimer de tout mon cœur.

(Elle pleure.)

Peut-être est-il déjà mort ! — Ô chagrin ! — si j'avais seulement son extrait mortuaire !

MARGUERITE entre.

Madame Marthe !

MARTHE.

Que veux-tu, petite Marguerite ?

MARGUERITE.

Mes genoux sont prêts à se dérober sans moi ; j'ai retrouvé dans mon armoire un nouveau coffre, du même bois, et contenant des choses bien plus riches sous tous les rapports que le premier.

MARTHE.

Il ne faut pas le dire à ta mère : elle irait encore le porter à son confesseur.

MARGUERITE.

Mais voyez donc, admirez donc !

MARTHE, la parant.

Heureuse créature !

MARGUERITE.

Pauvre comme je suis, je n'oserais pas me montrer ainsi dans les rues, ni à l'église.

MARTHE.

Viens souvent me trouver, et tu essaieras ici en secret ces parures ; tu pourras te promener une heure devant le miroir : nous y trouverons toujours du plaisir, et s'il vient ensuite une occasion, une fête, au fera voir aux gens tout cela l'un après l'autre. D'abord une petite chaîne, ensuite une perle à l'oreille. Ta mère ne se doutera de rien, et on lui fera quelque histoire.

MARGUERITE.

Qui a donc pu apporter ici ces deux petites cassettes ? Cela n'est pas naturel.

(On frappe.)

MARTHE, regardant par le rideau.

C'est un monsieur étranger. — Entrez !

MÉPHISTOPHÉLÈS entre.

Je suis bien libre, d'entrer si brusquement, et j'en demande pardon à ces dames.

(Il s'incline devant Marguerite.)

Je désirerais parler à madame Marthe Swerdlein.

MARTHE.

C'est moi ; que me veut monsieur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, bas.

Je vous connais maintenant ; c'est assez pour moi ; vous avez-là une visite d'importance : pardonnez-moi la liberté que j'ai



prise, je reviendrai cet après-midi.

MARTHE, gaîment.

Vois, mon enfant, ce que c'est que le monde, monsieur te prend pour une demoiselle.

MARGUERITE.

Je ne suis qu'une pauvre jeune fille : ah ! Dieu ! monsieur est bien bon, la parure et les bijoux ne sont point à moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! ce n'est pas seulement la parure ; vous avez un air, un regard si fin... je me réjouis de pouvoir rester.

MARTHE.

Qu'annonce-t-il donc ? Je désirerais bien...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je voudrais apporter une nouvelle plus gaie, mais j'espère que vous ne m'en ferez pas porter la peine ; votre mari est mort, et vous fait saluer.

MARTHE.

Il est mort ! le bon cœur ! Ô ciel ! mon mari est mort ! ah ! je m'évanouis !

MARGUERITE.

Ah ! chère dame ; ne vous désespérez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Écoutez-en la tragique aventure.

MARTHE.

Oui, racontez-moi la fin de sa carrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il gît à Padoue, enterré près de saint Antoine, en terre sainte, pour y reposer éternellement.

MARTHE.

Vous n'avez donc rien à m'en apporter ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si fait : une prière grave et nécessaire ; c'est de faire dire pour lui trois cents messes : du reste, mes poches sont vides.

MARTHE.

Quoi ! pas une médaille ? pas un bijou ? Ce que tout ouvrier misérable garde précieusement au fond de son sac, et réserve comme souvenir, dût-il mourir de faim, dût-il mendier ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Madame, cela m'est on ne peut plus pénible ; mais il n'a vraiment pas gaspillé son argent ; aussi il s'est bien repenti de ses fautes, oui, et a plaint encore bien plus son infortune.

MARGUERITE.

Ah ! faut-il que les hommes soient si malheureux ! Certes, je veux lui faire dire quelques *requiem*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous seriez digne d'entrer vite dans le mariage, vous êtes une aimable enfant.

MARGUERITE.

Oh non ! cela ne me convient pas encore !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sinon un mari, un galant en attendant ; ce serait le plus grand bienfait du ciel que d'avoir dans ses bras un objet si aimable.

MARGUERITE.

Ce n'est point l'usage du pays.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Usage ou non, cela se fait de même.

MARTHE.

Poursuivez donc votre récit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'assis près de son lit de mort : c'était un peu mieux que du fumier, de la paille à demi pourrie ; mais il mourut comme un chrétien, et trouva qu'il en avait encore pardessus son écot. « Comme je dois, s'écria-t-il, me détester cordialement d'avoir pu délaisser ainsi mon état, ma femme ! Ah ! ce souvenir me tue. Pourra-t-elle jamais me pardonner en cette vie ?... »

MARTHE, pleurant.

L'excellent mari ! je lui ai depuis long-tems pardonné !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Mais, Dieu le sait, elle en fut plus coupable que moi ! »

MARTHE.

Il ment en cela ! Quoi ! mentir au bord de la tombe !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il en contait sûrement à son agonie, si je puis m'y connaître. « Je n'avais, dit-il, pas le tems de bâiller ; il fallait lui faire d'abord des enfans, et ensuite lui gagner du pain..... quand je dis du pain, c'est dans son acception la plus étendue, et je n'en pouvais manger ma part en paix. »

MARTHE.

A-t-il donc oublié tant de foi, tant d'amour ?... toute ma peine le jour et la nuit ?...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non pas, il y a sincèrement pensé. Et il a dit : « Quand je partis de Malte, je priai avec ardeur pour ma femme et mes enfans ; aussi le ciel me fut-il propice, car notre vaisseau prit un bâtiment de transport turc, qui portait un trésor du grand sultan ; il devint la récompense de nôtre courage, et j'en reçus, comme de juste, ma part bien mesurée. »

MARTHE.

Eh comment ! où donc ? il l'a peut-être enterrée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui sait où maintenant les quatre vents l'ont emportée ? Une jolie demoiselle s'attacha à lui, lorsqu'en étranger il se promenait autour de Naples ; elle agit envers lui avec beaucoup d'amour et de fidélité, tant qu'il s'en ressentit jusqu'à son heureuse fin.

MARTHE.

Le vaurien ! le voleur à ses enfans ! Faut-il que ni misère ni besoin n'aient pu empêcher une vie aussi scandaleuse !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, voyez ! il en est mort aussi. Si j'étais à présent à votre place, je pleurerais sur lui pendant l'année d'usage, et cependant je rendrais visite à quelque nouveau trésor.

MARTHE.

Ah Dieu ! comme était mon premier, je n'en trouverais pas facilement un autre dans le monde. À peine pourrait-il exister un fou plus charmant. Il aimait seulement un peu trop les voyages, les femmes étrangères, le vin étranger, et tous ces maudits jeux de

dés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bien, bien, cela pouvait encore se supporter, si par hasard, de son côté, il vous en passait autant ; je vous assure que, moyennant cette clause, je ferais volontiers avec vous l'échange de l'anneau.

MARTHE.

Oh ! monsieur aime à badiner.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Sortons vite, elle prendrait bien au mot le diable lui-même.

(À Marguerite.)

Comment va le cœur ?

MARGUERITE.

Qu'entend par-là monsieur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

La bonne, l'innocente enfant !

(Haut.)

Bonjour, mesdames.

MARGUERITE.

Bonjour.

MARTHE.

Ô dites-moi donc vite : je voudrais bien avoir un indice certain sur le lieu où mon trésor est mort et enterré. Je fus toujours amie de l'ordre, et je voudrais voir sa mort dans les affiches.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, bonne dame, la vérité se connaît dans tous pays par deux témoignages de bouche ; j'ai encore un fin compagnon, que je veux faire paraître pour vous devant le juge. Je vais l'amener ici.

MARTHE.

Oh oui ! veuillez le faire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et que la jeune fille soit aussi là. — C'est un brave garçon ; il a beaucoup voyagé et témoigne pour les demoiselles toute l'honnêteté possible.

MARGUERITE.

Je vais rougir devant ce monsieur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Devant aucun roi de la terre.

MARTHE.

Là, derrière la maison, dans mon jardin, nous attendrons tantôt ces messieurs.

### Une Rue.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Qu'est-ce qu'il y a ? cela s'avance-t-il ? cela finira-t-il bientôt ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah bravo ! je vous trouve en feu. Dans peu de tems, Marguerite est à vous. Ce soir, vous la verrez chez Marthe, sa voisine : c'est une femme qu'on croirait choisie exprès pour le rôle d'entremetteuse et de Bohémienne.

FAUST.

Fort bien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cependant on exigera quelque chose de nous.

FAUST.

Un service en mérite un autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut que nous donnions un témoignage valable, à savoir que les membres de son mari reposent juridiquement à Padoue, en terre sainte.

FAUST.

C'est prudent ! Il nous faudra donc maintenant faire le voyage ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

*Sancta simplicitas* ! Ce n'est pas cela qu'il faut faire ; témoignez sans en savoir davantage.

FAUST.

S'il n'y a rien de mieux, le plan manque.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ô saint homme !... le serez-vous encore long-tems ? Est-ce la première fois de votre vie que vous auriez porté faux témoignage ? N'avez-vous pas de Dieu, du monde, et de ce qui s'y passe, des hommes et de ce qui règle leur tête et leur cœur, donné des définitions avec grande assurance, effrontément et d'un cœur ferme ? Et, si vous voulez bien descendre en vous-même, vous devrez bien avouer que vous en savez autant que sur la mort de M. Swerdlein.

FAUST.

Tu es et restes un menteur et un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, si l'on n'en savait pas un peu plus. Car demain n'irez-vous pas, en tout bien tout honneur, séduire cette pauvre

Marguerite et lui jurer l'amour le plus sincère ?

FAUST.

Et du fond de mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-bien ! Ensuite ce seront des sermens d'amour et de fidélité éternelle, d'un penchant unique et tout puissant... — Tout cela partira-t-il aussi du cœur ?

FAUST.

Laissons cela, cela se fera. — Lorsque pour mes sentimens, pour mon ardeur, je cherche des noms, et n'en trouve point, qu'alors je me jette dans le monde de toute mon ame, que je saisis les plus énergiques expressions, et que ce feu dont je brûle, je l'appelle sans cesse infini, éternel, est-ce là un mensonge diabolique ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai pourtant raison.

FAUST.

Écoute, et fais bien attention à ceci. — Je te prie d'épargner mes poumons. — Qui veut avoir raison, et possède seulement une langue, l'a certainement. Et viens, je suis rassasié de bavardage, car si tu as raison, c'est que je préfère me taire.

---

## **Un Jardin.**

---

MARGUERITE, au bras de FAUST ; MARTHE,  
MÉPHISTOPHÉLÈS, se promenant de long en large.

MARGUERITE.



Je sens bien que monsieur me ménage ; il s'abaisse pour me faire honte. Les voyageurs ont ainsi la coutume de tout prendre tout en bonne part, et de bon cœur ; je sais fort bien qu'un homme aussi expérimenté, ne peut s'entretenir avec mon pauvre langage.

FAUST.

Un regard de toi, une seule parole m'entretient davantage que toute la sagesse de ce monde.

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE.

Ne vous gênez point !... Comment pouvez-vous baiser ma main, elle est si sale, si rude ! Que n'ai-je point à faire chez nous ? Ma mère est si ménagère...

(Ils passent.)

MARTHE.

Et vous, monsieur, vous voyagez donc toujours ainsi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! l'état et le devoir nous y forcent ! Avec quel chagrin on quitte certains lieux ! Et on n'oserait pourtant pas prendre sur soi d'y rester.

MARTHE.

Dans la force de l'âge, cela fait bien, de courir çà et là librement par le monde. Cependant la mauvaise saison vient ensuite, et se traîner seul au tombeau en célibataire , c'est ce que personne n'a fait encore avec succès.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vois avec effroi venir cela de loin.

MARTHE.

C'est pour çà, digne monsieur, qu'il faut vous consulter à tems.

(Ils passent.)

MARGUERITE.

Oui, tout cela sort bientôt des yeux et de l'esprit : la politesse vous est facile, mais vous avez beaucoup d'amis plus spirituels que moi.

FAUST.

Ô ma chère ! ce que l'on décore tant du nom d'esprit n'est souvent plutôt que vanité et bêtise.

MARGUERITE.

Comment ?

FAUST.

Ah ! faut-il que la simplicité, que l'innocence ne sachent jamais se connaître elles-mêmes et apprécier leur sainte dignité ! Que l'humilité, l'obscurité, les dons les plus précieux de la bienfaisante nature.....

MARGUERITE.

Pensez un seul moment à moi et j'aurai ensuite assez le tems de penser à vous.

FAUST.

Vous êtes donc toujours seule !

MARGUERITE.

Oui, notre ménage est très-petit, et cependant il faut qu'on y veille. Nous n'avons point de servante, il faut cuire, balayer, tricoter et coudre, courir soir et matin ; ma mère est si exacte dans les plus petites choses !..... Non qu'elle soit contrainte à se gêner beaucoup, nous pourrions nous remuer encore comme bien d'autres. Mon père nous a laissé un joli avoir, une petite maison et un jardin à l'entrée de la ville. Cependant, je mène en ce moment des jours assez paisibles ; mon frère est soldat, ma petite

sœur est morte : cette enfant me donnait bien du mal ; cependant j'en prenais encore la peine ; elle m'était si chère !

FAUST.

Un ange, si elle te ressemblait.

MARGUERITE.

Je l'élevais, et elle m'aimait sincèrement. Elle naquit après la mort de mon père, nous pensâmes alors perdre ma mère, tant elle fut languissante ! Elle fut long-tems à se remettre, et seulement peu à peu, de sorte qu'elle ne put songer à nourrir elle-même la petite créature, et que je fus seule à l'élever en lui faisant boire du lait et de l'eau ; elle était comme ma fille. Dans mes bras, sur mon sein, elle prit bientôt de l'amitié pour moi, se remua et grandit.

FAUST.

Tu dus sentir alors un bonheur bien pur !

MARGUERITE.

Mais, certes, aussi bien des heures de trouble. Le berceau de la petite était la nuit près de mon lit, elle se remuait à peine que je m'éveillais ; tantôt il fallait la faire boire, tantôt placer près de moi. Tantôt, quand elle ne se taisait pas, la mettre au lit, et aller çà et là dans la chambre en la faisant danser. Et puis, de grand matin, il fallait aller au lavoir, ensuite aller au marché et revenir au foyer, et toujours ainsi, un jour comme l'autre. Avec une telle existence, monsieur, on n'est pas toujours réjoui, mais on en savoure mieux la nourriture et le repos.

(Ils passent.)

MARTHE.

Les pauvres femmes s'en trouvent mal pourtant ; il est difficile de corriger un célibataire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'il se présente une femme comme vous, c'est de quoi me rendre meilleur que je ne suis.

MARTHE.

Parlez vrai, monsieur, n'auriez-vous encore rien trouvé ? Le cœur ne s'est-il pas attaché quelque part ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le proverbe dit : *Une maison qui est à vous, et une brave femme, sont précieuses comme l'or et les perles.*

MARTHE.

Je demande si vous n'avez jamais obtenu des faveurs de personne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On m'a partout reçu très-honnêtement.

MARTHE.

Je voulais dire : votre cœur n'a-t-il jamais eu d'engagement sérieux ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avec les femmes il ne faut jamais s'exposer à badiner.

MARTHE.

Ah ! vous ne me comprenez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en suis vraiment fâché ; pourtant je comprends que... vous avez bien des bontés.

(Ils passent.)

FAUST.

Tu me reconnus donc, mon petit ange, dès que j'arrivai dans le

jardin ?

MARGUERITE.

Ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Je baissai soudain les yeux.

FAUST.

Et tu me pardonnes la liberté que je pris ? ce que j'eus la témérité d'entreprendre lorsque tu sortis tantôt de l'église.

MARGUERITE.

Je fus consternée, jamais cela ne m'était arrivé, personne n'a pu jamais dire du mal de moi. Ah ! pensai-je, aurait-il trouvé dans ma marche quelque chose de hardi, d'inconvenant ? il a paru s'attaquer à moi comme s'il eût eu affaire à une fille de mauvaise vie. Je l'avouerai pourtant : je ne sais quoi commençait déjà à m'émouvoir à votre avantage ; mais certainement je me voulus bien du mal de n'avoir pu vous traiter plus défavorablement encore.

FAUST.

Douce amie !

MARGUERITE.

Laissez-moi....

(Elle cueille une marguerite et en arrache les pétales l'un après l'autre.)

FAUST.

Que veux-tu faire ? un bouquet ?

MARGUERITE.

Non, ce n'est qu'un jeu.

FAUST.

Comment ?

MARGUERITE.

Allons, vous vous moquerez de moi.

(Elle effeuille et murmure tout bas.)

FAUST.

Que murmures-tu ?

MARGUERITE, à demi-voix.

Il m'aime. — Il ne m'aime pas.

FAUST.

Douce figure du ciel !

MARGUERITE continue.

Il m'aime. — Non. — Il m'aime. — Non....

(Arrachant le dernier pétale, avec une joie douce.)

Il m'aime !

FAUST.

Oui, mon enfant ; que l'expression de cette fleur soit pour toi l'oracle des dieux ! Il t'aime ! comprends-tu ce que cela signifie ? il t'aime !

(Il prend ses deux mains.)

MARGUERITE.

Je frissonne !

FAUST.

Ô ne frémis pas ! que ce regard, que ce serrement de main te disent ce qui ne peut s'exprimer : s'abandonner entièrement, pour sentir un ravissement qui peut être éternel ! Éternel !... sa fin serait le désespoir!... Non ! point de fin ! point de fin !

(Marguerite lui sert la main, se dégage et s'enfuit. Il demeure un instant dans ses pensées, puis la suit.)

MARTHE, approchant.

La nuit vient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, et il nous faut partir.

MARTHE.

Je vous prierais bien de rester plus long-tems, mais ou est si méchant dans notre endroit ! C'est comme si personne n'avait rien à faire que de bâiller après les pas et démarches de ses voisins ; et, de telle sorte qu'on se conduise, on devient l'objet de tous les bavardages. Et notre jeune couple ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

S'est envolé là par l'allée. Inconstans papillons !

MARTHE.

Il paraît l'affectionner.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle aussi. C'est comme va le monde.

## Une petite Cabane du Jardin.

(Marguerite y saute, se blottit derrière la porte, tient le bout de ses doigts sur ses lèvres, et regarde par la fente.)

MARGUERITE.

Il vient !

FAUST entre.

Ah ! friponne, tu veux m'agacer ! je te tiens !

(Il l'embrasse.)

MARGUERITE, le saisissant, et lui rendant le baiser.

Ô le meilleur des hommes ! je t'aime de tout mon cœur.

(Méphistophélès frappe.)

FAUST, frappant du pied.

Qui est là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un ami.

FAUST.

Une bête !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est tems de se quitter.

MARTHE entre.

Oui, il est tard, monsieur.

FAUST.

Oserai-je vous reconduire ?

MARGUERITE.

Ma mère pourrait.... Adieu !

FAUST.

Faut-il donc que je parte ? Adieu !

MARTHE.

Bonsoir.

MARGUERITE.

Au prochain revoir !

{ { droite|(Faust et Méphistophélès sortent.)

MARGUERITE.

Mon bon Dieu ! un homme comme celui-ci pense tout et sait tout. J'ai honte devant lui, et je dis *oui* à toutes ses paroles. Je ne suis qu'une pauvre enfant ignorante, et je ne comprends pas ce qu'il peut trouver en moi.

(Elle sort.)

---

**Forêt et Cavernes.**

---



Sublime Esprit, tu m'as donné, tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé. Tu n'as pas en vain tourné vers moi ton visage de feu. Tu m'as livré pour royaume la majestueuse nature, et la force de la sentir, d'en jouir : non, tu ne m'as pas permis de n'avoir qu'une admiration froide et interdite, en m'accordant de regarder dans son sein profond, comme dans le sein d'un ami. Tu as amené devant moi la longue chaîne des vivans, et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air et dans les eaux. Et quand, dans la forêt, la tempête mugit et crie, en précipitant à terre les pins gigantesques dont les tiges voisines se froissent avec bruit, et dont la chute résonne comme un tonnerre de montagne en montagne ; tu me conduis alors dans l'asile des cavernes, tu me révéles à moi-même, et je vois se découvrir les merveilles secrètes cachées dans mon propre sein. Puis à mes yeux la lune pure s'élève doucement vers le ciel, et le long des rochers je vois errer, sur les buissons humides, les ombres argentées du tems passé, qui viennent adoucir l'austère volupté de la méditation.

Oh ! l'homme ne possédera jamais rien de parfait, je le sens maintenant : tu m'as donné avec ces délices, qui me rapprochent de plus en plus des dieux, un compagnon dont je ne puis déjà plus me priver désormais, tandis que, froid et fier, il me rabaisse à mes propres yeux, et, d'une seule parole, replonge dans le néant tous les présens que tu m'as faits ; il a créé dans mon sein un feu sauvage qui m'attire vers toutes les images de la beauté. Ainsi je passe avec transport du désir à la jouissance, et, dans la jouissance, je soupire après le désir.

MÉPHISTOPHÉLÈS *entre*  
MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aurez-vous bientôt assez mené une telle vie ? Comment pouvez-vous vous complaire dans cette langueur ? Il est fort bon d'en essayer une fois, mais pour passer à du neuf.

FAUST.

Je voudrais que tu eusses à faire quelque chose de mieux que de me troubler dans mes bons jours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ! bon ! je vous laisserais volontiers en repos, mais vous ne pouvez me dire cela sérieusement. Pour un compagnon si déplaisant, si rude et si fou, il y a vraiment peu à perdre. Tout le jour on a les mains pleines, et sur ce qui plaît à monsieur, et sur ce qu'il y a à faire pour lui, on ne peut vraiment lui rien tirer du nez.

FAUST.

Voilà tout juste le ton ordinaire, il veut encore un remerciement de ce qu'il m'ennuie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment donc aurais-tu, pauvre fils de la terre, passé ta vie sans moi ? Je t'ai cependant guéri pour long-tems des écarts de l'imagination ; et, sans moi, tu serais déjà bien loin de ce monde. Qu'as-tu là à te nicher comme un hibou dans les cavernes et les fentes des rochers ? quelle nourriture humes-tu dans la mousse pourrie et les pierres mouillées, plaisir de crapaud ? Passe-tems aussi beau qu'agréable ! Le docteur te tient toujours au corps.

FAUST.

Comprends-tu de quelle nouvelle force cette course dans le désert peut ranimer ma vie ? Oui, si tu pouvais le sentir, tu serais

assez diable pour ne pas m'accorder un tel bonheur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un plaisir surnaturel ! S'étendre la nuit sur les montagnes humides de rosée, embrasser avec délice la terre et le ciel, s'enfler d'une sorte de divinité, pénétrer avec transport par la pensée jusqu'à la moelle de la terre, repasser en son sein tous les six jours de la création, bientôt se répandre délicieusement dans le grand tout, dépouiller entièrement tout ce qu'on a d'humain, et finir cette haute contemplation....

(Avec un geste.)

Je n'ose dire comment.....

FAUST.

Fi de toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne peut vous plaire, vous avez raison de dire l'honnête *fi*. On n'ose nommer devant de chastes oreilles ce dont les cœurs chastes ne peuvent se passer : et bref, je vous souhaite bien du plaisir à vous mentir à vous-même de tems à autre. Il ne faut cependant pas que cela dure trop long-tems, tu serais bientôt entraîné encore, et, si cela persistait, détruit dans la folie, l'angoisse et le chagrin. Mais c'est assez ! ta bien-aimée est là-bas, et pour elle tout est plein de peine et de trouble ; tu ne lui sors pas de l'esprit, et elle sent pour toi une passion bien puissante. Naguère ta rage d'amour se débordait, comme un ruisseau qui s'enfle de neiges fondues ; tu la lui as versée dans le cœur, et maintenant ton ruisseau se sèche. Il me semble qu'au lieu de régner dans les forêts, il serait bon que le grand homme récompensât la pauvre jeune fille trompée de son amour. Le tems lui paraît d'une malheureuse longueur ; elle demeure à la fenêtre,

et regarde les nuages passer sur la vieille muraille de la ville. *Si j'étais petit oiseau !* voilà ce qu'elle chante tout le jour et la moitié de la nuit. Une fois elle est gaie, plus souvent triste ; une autre fois elle pleure beaucoup, puis semble devenir plus tranquille, et toujours aime.

FAUST.

Serpent ! serpent !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

N'est-ce pas ?.... Que je t'enlace !

FAUST.

Infâme ! lève-toi de là, et ne nomme point cette charmante femme ! N'offre plus le désir de sa douce possession à mon esprit à demi vaincu.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'importe ! elle te croit envolé, et tu l'es déjà à moitié.

FAUST.

Je suis près d'elle ; mais en fusté-je bien loin encore, jamais je ne l'oublierais, jamais je ne la perdrais ; oui, j'envie le corps du Seigneur, pendant que ses lèvres le touchent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien, mon ami, je vous ai souvent envié, moi, ces deux jumeaux, qui paissent entre des roses.

FAUST.

Fuis, entremetteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ! vous m'invectivez, et j'en dois rire. Le Dieu qui créa le garçon et la fille reconnut de suite cette profession comme la plus noble, et en fit lui-même l'office. Allons ! beau sujet de chagrin !

Vous allez dans la chambre de votre bien-aimée, et non pas à la mort, peut-être !

FAUST.

Qu'est-ce que les joies du ciel entre ses bras ? Qu'elle me laisse me réchauffer contre son sein !... en sentirai-je moins sa misère ? Ne suis-je pas le fugitif... l'exilé ? le monstre sans but et sans repos..... qui comme un torrent, mugissant de rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme ?... Mais elle, innocente, simple, une petite cabane, un petit champ des Alpes, et elle aurait passé toute sa vie dans ce petit monde, au milieu d'occupations domestiques. Tandis que moi, haï de Dieu, je n'ai point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruines, il faut que j'engloutisse toute la paix de son ame ! Enfer ! il te fallait cette victime ! Hâte-toi, démon, abrège-moi le tems de l'angoisse ! que ce qui doit arriver arrive à l'instant ! Fais dérouler sur moi sa destinée, et qu'elle tombe avec moi dans l'abîme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme, cela bouillonne ! comme cela brûle !... Viens et console-la, pauvre fou ! Où une faible tête ne voit pas d'issue, elle se figure voir la fin : Vive celui qui demeure courageux ! Tu es déjà assez raisonnablement endiablé, et je ne trouve rien de plus dégoûtant au monde qu'un diable qui se désespère.

## Chambre de Marguerite.

MARGUERITE, seule, à sa quenouille.

Une amoureuse flamme  
Consumme mes beaux jours ;

Ah ! la paix de mon ame  
A donc fui pour toujours !

Son départ, son absence,  
Sont pour moi le cercueil ;  
Et loin de sa présence  
Tout me paraît en deuil.

Alors, ma pauvre tête  
Se dérange bientôt ;  
Mon faible esprit s'arrête,  
Puis se glace aussitôt.  
Une amoureuse flamme  
Consumme mes beaux jours ;  
Ah ! la paix de mon ame  
A donc fui pour toujours !

Je suis à ma fenêtre,  
Ou dehors, tout le jour,  
C'est pour le voir paraître,  
Ou hâter son retour.

Sa marche que j'admire,  
Son port si gracieux,  
Sa bouche au doux sourire,  
Le charme de ses yeux ;

La voix enchanteresse  
Dont il sait m'embraser,  
De sa main la caresse,

Hélas ! et son baiser.....

D'une amoureuse flamme  
Consument mes beaux jours ;  
Ah ! la paix de mon ame  
A donc fui pour toujours !

Mon cœur bat et se presse,  
Dès qu'il le sent venir ;  
Au gré de ma tendresse  
Puis-je le retenir ?

Ô caresses de flamme !  
Que je voudrais un jour  
Voir s'exhaler mon ame  
Dans ses baisers d'amour !

---

## Jardin de Marthe.

MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

Promets-moi, Henri !...

FAUST.

Tout ce que je puis.

MARGUERITE.

Dis-moi donc, quelle religion as-tu ? Tu es un homme d'un cœur excellent, mais je crois que tu n'as guère de piété.

FAUST.

Laissons cela, mon enfant : tu sais si je t'aime ; pour mon amour j'abandonnerais mon corps et mon sang ; mais je ne veux enlever personne à sa foi et à son église.

MARGUERITE.

Ce n'est pas assez : il faut encore y croire.

FAUST.

Le faut-il ?

MARGUERITE.

Oh ! si je pouvais quelque chose sur toi !... Tu n'honores pas non plus les saints Sacremens.

FAUST.

Je les honore.

MARGUERITE.

Sans les désirer cependant. Il y a long-tems que tu n'es allé à la messe, à confesse ; crois-tu en Dieu ?

FAUST.

Ma bien-aimée, qui oserait dire : *Je crois en Dieu !* Demandez-le aux prêtres ou aux sages, et leur réponse semblera être une raillerie de la demande.

MARGUERITE.

Tu n'y crois donc pas ?

FAUST.

Sache mieux me comprendre, aimable créature : qui oserait le nommer et faire cet acte de foi : *je crois en lui !* qui oserait sentir, et s'exposer à dire : *je ne crois pas en lui !* Celui qui contient tout, qui soutient tout, ne contient-il pas, ne soutient-il pas toi, moi, et lui-même ? Le ciel ne se voûte-t-il pas là-haut ? La terre ne s'étend-elle pas ici bas, et les astres éternels ne



s'élèvent-ils pas en nous regardant amicalement ? Mon œil ne voit-il pas tes yeux ? Tout n'entraîne-t-il pas vers toi et ma tête et mon cœur ? et ce qui m'y attire n'est-ce pas un mystère éternel, visible ou invisible ?... Si grand qu'il soit, remplis-en ton ame, et si, par ce sentiment, tu es heureuse, nomme-le comme tu voudras, bonheur ! cœur ! amour ! Dieu ! — Moi, je n'ai pour cela aucun nom. Le sentiment est tout, et ces noms de la nature ne sont que bruit et que fumée qui nous voilent l'éclat des cieux.

MARGUERITE.

Tout cela est bel et bon ; ce que dit le prêtre y ressemble assez, à quelques autres mots près.

FAUST.

Tous les cœurs, sous le soleil, le répètent en tous lieux, chacun en son langage, pourquoi ne le dirais-je pas dans le mien ?

MARGUERITE.

Si on l'entend ainsi, cela peut paraître raisonnable ; mais il reste encore pourtant quelque chose de louche, car tu n'as pas de christianisme.

FAUST.

Chère enfant !

MARGUERITE.

Mais j'ai horreur depuis long-tems de te voir dans une compagnie...

FAUST.

Comment ?

MARGUERITE.

Celui que tu as avec toi..... je le hais du plus profond de mon cœur. Rien dans ma vie ne m'a davantage blessé le cœur, que le

visage rebutant de cet homme.

FAUST.

Ne crains rien, chère amie.

MARGUERITE.

Sa présence me remue le sang. Je suis d'ailleurs bienveillante pour tous les hommes, mais de même que j'aime à te regarder, de même je sens de l'horreur en le voyant : à tel point que je le tiens pour un coquin... Dieu me pardonne, si je lui fais injure !

FAUST.

Il doit y avoir aussi de ces merles là.

MARGUERITE.

Je ne voudrais pas vivre avec son pareil ! Quand il va pour entrer, il regarde d'un air si railleur, et moitié colère ! On voit qu'il ne prend part à rien ; il porte écrit sur le front qu'il ne peut aimer une ame au monde. Il me semble que je suis si bien à ton bras, si libre, si à l'aise... Eh bien ! sa présence me met toute à la gêne.

FAUST.

Pressentimens de cette ange !

MARGUERITE.

Cela me domine si fort, que partout où il nous accompagne, il me semble aussitôt que je ne t'aime plus. Quand il est là aussi, jamais je ne puis prier, et cela me ronge le cœur ; ça doit te faire le même effet, Henri !

FAUST.

Tu as donc des antipathies ?

MARGUERITE.

Je dois me retirer.

FAUST.

Ah ! ne pourrais-je jamais reposer une seule heure contre ton sein... presser mon cœur contre ton cœur, et mon ame dans ton ame !

MARGUERITE.

Si seulement je couchais seule, je laisserais volontiers ce soir les verroux ouverts, mais ma mère ne dort point profondément, et si elle nous surprenait, je tomberais morte à l'instant.

FAUST.

Mon ange, cela ne sera pas nécessaire. Voici un petit flacon : deux gouttes seulement versées dans sa boisson l'endormiront aisément d'un profond sommeil.

MARGUERITE.

Que ne fais-je pas pour toi ! Cela ne peut certainement lui nuire ?

FAUST.

Sans cela , te le conseillerais-je, ma bien-aimée ?

MARGUERITE.

Quand je te vois, mon cher ami, je ne sais quoi m'oblige à ne te rien refuser ; et j'ai déjà tant fait pour toi, qu'il ne me reste presque plus rien à faire.

(Elle sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS entre.

La brebis est-elle partie ?

FAUST.

Tu as encore espionné ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai appris tout en détail. Monsieur le docteur a été là

catéchisé : j'espère que cela vous profitera. Les jeunes filles sont très-intéressées à ce qu'on soit pieux et docile à la vieille coutume. S'il s'humilie devant elle, pensent-elles, il nous obéira aussi aisément.

FAUST.

Le monstre ne peut sentir comme cette ame fidèle et aimante, pleine de sa croyance qui seule la rend heureuse, se tourmente saintement de la crainte de voir se perdre l'homme qu'elle aime !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ô sensible, très-sensible galant ! Une jeune fille le conduit par le nez.

FAUST.

Vil composé de boue et de feu !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle comprend en maître les physionomies, elle est en ma présence elle ne sait comment. Mon masque, là, désigne un esprit caché ; elle sent que je suis à coup sûr un génie, peut-être le diable lui-même. — Et cette nuit ?...

FAUST.

Qu'est-ce que cela te fait ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est que j'y ai ma part de joie.

---

## **Au Lavoir.**

---

MARGUERITE et LISETTE portant des cruches.

LISETTE.

N'as-tu rien appris sur la petite Barbe ?

MARGUERITE.

Pas un mot. Je vais peu dans le monde.

LISETTE.

Certainement (Sibylle me l'a dit aujourd'hui), elle s'est enfin aussi laissée séduire ! Les voilà toutes avec leurs manières distinguées !

MARGUERITE.

Comment ?

LISETTE.

C'est affreux ! elle se nourrit pour deux quand elle boit et mange.

MARGUERITE.

Ah !

LISETTE.

C'est ainsi que cela a fini : que de tems elle a été pendue à ce vaurien ! C'était une promenade, une course au village ou à la danse ; il fallait qu'elle fût la première dans tout ; il l'amadouait sans cesse avec des gâteaux et du vin, elle s'en faisait accroire sur sa beauté, et avait assez peu d'honneur pour accepter ses présens sans rougir ; d'abord une fleurette, puis une caresse, si bien que sa fleur est loin.

MARGUERITE.

La pauvre créature !

LISETTE.

Plains-la encore ! Quand nous étions seules à filer, et que le soir nos mères ne nous laissaient pas descendre, elle s'asseyait agréablement avec son amoureux sur le banc de la porte, et dans

l'allée sombre, il n'y avait pas pour eux d'heure assez longue ; elle peut aussi maintenant aller s'humilier à l'église en cilice de pénitent.

MARGUERITE.

Il la prend sans doute pour sa femme.

LISETTE.

Il serait bien fou ; un garçon dispos a bien assez d'air autre part. Il a pris sa volée....

MARGUERITE.

Ce n'est pas beau.

LISETTE.

Le rattrappât-elle encore, cela ne ferait rien ! Les garçons lui arracheront sa couronne, et nous répandrons devant sa porte de la Paille hachée.

MARGUERITE, retournant à la maison.

Comment pouvais-je donc médire si hardiment, quand une pauvre jeune fille avait le malheur de faillir ? Comment se faisait-il que, pour les péchés des autres, ma langue ne trouvât pas de termes assez forts ? Si noir que cela me parût, et je le noircissais encore. Cela ne l'était jamais assez pour moi, et je faisais le signe de la croix, et je le faisais aussi grand que possible ; et je suis maintenant le péché même ! Cependant... tout m'y entraîna ; Dieu ! il était si beau ! hélas ! il était si aimable !

---

## Les Remparts.

---

(Dans un creux du mur, l'image de la *Mater dolorosa* : des pots de fleurs devant.)

MARGUERITE met dans le pot des fleurs fraîches.

Incline, ô mère de douleur,  
Vers moi ton gracieux visage :  
Le glaive dans le cœur,  
Tu regardes ton fils qui meurt avec courage.  
À son père céleste adressant un soupir,  
Tu lui demandes de finir  
Un supplice cruel que ta douleur partage.  
Qui souffrira,  
Qui sentira  
Le noir chagrin qui me déchire ?...  
Le doute de mon cœur, comme son désespoir,  
Ce qu'il craint et ce qu'il désire,  
Toi seule, hélas ! peux le savoir.  
En quelque lieu que je puisse être,  
Dans mon cœur je sens naître  
Une affreuse douleur :  
Si je suis seule une heure,  
Je pleure, pleure, pleure,  
Et je sens se briser mon cœur.

Les deux vases de ma fenêtre,  
Je les arrosai de mes pleurs,  
Et puis, voyant le jour renaître,  
Je t'apportai ces fleurs.

Du matin la lueur brillante  
Perçait à peine au sein des nuits,  
Lorsque sortant de ma couche brûlante,

Je vins te confier mon trouble et mes ennuis.  
Le sort cruel me décourage ;  
Ah ! prends pitié de mon malheur :  
Incline, ô mère de douleur,  
Vers moi ton gracieux visage !

---

## La Nuit.

Une Rue devant la porte de Marguerite.

---

VALENTIN, soldat, frère de Marguerite.

Lorsque j'étais assis à un de ces repas où chacun aime à se vanter, et que mes compagnons célébraient hautement devant moi la fleur de leurs bien-aimées, en arrosant l'éloge d'un verre plein et les coudes sur la table.... moi, j'étais assis tranquillement, écoutant toutes leurs fanfaronnades, mais je frottais ma barbe en souriant et je prenais en main mon verre plein : « Chacun son goût, disais-je, mais en est-il une dans le pays qui égale ma chère petite Marguerite, qui soit digne de servir à boire à ma sœur ? » Tope ! tope ! cling ! clang ! résonnaient à l'entour. Les uns criaient : *Il a raison ! elle est l'ornement de toute la contrée !* Alors les vanteurs restaient muets. Et maintenant !... c'est à s'arracher les cheveux ! à courir contre les murs ! Le dernier coquin peut m'accabler de plaisanteries, de nazardes ; il faudra que je sois comme un coupable ; chaque parole dite au hasard me fera suer ! et dussé-je les hacher ensemble, je ne pourrais point les appeler menteurs.



Qui vient là ? qui se glisse là le long ? Je ne me trompe pas, ce sont eux. Si c'est lui, je le punirai comme il mérite, il ne vivra pas long-tems sous les cieux.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Par la fenêtre de la sacristie, on voit briller de l'intérieur la clarté de la lampe éternelle ; elle vacille et pâlit, de plus en plus faible, et les ténèbres la pressent de tous côtés ; c'est ainsi qu'il fait nuit dans

mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et moi je me sens éveillé comme ce petit chat qui se glisse le long de l'échelle, et se frotte légèrement contre la muraille ; il me paraît fort honnête homme d'ailleurs, mais tant soit peu enclin au vol et à la luxure. La superbe nuit du sabbat agit déjà sur tous mes membres ; elle revient pour nous après demain, et l'on sait là pourquoi l'on veille.

FAUST.

Brillera-t-il bientôt dans le ciel, ce trésor que j'ai vu briller ici bas ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu peux bientôt acquérir la joie d'enlever la petite cassette, je l'ai lorgnée dernièrement, et il y a dedans de beaux écus neufs.

FAUST.

Et quoi ! pas un joyau, pas une bague  
pour parer ma bien-aimée ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai bien vu par-là quelque chose, comme une sorte de collier

de perles.

FAUST.

Fort bien ; je serais fâché d'aller vers elle sans présents.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous ne perdriez pas, ce me semble, à jouir encore d'un autre plaisir. Maintenant que le ciel brille tout plein d'étoiles, vous allez entendre un vrai chef-d'œuvre ; je lui chanterai une chanson morale , pour la séduire plus sûrement.

(Il chante avec la guitare.)

Devant la maison  
De celui qui t'adore,  
Petite Louison,  
Que fais-tu dès l'aurore ?  
Au signal du plaisir ;  
Dans la chambre du drille,  
Tu Peux bien entrer fille,  
Mais non fille en sortir.  
Il te tend les bras,  
Vers lui cours bien vite ;  
Bonne nuit, hélas !  
Bonne nuit, ma petite :  
Près du moment fatal,  
Fais grande résistance,  
S'il ne t'offre d'avance  
Un anneau conjugal.

VALENTIN s'avance.

Qui leurres-tu là ? Par le feu ! maudit preneur de rats !... au diable d'abord l'instrument ! et au diable ensuite le chanteur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La guitare est en deux ! Elle ne vaut plus rien.

VALENTIN.

Maintenant, c'est le coupe-gorge !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Monsieur le docteur, ne faiblissez pas ! Alerte ! tenez-vous près de moi, que je vous conduise. Au vent votre flamberge ! Poussez maintenant, je pare.

VALENTIN.

Pare donc !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi pas ?

VALENTIN.

Et celle-ci ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Certainement.

VALENTIN.

Je crois que le diable combat en personne ! Qu'est-cela ? déjà ma main se paralyse.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Poussez.

VALENTIN tombe.

Ô ciel !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà mon lourdaud apprivoisé. Maintenant, au large ! il faut nous éclipser lestement, car j'entends déjà qu'on crie *au meurtre* ! Je m'arrange aisément avec la la police ; mais, quant à la justice criminelle, je ne suis pas bien dans ses papiers.

MARTHE, à la fenêtre.

Au secours ! au secours !

MARGUERITE, à sa fenêtre.

Ici, une lumière !

MARTHE, plus haut.

On se dispute, on appelle, on crie et l'on se bat.

LE PEUPLE.

En voilà déjà un de mort.

MARTHE, entrant.

Les meurtriers se sont-ils donc enfuis ?

MARGUERITE, entrant.

Qui est tombé là ?

LE PEUPLE.

Le fils de ta mère.

MARGUERITE.

Dieu tout puissant ! quel malheur !

VALENTIN.

Je meurs ! c'est bientôt dit, et plus tôt fait encore. Femmes, pourquoi restez-vous là à hurler et à crier ? venez ici, et écoutez-moi !

(Tous l'entourent.)

Vois-tu bien, ma petite Marguerite ? Tu es bien jeune, mais tu n'as point encore l'habitude, et tu conduis mal tes affaires : je te le dis en confidence : tu es déjà une catin, sois-le donc convenablement.

MARGUERITE.

Mon frère ! Dieu ! que me dis-tu là ?

VALENTIN.

Ne plaisante pas avec Dieu notre Seigneur. Ce qui est fait est

fait, et ce qui en doit résulter résultera. Tu as commencé par te livrer en cachette à un homme, il va bientôt en venir d'autres, et, quand tu seras à une douzaine, tu seras à toute la ville. Lorsque la honte naquit, on l'apporta secrètement dans ce monde, et l'on emmaillota sa tête et ses oreilles dans le voile épais de la nuit ; on l'eût volontiers étouffée, mais elle crût et se fit grande, et depuis se montra nue au grand jour, sans pourtant en être plus belle ; cependant, plus son visage était affreux, plus elle cherchait la lumière.

Je vois vraiment déjà le tems où tous les braves gens de la ville s'écarteront de toi, prostituée, comme d'un cadavre infect. Le cœur te saignera, s'ils te regardent seulement entre les deux yeux. Tu ne porteras plus de chaîne d'or, tu ne paraîtras plus à l'église ni à l'autel ! tu ne te pavaneras plus à la danse en belle fraise brodée ; c'est dans de sales infirmeries, parmi les mendiants et les estropiés, que tu iras t'étendre et, quand Dieu te pardonnerait, tu n'en serais pas moins maudite sur la terre !

MARTHE.

Recommandez votre ame à la grâce de Dieu ! Voulez-vous entasser sur vous des péchés nouveaux ?

VALENTIN.

Si je pouvais tomber seulement sur ta carcasse, abominable entremetteuse, j'espérerais trouver de quoi racheter de reste tous mes péchés !

MARGUERITE.

Mon frère ! Ô peine d'enfer.

VALENTIN.

Je te le dis, laisse-là tes larmes ! quand tu t'es séparée de l'honneur, tu m'as porté au cœur le coup le plus terrible.

Maintenant le sommeil de la mort va me conduire à Dieu, comme un soldat et comme un brave.

(Il meurt.)

---

## L'Église.

Messe, Orgue et Chant.

---

MARGUERITE, parmi la foule ; LE MAUVAIS ESPRIT, derrière elle.  
LE MAUVAIS ESPRIT

Comme tu étais tout autre, Marguerite, lorsque, pleine d'innocence, tu montais à cet autel, en murmurant des prières dans ce petit livre usé, le cœur occupé, moitié des jeux de l'enfance, et moitié de l'amour de Dieu ! Marguerite, où est ta tête ? que de péchés dans ton cœur ! Pries-tu pour l'ame de ta mère, que tu fis descendre au tombeau par de longs, de bien longs chagrins ? À qui le sang répandu sur le seuil de ta porte ? – Et dans ton sein, ne s'agite-t-il pas, pour ton tourment et pour le sien, quelque chose dont l'arrivée sera d'un funeste présage ?

MARGUERITE.

Hélas ! hélas ! puissé-je échapper aux pensées qui s'élèvent contre moi !

LE CHEUR.

[6]

*Dies iræ, dies illa,  
Solvat sæclum in favillâ.*

(L'orgue joue.)

LE MAUVAIS ESPRIT.

Le courroux céleste t'accable ! la trompette sonne ! les tombeaux tremblent, et ton cœur, ranimé du trépas pour les flammes éternelles, tressaille encore.

MARGUERITE.

Si j'étais loin d'ici ! Il me semble que cet orgue m'étouffe, ces chants déchirent profondément mon cœur.

CHŒUR.

[7]

*Judex ergo cùm sedebit,  
Quidquid latet apparebit,  
Nil inultum remanebit.*

MARGUERITE.

Dans quelle angoisse je suis ! Ces piliers me pressent, cette voûte m'écrase. — De l'air !

LE MAUVAIS ESPRIT.

Cache-toi ! Le crime et la honte ne peuvent se cacher ! De l'air !... de la lumière !... Malheur à toi !

CHŒUR.

[8]

*Quid sum miser tunc dicturus,  
Quem patronum rogaturus ?  
Cum vix justus sit securus.*

LE MAUVAIS ESPRIT.

Les élus détournent leur visage de toi : les justes craindraient de te tendre la main. Malheur !

CHŒUR.

[9] *Quid sum miser tunc dicturus ?*

MARGUERITE.

Voisine, votre flacon !

(Elle tombe en défaillance.)

---

## **Nuit du Sabbat.**

Montagne de Harz.

(Vallée de Schirk, et désert.)

---

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'aurais-tu pas besoin d'un manche à balai ? Quant à moi, je voudrais bien avoir le bouc le plus solide..... dans ce chemin, nous sommes encore loin du bout.

FAUST.

Tant que je me sentirai ferme sur mes jambes, ce bâton nouveau me suffira. À quoi servirait-il de raccourcir le chemin ? car se glisser dans le labyrinthe des vallées, ensuite gravir ce rocher du haut duquel une source se précipite en bouillonnant, c'est le seul plaisir qui puisse assaisonner une pareille route. Le printemps agit déjà sur les bouleaux, et les pins mêmes commencent à sentir son influence : ne doit-il pas agir aussi sur nos membres ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'en sens vraiment rien, j'ai l'hiver dans le corps ; je désirerais sur mon chemin de la neige et de la gelée. Comme le disque épais de la pluie rouge élève tristement son éclat tardif ! Il



éclairer si mal, qu'on donne à chaque pas contre un arbre ou contre un rocher. Permetts que j'appelle un feu follet : j'en vois un là-bas qui brûle assez drôlement. Holà ! l'ami ! oserais-je t'appeler vers nous ? Pourquoi flamber ainsi inutilement ? Aie donc la complaisance de nous éclairer jusque là-haut.

LE FOLLET.

J'espère pouvoir, par honnêteté , parvenir à contraindre mon naturel léger, car notre course va habituellement en zigzag.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé ! hé ! il veut, je pense, singer les hommes. Qu'il marche donc droit au nom du diable, ou bien je souffle son étincelle de vie.

LE FOLLET.

Je m'aperçois bien que vous êtes le maître d'ici et je m'accommoderai à vous volontiers. Mais pensez donc ! la montagne est bien enchantée aujourd'hui, et si un feu follet doit vous montrer le chemin, vous ne pourrez le suivre bien exactement.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FOLLET.

CHŒUR ALTERNATIF.

Sur le pays des chimères  
Notre vol s'est arrêté,  
Fais-nous avec sûreté  
Voyager dans ces bruyères,  
Ces rocs, ce champ dévasté.

Vois ces arbres qui se pressent,  
Se froisser rapidement ;  
Vois ces rochers qui s'abaissent,

Trembler sur leur fondement.  
Entends-tu comme le vent  
Parmi ces pics souffle et crie ?

Dans ces rocs, avec furie,  
Se heurtent fleuve et ruisseau ;  
J'entends là le bruit de l'eau,  
Si cher à la rêverie ;  
Et du ciel les tendres chants  
Qu'on espère, qu'on adore,  
Et l'écho qui gronde encore,  
Comme les voix des vieux tems.

Ou hou ! chouchou ! retentissent  
Les chats-huans, les geais unissent  
L'accord plaintif de leurs voix :  
Mais sont-ils seuls dans ces bois ?  
Non ; grands os, longues échines,  
Salamandres flamboyans,  
Et tortueuses racines,  
Parmi ces rocs, les ruines,  
Glissent comme des serpens.  
Ces nœuds de bois qui s'enlacent,  
Comme un polype aux cent bras,  
Partout arrêtent mes pas.

Des souris courent et passent,  
Ayant soin de se cacher,  
Dans la mousse du rocher.  
Là, des mouches fugitives

Nous précèdent par milliers,  
Et d'étincelles si vives  
Illuminent les sentiers.

Mais quels menaçans passages  
Dis-moi donc si nous restons,  
Ou bien si nous avançons :  
Là, de perfides branchages,  
Égratignent nos visages,  
Là, ce follet incertain  
Nous détourne du chemin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme à ma queue ! voici un sommet intermédiaire,  
d'où l'on voit avec étonnement comme Mammon respendit dans  
la montagne.

FAUST.

Que cet éclat d'un triste crépuscule brille singulièrement dans  
la vallée ! Il pénètre jusqu'au plus profond de l'abîme. Là monte  
une vapeur, là un nuage déchiré ; là brille une flamme dans  
l'ombre du brouillard ; tantôt serpentant comme un sentier étroit,  
tantôt bouillonnant comme une source. Ici, elle ruisselle bien loin  
par cent jets différens, au travers de la plaine ; puis se réunit en  
un seul entre des rocs serrés. Près de nous jaillissent des  
étincelles qui répandent partout une poussière d'or. Mais  
regarde : dans toute sa hauteur, le mur de rochers s'enflamme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'illumine-t-il pas son palais comme il  
faut pour cette fête ? C'est un bonheur pour toi de voir cela ! Je  
devine déjà l'arrivée des bruyans convives.

FAUST.

Comme le vent s'agite dans l'air ! De quels coups il frappe mes épaules.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut t'accrocher aux vieux pics des rochers, ou il te précipiterait au fond de l'abîme. Un nuage obscurcit la nuit. Écoute comme les bois crient. Les hiboux fuient épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes de ces palais de verdure ? Entends-tu les mouches trembler et se briser ? Quel puissant mouvement dans les tiges ! Parmi les racines, quel murmure et quel ébranlement ! Dans leur chute épouvantable et confuse, ils craquent les uns sur les autres, et parmi les cavernes éboulées sifflent et hurlent les tourbillons. Entends-tu ces voix dans les hauteurs, dans le lointain ou tout près ?... Eh oui, la montagne retentit dans toute sa longueur d'un furieux chant magique.

SORCIÈRES en chœur.

Gravissons le Brocken ensemble,  
Le chaume est jaune et le grain vert,  
Et c'est là-haut, dans le désert,  
Que toute la troupe s'assemble :  
Là, monseigneur Urian s'asseyait,  
Tout le monde approche et le voit.

UNE VOIX.

La vieille Baubo vient derrière ;  
Place au cochon, place à la mère !

CHŒUR.

Honneur sans doute à tout ancien,  
Passez Baubo, et passez bien....  
D'abord le cochon, puis la mère,  
Et puis la maison toute entière.

UNE VOIX.

Par quelle route prends-tu, toi ?

UNE AUTRE VOIX.

Par celle d'Ilstein, où j'aperçois une chouette dans son nid,  
qui me fait des yeux.....

UNE VOIX.

Oh ! viens donc en enfer ; pourquoi cours-tu si vite ?

UNE AUTRE VOIX.

Elle m'a mordu : vois quelle blessure !

SORCIÈRES. Chœur.

La route est longue, et les passans  
Sont très-nombreux et très-bruyans ;  
Maint balai se brise ou s'arrête,  
L'enfant crie, et la mère pète.

SORCIERS. Demi-chœur.

Messieurs, nous montons mal vraiment,  
Les femmes sont toujours devant ;  
Quand le Diable les met en danse,  
Elles ont mille pas d'avance.

AUTRE DEMI-CHŒUR.

Voilà parler comme il convient ;  
Pour aller au palais du maître,  
Il leur faut mille pas peut-être,  
Quand d'un seul bond l'homme y parvient.

VOIX d'en haut.

Avancez, avancez, sortez de cette mer de rochers.

VOIX d'en bas.

Nous gagnerions volontiers par le haut. Nous barbotons toutes  
sans cesse, mais notre peine est éternellement infructueuse.

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se calme, plus d'étoiles,  
La lune se couvre de voiles,  
Mais le chœur voltige avec bruit,  
Et de mille feux il reluit.

VOIX d'en bas.

Halte ! halte !

VOIX d'en haut.

Qui appelle dans ces fentes de rochers ?

VOIX d'en bas.

Prenez-moi avec vous ; prenez-moi ! Je monte depuis trois cents ans, et ne puis atteindre le sommet ; je voudrais bien me trouver avec mes semblables.

LES DEUX CHŒURS.

Le balai, le bouc et la fourche  
Sont là : que chacun les enfourche !  
Aujourd'hui qui n'est point monté  
Est perdu pour l'éternité.

DEMI-SORCIÈRE, en bas.

De bien travailler je m'honore,  
Et pourtant je reste en mon coin ;  
que les autres sont déjà loin,  
Quand si bas je me traîne encore !

CHŒURS DE SORCIÈRES.

Une auge est un vaisseau fort bon ;  
On y met pour voile un torchon,  
Car si l'on ne vogue à cette heure,  
Sans voguer il faudra qu'on meure.

LES DEUX CHŒURS.

Au sommet nous touchons bientôt,  
Que chacun donc se jette à terre,

Et que de là l'armée entière  
Partout se répande aussitôt.

(Ils s'arrêtent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela se serre, cela pousse, cela saute, cela glapit, cela siffle et se remue, cela marche et babille, cela reluit, étincelle, pue et brûle ! C'est un véritable élément de sorcières... Allons, ferme, à moi ! ou nous serons bientôt séparés. Où es-tu ?

FAUST, dans l'éloignement.

Ici !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ! déjà emporté là-bas ? Il faut que j'use de mon droit de maître du logis. Place ! c'est M. Volant qui vient. Place, bon peuple ; place ! Ici, docteur, saisis-moi ! Et maintenant, fendons la presse en un tas ; c'est trop extravagant, même pour mes pareils. Là-bas brille quelque chose d'un éclat tout à fait singulier. Cela m'attire du côté de ce buisson. Viens ! viens !

nous nous glisserons là.

FAUST.

Esprit de contradiction ! Allons, tu peux me conduire. Je pense que c'est bien sagement fait ; nous montons au Brocken dans la nuit du sabbat et c'est pour nous isoler ici à plaisir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens, regarde quelles flammes bigarrées ! c'est un club joyeux assemblé. On n'est pas seul avec ces petits êtres.

FAUST.

Je voudrais bien pourtant être là-haut ! Déjà je vois la flamme et la fumée en tourbillons ; là, la multitude roule vers l'esprit du mal. Il doit s'y dénouer mainte énigme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mainte énigme s'y noue aussi. Laisse le grand monde bourdonner encore : nous nous reposerons ici en silence. Il est reçu depuis long-tems que dans le grand monde on fait des petits mondes... Je vois là de jeunes sorcières toutes nues, et des vieilles qui se voilent prudemment. Soyez aimables, pour l'amour de moi : c'est une peine légère, et cela aide au badinage. J'entends quelques instrumens ; le maudit charivari ! il faut s'y habituer. Viens donc, viens donc il n'en peut être autrement ; je marche devant et t'introduis. C'est encore un nouveau service que je te rends. Qu'en dis-tu, mon cher ? Ce n'est pas une petite place ; regarde seulement là : tu en vois à peine la fin. Une centaine de feux brûlent dans le cercle ; on danse, on babille, on cuit, on boit et on aime ; dis-moi maintenant où il y a quelque chose de mieux.

FAUST.

Veux-tu, pour nous introduire ici, te produire comme magicien ou comme diable ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis, il est vrai, fort habitué à aller *incognito* ; un jour de gala cependant on fait voir ses cordons. Une jarretière ne me distingue pas, mais le pied de cheval est ici fort honoré. Vois-tu là cet escargot ? Il arrive en rampant, tout en tâtant avec ses cornes, il aura déjà reconnu quelque chose en moi. Si je veux, aussi bien, je ne me déguiserai pas ici. Viens donc, nous allons de feux en feux : je suis le demandeur, et tu es le galant.

(À quelques personnes assises autour de charbons à demi consumés.)

Mes vieux messieurs, que faites-vous dans ce coin-ci ? Je vous louerais, si je vous trouvais gentiment placés dans le milieu, au



sein du tumulte et d'une jeunesse bruyante. On est toujours assez isolé chez soi.

GÉNÉRAL.

Aux nations bien fou qui se fiera !  
Car c'est en vain qu'on travaille pour elles,  
Auprès du peuple, ainsi qu'auprès des belles,  
Jeunesse toujours prévaudra.

MINSITRE.

L'avis des vieux me semble salulaire,  
Du droit chemin tout s'éloigne à présent,  
Au tems heureux que nous régnions, vraiment  
C'était l'âge d'or de la terre.

PARVENU.

Nous n'étions pas sots non plus, Dieu merci,  
Et nous menions assez bien notre affaire ;  
Mais le métier va mal, en ce tems-ci  
Que tout le monde veut le faire.

AUTEUR.

Qui peut juger maintenant des écrits  
Assez épais, mais remplis de sagesse ?  
Nul ici-bas. — Ah ! jamais la jeunesse  
Ne fut plus sotte en ses avis.

MÉPHISTOPHÉLÈS, paraissant soudain très-vieux.

Tout va périr ; et moi, je m'achemine  
Vers le Bloksberg pour la dernière fois ;  
Déjà mon vase est troublé. Je le vois,  
Le monde touche à sa ruine.

SORCIÈRE, revendeuse.

Messieurs, n'allez pas si vite ! Ne laissez point s'échapper

l'occasion ! Regardez attentivement mes denrées ; il y en a là de bien des sortes. Et cependant, rien dans mon magasin qui ait son égal sur la terre, rien qui n'ait causé une fois un grand dommage aux hommes et au monde. Ici, pas un poignard d'où le sang n'ait coulé ; pas une coupe qui n'ait versé dans un corps entièrement sain un poison actif et dévorant ; pas une parure qui n'ait séduit une femme vertueuse ; pas une épée qui n'ait rompu une alliance, ou frappé quelque ennemi par derrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma mie, vous comprenez mal les tems ; ce qui est fait est fait. Fournissez vous de nouveautés, il n'y a plus que les nouveautés qui nous attirent.

FAUST.

Que je n'aille pas m'oublier moi-même...

J'appellerais cela une foire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout le tourbillon s'élançait là-haut, tu crois pousser, et tu es poussé.

FAUST.

Qui est celle-là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Considère-la bien , c'est Lilith.

FAUST.

Qui ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre ses beaux cheveux, parure dont seule elle brille : quand elle peut atteindre un jeune homme, elle ne le laisse pas échapper de si tôt.

FAUST.

En voilà deux assises ; une vieille et une jeune : elles ont déjà sauté comme il faut.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui cela ne se donne aucun repos. On passe à une danse nouvelle ; viens maintenant, nous les prendrons.

FAUST, dansant avec la jeune.

Hier, un aimable mensonge  
Me fit voir un jeune arbre en songe,  
Deux beaux fruits y semblaient briller ;  
J'y montai : c'était un pommier.

LA BELLE.

Les deux pommes de votre rêve  
Sont celles de notre mère Ève ;  
Mais vous voyez que le destin  
Les mit aussi dans mon jardin.

MÉPHISTOPHÉLÈS, avec la vieille.

Hier, un dégoûtant mensonge  
Me fit voir un vieux arbre en songe.

.....  
.....

LA VIEILLE.

Salut ! qu'il soit le bien venu,  
Le chevalier au pied cornu !

.....  
.....

PROCTOPHANTASMIST.

Maudites gens ! Qu'est-ce qui se passe entre vous ? Ne vous a-t-on pas instruit dès long-tems ? Jamais un esprit ne se tient sur ses pieds ordinaires. Vous dansez maintenant comme nous autres

hommes.

LA BELLE, dansant.

Qu'est-ce qu'il veut dans notre bal, celui-ci ?

FAUST, dansant.

Eh ! il est le même en tout. Il faut qu'il juge ce que les autres dansent. S'il au trouvait point à dire son avis sur un pas, le pas serait comme non-venu. Ce qui le pique le plus, c'est de nous voir avancer. Si vous vouliez tourner en cercle, comme il fait dans son vieux moulin, à chaque tour, il trouverait tout bon, surtout si vous aviez bien soin de le saluer.

PROCTOPHANTASMIST.

Vous êtes donc toujours là ! Non, c'est inoui. Disparaissez donc ! Nous avons déjà tout éclairci ; la canaille des diables ne connaît aucun frein ; nous sommes bien prudents, et cependant le creuset est toujours aussi plein. Que de tems n'ai-je pas employé dans cette idée ; et rien ne s'épure. C'est pourtant inoui.

LA BELLE.

Alors, cesse donc de nous ennuyer ici.

PROCTOPHANTASMIST.

Je le dis à votre nez, Esprits ; je ne puis souffrir le despotisme d'esprit ; et mon esprit ne peut l'exercer.

(On danse toujours.)

Aujourd'hui, je le vois, rien ne peut me réussir. Cependant je fais toujours un voyage, et j'espère encore à mon dernier pas mettre en déroute les diables et les poètes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il va de suite se placer dans une mare ; C'est la manière dont il se soulage, et quand une sangsue s'est bien délectée après son

derrière, il se trouve guéri des Esprits et de l'esprit.

(À Faust, qui a quitté la danse.)

Pourquoi as-tu donc laissé partir la jeune fille, qui chantait si agréablement à la danse ?

FAUST.

Ah ! au milieu de ses chants, une souris rouge s'est élancée de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'était bien naturel ! Il ne faut pas faire attention à ça. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui peut y attacher de l'importance à l'heure du berger ?

FAUST.

Que vois-je là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ?

FAUST.

Méphisto, vois-tu une fille pâle et belle qui demeure seule dans l'éloignement ? Elle se retire languissamment de ce lieu, et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse cela ! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer ; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As-tu déjà entendu parler de la Méduse ?

FAUST.

Ce sont vraiment les yeux d'un mort , qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna,

c'est bien le corps si doux que je possédai !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est de la magie, pauvre fou, car chacun  
croit rencontrer celle qu'il aime.

FAUST.

Quelles délices !... et quelles souffrances ! Je ne puis  
m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban  
rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos  
d'un couteau !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien ! Je le vois aussi ; Elle peut bien porter sa tête sous  
son bras ; car Persée la lui a coupée. — Toujours cette chimère  
dans l'esprit ! Viens donc sur cette colline ; elle est aussi gaie  
que le Prater. Eh ! je ne me trompe pas, c'est un théâtre que je  
vois. Qu'est-ce qu'on y donne donc ?

UN SERVANT.

On va recommencer une nouvelle pièce ; la dernière des sept.  
C'est l'usage ici d'en donner autant. C'est un *dilettante* qui l'a  
écrite, et ce sont des *dilettanti* qui la jouent. Pardonnez-moi,  
messieurs, si je

disparais, mais j'aime à lever le rideau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je vous rencontre sur le Blocksberg, je le trouve tout  
simple. Car c'est à vous qu'il appartient d'y être.

## WALPURGISNACHTSTRAUM

(Songe d'une nuit de Sabbat)

OU  
**NOCES D'OR**  
**D'Obéron et de Titania.**

---

INTERMÈDE.

La scène qui va suivre, où Goëthe attaque une foule d'auteurs de son tems, est presque incompréhensible, même pour les Allemands, dans certains passages ; cela en rendait la traduction exacte très-difficile, aussi ne me flatté-je pas d'être parvenu à la rendre claire et élégante autant que précise ; mais j'ai tâché d'en éclairer une partie en me servant des notes de l'édition Sautelet.

**INTERMÈDE.**

---

DIRECTEUR DE THÉÂTRE.

Aujourd'hui nous nous reposons,  
Fils de Mieding [\[10\]](#), de notre peine :  
Vieille montagne et frais vallons  
Formeront le lieu de la scène.

HÉRAUT.

Les noces d'or communément  
Se font après cinquante années,  
Mais les brouilles [\[11\]](#) sont terminées,  
Et l'or me plaît infiniment.

OBÉRON.

Messieurs, en cette circonstance,  
Montrez votre esprit comme moi ;  
Aujourd'hui la reine et le roi  
Contractent nouvelle alliance.

PUCK [12].

Puck arrive assez gauchement  
En tournant son pied en spirales ;  
Puis cent autres par intervalles  
Autour de lui dansent gaîment.

ARIEL [13].

Pour les airs divins qu'il module,  
Ariel veut gonfler sa voix ;  
Son chant est souvent ridicule,  
Mais rencontre assez bien parfois.

OBÉRON.

Notre union vraiment est rare,  
Qu'on prenne exemple sur nous deux !  
Quand bien long-tems on les sépare,  
Les époux s'aiment beaucoup mieux.

TITANIA.

Époux sont unis, Dieu sait comme :  
Voulez-vous les mettre d'accord ?....  
Au fond du midi menez l'homme,  
Menez la femme au fond du nord.

ORCHESTRE. Tutti, fortissimo.

Nez de mouches et becs d'oiseaux,  
Avec mille métamorphoses ;  
Grenouilles, grillons et crapauds,  
Ce sont bien là nos virtuoses.

SOLO.

De la cornemuse écoutez,



Messieurs, la musique divine ;  
On entend bien, ou l'on devine,  
Le *schnickschnack* qui vous sort du nez.

ESPRIT qui vient de se former.

À l'embryon qui vient de naître  
Ailes et pattes on joindra ; —  
C'est moins qu'un insecte peut-être.....  
Mais c'est au moins un opéra.

UN PETIT COUPLE.

Dans les brouillards et la rosée  
Tu t'élances..... à petits pas ;  
Ta démarche sage et posée  
Nous plaît, mais ne s'élève pas [\[14\]](#).

UN VOYAGEUR CURIEUX.

Une mascarade, sans doute,  
En ce jour abuse mes yeux ;  
Trouverais-je bien sur ma route  
Obéron, beau parmi les dieux ?

ORTHODOXE.

Ni griffes, ni queue, ah ! c'est drôle !  
Ils me sont cependant suspects :  
Ces diables là, sur ma parole,  
Ressemblent fort aux dieux des Grecs [\[15\]](#).

ARTISTE DU NORD.

Ébauche, esquisses, ou folie,  
Voilà mon travail jusqu'ici ;  
Pourtant je me prépare aussi  
Pour mon voyage d'Italie.

PURISTE.

Ah ! plaignez mon malheur, passans,  
Mes espérances sont trompées :

Des sorcières qu'on voit céans,  
Il n'en est que deux de poudrées.

JEUNE SORCIÈRE.

Poudre et robes, c'est ce qu'il faut  
Aux vieilles qui craignent la vue ;  
Pour moi, sur mon bouc je suis nue,  
Car mon corps n'a point de défaut.

MATRONE.

Ah ! vous serez bientôt des nôtres  
Ma chère, je le parierais ;  
Votre corps, si jeune et si frais,  
Se pourrira, comme tant d'autres.

MAÎTRE DE CHAPELLE.

Nez de mouches et becs d'oiseaux,  
Ne me cachez pas la nature ;  
Grenouilles, grillons et crapauds,  
Restez donc au moins en mesure.

GIROUETTE tournée d'un côté.

Bonne compagnie en ces lieux :  
Hommes, femmes, sont tous, je pense,  
Gens de la plus belle espérance ;  
Que peut-on désirer de mieux ?

GIROUETTE tournée d'un autre côté.

Si la terre n'ouvre bientôt  
Un abîme à cette canaille,  
Dans l'enfer, où je veux qu'elle aille,  
Je me précipite aussitôt.

XÉNIES [\[16\]](#).

Vrais insectes de circonstance,  
De bons ciseaux on nous arma,  
Pour faire honneur à la puissance

Du grand Satan, notre papa.

HENNINGS [\[17\]](#).

Ces coquins, que tout homme abhorre,  
Naïvement chantent en chœur ;  
Auront-ils bien le front encore,  
De nous parler de leur bon cœur ?

MUSAGÈTE [\[18\]](#).

Des sorcières la sombre masse,  
Pour mon esprit a mille appas ;  
Je saurais mieux guider leurs pas  
Que ceux des vierges du Parnasse.

CI-DEVANT GÉNIE DU TEMS [\[19\]](#).

Les braves gens entrent partout :  
Le Blocksberg est un vrai Parnasse....  
Prends ma perruque par un bout,  
Tout le monde ici trouve place.

VOYAGEUR CURIeux.

Dites-moi, cet homme si grand [\[20\]](#),  
Après qui donc court-il si vite ?  
Dans tous les coins il va flairant....  
Il chasse sans doute au jésuite.

GRUE.

Quant à moi, je chasse aux poissons  
En eau trouble comme en eau claire :  
Mais les gens dévots, d'ordinaire,  
Sont mêlés avec les démons.

MONDAIN.

Les dévots trouvent dans la foi  
Toujours un puissant véhicule,  
Et sur le Blocksberg, croyez-moi,

Se tient plus d'un conventicule.

DANSEUR.

Déjà viennent des chœurs nouveaux :

Quel bruit fait frémir la nature ?

Paix ! du héron dans les roseaux

C'est le monotone murmure.

DOGMATIQUE [\[21\]](#).

Moi, sans crainte je le soutien,

La critique au doute s'oppose,

Car, si le diable est quelque chose,

Comment donc ne serait-il rien ?

IDÉALISTE.

La fantaisie, hors de sa route,

Conduit l'esprit je ne sais où,

Aussi, si je suis tout, sans doute

Je ne suis aujourd'hui qu'un fou.

RÉALISTE.

Sondant les profondeurs de l'être,

Mon esprit s'est mis à l'envers ;

À présent, je puis reconnaître,

Que je marche un peu de travers.

SUPERNATURALISTE.

Quelle fête ! quelle bombance !

Ah ! vraiment je m'en réjouis,

Puisque, d'après l'enfer, je pense

Pouvoir juger du paradis.

SCEPTIQUE.

Follets, illusion aimable,

Séduisent beaucoup ces gens-ci ;

Le doute paraît plaire au diable,

Je vais donc me fixer ici.

MAÎTRE DE CHAPELLE.

En mesure ! maudites bêtes !  
Nez de mouches et becs d'oiseaux,  
Grenouilles, grillons et crapauds,  
Ah ! quels *dilettanti* vous êtes !

LES SOUPLES.

Qui peut avoir plus de vertus  
Qu'un sans-souci ?..... rien ne l'arrête ;  
Quand les pieds ne le portent plus,  
Il marche très-bien sur la tête.

LES EMBARRASSÉS.

Autrefois, nous vivions gaîment,  
Aux bons repas toujours fidèles ;  
Mais ayant usé nos semelles,  
Nous courons nus-pieds à présent.

FOLLETS.

Nous sommes enfans de la boue,  
Cependant plaçons-nous devant ;  
Car puisqu'ici chacun nous loue,  
Il faut prendre un maintien galant.

ÉTOILE tombée.

Tombée, et gissante sur l'herbe,  
Du sort je subis les décrets ;  
À ma gloire, à mon rang superbe,  
Qui peut me rendre désormais ?

LES MASSIFS.

Place ! place ! au poids formidable,  
Qui sur le sol tombe d'aplomb :  
Ce sont des esprits !.... lourds en diable,  
Car ils ont des membres de plomb.

PUCK.

Gros éléphants, ou pour bien dire,

Esprits, marchez moins lourdement :  
Le plus massif, en ce moment,  
C'est *Puck*, dont la face fait rire.

ARIEL.

Si la nature, ou si l'esprit  
Vous pourvut d'ailes azurées,  
Suivez mon vol dans ces contrées,  
Où la rose pour moi fleurit.

L'ORCHESTRE, *pianissimo*.

Les brouillards, appuyés du mensonge,  
S'éclaircissent sur ces coteaux :  
Le vent frémit dans les roseaux....  
Et tout a fui comme un vain songe.

---

## Jour Sombre.

Un Champ.

---

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Dans le malheur !... le désespoir ! Long-tems misérablement égarée sur la terre, et maintenant captive ! Jetée, comme une criminelle, dans un cachot, la douce et malheureuse créature se voit réservée à d'insupportables tortures ! Jusque-là, jusque-là ! — Imposteur, indigne esprit !... et tu me le cachais ! Reste maintenant, reste ! roule avec furie tes yeux diaboliques dans ta

tête infâme ! — Reste ! et brave-moi par ton insoutenable présence !... Captive ! accablée d'un malheur irréparable ! abandonnée aux mauvais esprits et à l'inflexible justice des hommes !... Et tu m'entraînes pendant ce tems à de dégoûtantes fêtes, tu me caches sa misère toujours croissante, et tu l'abandonnes sans secours au trépas qui va l'atteindre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle n'est pas la première.

FAUST.

Chien ! exécration ! — Change-le, esprit infini ! qu'il reprenne sa première forme de chien, sous laquelle il se plaisait souvent à marcher la nuit devant moi, pour se rouler devant les pieds du voyageur tranquille, et se jeter sur ses épaules après l'avoir renversé ! Rends-lui la figure qu'il aime ; que dans le sable, il rampe devant moi sur le ventre, et que je le foule aux pieds, le maudit ! — Ce n'est pas la première ! — Horreur ! horreur, qu'aucune ame humaine ne peut comprendre ! plus d'une créature plongée dans l'abîme d'une telle infortune ! Et la première, dans les tortures de la mort, n'a pas suffi pour racheter les péchés des autres, aux yeux de l'éternelle miséricorde ! La souffrance de cette seule créature dessèche la moelle de mes os, et dévore tout ce que j'ai de vie ; et toi, tu souris tranquillement à la pensée qu'elle partage le sort d'un millier d'autres.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous sommes encore aux premières limites de notre esprit, que celui de vous autres hommes est déjà dépassé. Pourquoi marcher dans notre compagnie, si tu ne peux en supporter les conséquences ? Tu veux voler, et n'es pas assuré contre le vertige ! Est-ce nous qui t'avons invoqué, ou si c'est le

contraire ?

FAUST.

Ne grince pas si près de moi tes dents avides. Tu me dégoûtes ! — Sublime Esprit, toi qui m'as jugé digne de te contempler, pourquoi m'avoir accouplé à ce compagnon d'opprobre, qui se nourrit de carnage et se délecte de destruction ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Est-ce fini ?

FAUST.

Sauve-la !... ou malheur à toi ! La plus horrible malédiction sur toi, pour des milliers d'années.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne puis détacher les chaînes de la vengeance, je ne puis ouvrir les verroux. — Sauve-la ! — Qui donc l'a entraînée à sa perte ?... Moi ou toi ?

(Faust lance autour de lui des regards sauvages.)

Cherches-tu le tonnerre ? Il est heureux qu'il ne soit pas confié à de chétifs mortels. Écraser l'innocent qui résiste, c'est un moyen que les tyrans emploient pour se faire jour en mainte circonstance.

FAUST.

Conduis-moi où elle est ! il faut qu'elle soit libre !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et le péril auquel tu t'exposes ! Sache que le sang répandu de ta main fume encore dans cette ville. Sur la demeure de la victime planent des esprits vengeurs, qui guettent le retour du meurtrier.



FAUST.

L'apprendre encore de toi ! Ruine, mort de tout un monde sur toi, monstre ! Conduis-moi, te dis-je, et délivre-la !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je t'y conduis ; quant à ce que je puis faire, écoute ! Ai-je tout pouvoir sur la terre et dans le ciel ! Je brouillerai l'esprit du geolier, et je te mettrai en possession de la clef ; il n'y a ensuite qu'une main humaine qui puisse la délivrer. Je veillerai, les chevaux enchantés seront prêts, et je vous enlèverai. C'est tout ce que je puis.

FAUST.

Allons ! partons !

---

## **La Nuit, en plein Champ.**

---

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, galopant sur des chevaux noirs.

FAUST.

Qui se remue là autour du lieu du supplice ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais ni ce qu'ils cuisent ni ce qu'ils font.

FAUST.

Ils s'agitent çà et là, se lèvent et se baissent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une communauté de sorciers.

FAUST.

Ils sèment et consacrent.

MÉPHISTOPHÈLES.

Passons ! passons !

---

**Cachot.**

---

FAUST, avec un paquet de clefs et une lampe, devant une petite porte de fer.

Je sens un frisson inaccoutumé s'emparer lentement de moi. Toute la misère de l'humanité s'appesantit sur ma tête. Ici ! ces murailles humides... voilà le lieu qu'elle habite, et son crime fut une douce erreur ! Faust, tu trembles de t'approcher ! tu crains de la revoir ! Entre donc ! ta timidité hâte l'instant de son supplice.

(Il tourne la clef. On chante au dedans.)

Ma mère, la catin,  
Qui m'a tuée,  
Mon père, le coquin,  
Qui m'a mangée,  
Et ma petite sœur, qui m'a jeté dans l'eau,  
Où je deviens un bel oiseau :  
Vole, vole, vole !

FAUST, en ouvrant la porte.

Elle ne se doute pas que son bien-aimé l'écoute, qu'il entend le cliquetis de ses chaînes et le froissement de sa paille.

(Il entre.)

MARGUERITE, se cachant sous sa couverture.

Hélas ! hélas ! les voilà qui viennent. Que la mort est amère !

FAUST, bas.

Paix ! paix ! je viens te délivrer.

MARGUERITE, se traînant jusqu'à lui.

Es-tu un homme ? tu compatiras à ma misère.

FAUST.

Tes cris vont éveiller les gardes !

(Il saisit les chaînes pour les détacher.)

MARGUERITE.

Bourreau ! qui t'a donné ce pouvoir sur moi ? tu viens me chercher déjà, à minuit ! Aie compassion de moi, et laisse-moi vivre. Demain, de grand matin, n'est-ce pas assez tôt ?

(Elle se lève.)

Je suis pourtant si jeune, si jeune, et je dois déjà mourir ! Je fus belle aussi, c'est ce qui causa ma perte. Le bien-aimé était près de moi, maintenant il est bien loin ; ma couronne est arrachée, les fleurs en sont dispersées... Ne me saisis pas si brusquement ! épargne-moi ! que t'ai-je fait ? ne sois pas insensible à mes larmes : de ma vie je ne t'ai vu.

FAUST.

Puis-je résister à ce spectacle de douleur ?

MARGUERITE.

Je suis entièrement en ta puissance ; mais laisse-moi encore allaiter mon enfant. Toute la nuit, je l'ai pressé contre mon cœur ; ils viennent de me le prendre pour m'affliger, et disent maintenant que c'est moi qui l'ai tué. Jamais ma gaîté ne me sera rendue. Ils chantent des chansons sur moi ! c'est méchant de leur part ! Il y a un vieux conte qui finit comme cela. À quoi veulent-ils faire allusion ?

FAUST, se jetant à ses pieds.

Ton amant est à tes pieds, il cherche à détacher tes chaînes douloureuses.

MARGUERITE, s'agenouillant aussi.

Oh ! oui, agenouillons-nous pour invoquer les saints ! Vois, sous ces marches, au seuil de cette porte... c'est là que bouillonne l'enfer ! et l'esprit du mal, avec ses grincemens effroyables... Quel bruit il fait !

FAUST, plus haut.

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE, attentive.

C'était la voix de mon ami !

(Elle s'élançe, les chaînes tombent.)

Où est-il ? Je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre ! personne ne peut me retenir, et je veux voler dans ses bras, reposer sur son sein ! Il a appelé Marguerite, il était là, sur le seuil. Au milieu des hurlemens et du tumulte de l'enfer, à travers les grincemens, les ris des démons, j'ai reconnu sa voix si douce, si chérie !

FAUST.

C'est moi-même !

MARGUERITE.

C'est toi ! oh ! redis-le encore !

(Le pressant.)

C'est lui ! c'est lui ! Où sont mes peines ? où sont les angoisses de la prison ? où sont les chaînes ?... C'est bien toi ! tu viens me sauver... Me voilà sauvée ! — La voici la rue où je te vis pour la première fois ! voilà l'agréable jardin où Marthe et moi nous t'attendîmes.

FAUST, s'efforçant de l'entraîner.

Viens ! viens avec moi !

MARGUERITE.

Oh ! reste ! reste encore... j'aime tant à être où tu es !

(Elle l'embrasse.)

FAUST.

Hâte-toi ! nous paierions cher un instant de retard.

MARGUERITE.

Quoi ! tu ne peux plus m'embrasser ? Mon ami, depuis si peu de tems que tu m'as quittée, déjà tu as désappris à m'embrasser ? Pourquoi dans tes bras suis-je si inquiète ?... quand naguère une de tes paroles, un de tes regards m'ouvraient tout le ciel, et que tu m'embrassais à m'étouffer. Embrasse-moi donc ; ou je t'embrasse moi-même !

(Elle l'embrasse.)

Ô Dieu ! tes lèvres sont froides, muettes. Ton amour, où l'as-tu laissé ? qui me l'a ravi ?

(Elle se détourne de lui.)

FAUST.

Viens ! suis-moi ! ma bien-aimée, du courage ! je brûle pour toi de mille feux ; mais suis-moi, c'est ma seule prière !

MARGUERITE, le fixant.

Est-ce bien toi ? es-tu bien sûr d'être toi ?

FAUST.

C'est moi ! viens donc !

MARGUERITE.

Tu détaches mes chaînes, tu me reprends contre ton sein... comment se fait-il que tu ne te détournes pas de moi avec horreur ? — Et sais-tu bien, mon ami, sais-tu qui tu délivres ?

FAUST.

Viens ! viens ! la nuit profonde commence à s'éclaircir.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère ! Mon enfant, je l'ai noyé ! il te fut donné comme à moi ! oui, à toi aussi. — C'est donc toi !... Je le crois à peine. Donne-moi ta main. — Non, ce n'est point un rêve. Ta main chérie !... Ah ! mais elle est humide ! essuie-la donc ! il me semble qu'il y a du sang. Oh ! Dieu ! qu'as-tu fait ? Cache cette épée, je t'en conjure !

FAUST.

Laisse-là le passé, qui est passé ! Tu me fais mourir.

MARGUERITE.

Non, tu dois me survivre ! Je vais te décrire les tombeaux que tu auras soin d'élever dès demain ; il faudra donner la meilleure place à ma mère, que mon frère soit tout près d'elle, moi, un peu sur le côté, pas trop loin cependant, et le petit contre mon sein droit. Nul autre ne sera donc auprès de moi ! — Reposer à tes côtés, c'eût été un bonheur bien doux, bien sensible ! mais il ne peut m'appartenir désormais. Dès que je veux m'approcher de toi, il me semble toujours que tu me repousses ! Et c'est bien toi pourtant, et ton regard a tant de bonté et de tendresse.

FAUST.

Puisque tu sens que je suis là, viens donc !

MARGUERITE.

Dehors ?

FAUST.

À la liberté.

MARGUERITE.

Dehors, c'est le tombeau ! c'est la mort qui me guette !... Viens ! d'ici dans la couche de l'éternel repos, et pas un pas plus loin. — Tu t'éloignes ! ô Henri ! si je pouvais te suivre !

FAUST.

Tu le peux ! veille-le seulement, la porte est ouverte.

MARGUERITE.

Je n'ose sortir, il ne me reste plus rien à espérer, et, pour moi, de quelle utilité serait la fuite ? Ils épient mon passage ! Et puis ! se voir réduite à mendier, c'est si misérable, et avec une mauvaise conscience encore ! C'est si misérable d'errer dans l'exil ! et d'ailleurs ils sauraient bien me reprendre.

FAUST.

Je reste donc avec toi !

MARGUERITE.

Vite, vite ! sauve ton pauvre enfant ! va, suis le chemin le long du ruisseau, dans le sentier, au fond de la forêt, à gauche, où est l'écluse, dans l'étang. Saisis-le vite, il s'élève à la surface, il se débat encore ! sauve-le ! sauve-le !

FAUST.

Reprends donc tes esprits ; un pas encore, et tu es libre !

MARGUERITE.

Si nous avions seulement dépassé la montagne ! Ma mère est là, assise sur la pierre. Le froid me saisit à la nuque ! Ma mère est là, assise sur la pierre, et elle secoue la tête, sans me faire aucun signe, sans cligner de l'œil, sa tête est si lourde, elle a dormi si long-tems !... Elle ne veille plus ! elle dormait pendant nos plaisirs. C'étaient là d'heureux tems !

FAUST.

Puisque ni larmes ni paroles n'opèrent sur toi, j'oserai t'entraîner loin d'ici.

MARGUERITE.

Laisse-moi ! non, je ne supporterai aucune violence ! Ne me saisis pas si violemment ! je n'ai que trop fait ce qui pouvait te plaire.

FAUST.

Le jour se montre !... Mon amie ! ma bien-aimée !

MARGUERITE.

Le jour ? oui, c'est le jour ! c'est le dernier des miens : il devait être celui de mes noces ! Ne va dire à personne que Marguerite t'avait reçu si matin. Ah ! ma couronne !... elle est bien aventurée !... Nous nous reverrons, mais ce ne sera pas à la danse. La foule se presse, on ne cesse de l'entendre ; la place, les rues pourront-elles lui suffire ? La cloche m'appelle, la baguette de justice est brisée. Comme ils m'enchaînent ! Comme il me saisissent ! Je suis déjà enlevée sur l'échafaud, déjà tombe sur le cou de chacun le tranchant jeté sur le mien. Voilà le monde entier muet comme le tombeau !

FAUST.

Oh ! que ne suis-je jamais né !

MÉPHISTOPHÉLÈS, se montrant au dehors.

Sortez, ou vous êtes perdus ! Que de paroles inutiles ! que de retards et d'incertitudes ! Mes chevaux s'agitent, et le jour commence à poindre.

MARGUERITE.

Qui s'élève ainsi de la terre ? Lui ! lui ! chasse-le vite ; que vient-il faire dans le saint lieu ?... C'est moi qu'il veut.

FAUST.



Il faut que tu vives !

MARGUERITE.

Justice de Dieu, je me suis livrée à toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Viens ! viens ! ou je t'abandonne avec elle sous le couteau !

MARGUERITE.

Je t'appartiens, père ! sauve-moi ! Anges, entourez-moi, protégez-moi de vos saintes armées !... Henri ! tu me fais horreur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est jugée !

VOIX, d'en haut.

Elle est sauvée !

MÉPHISTOPHÉLÈS, à Faust.

Viens à moi !

(Il disparaît avec Faust.)

VOIX, du fond, qui s'affaiblit.

Henri ! Henri !

FIN

- 
1. ↑ On pense que Goethe adresse cette Dédicace aux mânes de quelques amis qu'il perdit avant la publication de son poème.
  2. ↑ Dans cette tragédie, les personnages se disent tantôt *vous*, tantôt *toi* ; J'ai suivi toujours en cela la lettre de l'original.
  3. ↑ Noms de diverses compositions alchimiques.
  4. ↑ Frosch semble faire cette demande pour mystifier les deux étrangers.
  5. ↑ Terme de sorcellerie.

6. ↑

Du Seigneur la juste colère  
Réduira le siècle en poussière.

7. ↑

Et quand le juge s'assiera,  
Tout ce qu'on cache apparaîtra,  
Et tout crime se vengera.

8. ↑  
Que dirai-je au maître suprême ?  
Qui me prêtera son appui,  
Lorsque le juste même  
Devra trembler pour lui ?
9. ↑ Que dirai-je au maître suprême ?
10. ↑ Chef de troupe au théâtre de Weimar.
11. ↑ Allusion aux querelles d'Obéron et de Titania, dans *le Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare. Goëthe semble avoir en vue cette pièce dans le titre et quelques détails de son intermède.
12. ↑ Personnage fantastique de Shakspear. Esprit à la suite d'Obéron exécutant ses volontés, et le divertissant par ses bouffonneries.
13. ↑ Petit génie aérien, aux ordres du magicien, dans *la Tempête*.
14. ↑ Peut-être *le Petit Couple* s'adresse-t-il à Wieland. Au moins, ce qu'il dit paraît convenir merveilleusement à *l'Obéron* de ce poète, imitateur un peu lourd du divin Arioste.
15. ↑ Schiller ayant composé une Ode fort belle, où il regrettait, en poète, la riante mythologie des Grecs, il y eut, à ce propos, grande rumeur parmi les théologiens allemands ; car, prenant l'Ode au sérieux, ils se fâchèrent tout de bon, et crièrent à l'impiété. C'est à ce petit poème, intitulé *les Dieux de la Grèce*, que Goëthe fait allusion.
16. ↑ *Recueil d'épigrammes*, recueillies par Goëthe et Schiller, où tout ce qu'il y avait en Allemagne d'écrivains connus, hors eux, fut passé en revue et moqué. La scène est en enfer, comme ici.
17. ↑ Une des victimes immolées dans les Xénies.
18. ↑ *Rédacteur* d'un journal littéraire qui avait pour titre : *les Muses*.
19. ↑ Autre journal rédigé par Hennings. Goëthe y était fort mal traité.
20. ↑ Ceci porte sur Nicolai, qui publia un *Voyage en Europe*, où il recherchait curieusement, et dénonçait à l'opinion, les hommes par lui soupçonnés d'appartenir au corps des jésuites.
21. ↑ Ici commence une série de philosophes des différentes sectes qui partagent l'Allemagne, et ont de tems en tems partagé le monde. Nous ne nommerons pas les individus, de peur de nous tromper. D'ailleurs, les plaisanteries portant sur les doctrines plus que sur les hommes, elles gagneraient peu à devenir personnelles.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Danicole6460
- Zyephyrus
- Maltaper
- ThomasV
- Zagden
- Kava
- Benoit Rochon
- Sourinux
- Herisson
- Dumas
- Acélan
- Wuyouyuan
- Bartek
- Galderon
- Shaihulud
- Sapcal22
- 82.225.249.205
- Giro720
- Yann
- Reptilien.19831209BE1
- FitzSai
- Kilom691
- Phe
- Panoramix
- Pyb
- Toto256
- 92.132.207.118
- LauraLaurapa

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)